



Phädra

Trauerspiel

von

Racine.

Uebersezt

von

Schiller.




Tübingen
in der J. G. Cotta'schen Buchhandlung
1805.

PHEDRE,

TRAGÉDIE

DE

RACINE.

Phädra.

Trauerspiel

von

Racine.

ACTEURS.

THÉSÉE, fils d'Égée, roi d'Athenes.

PHEDRE, femme de Thésée, fille de Minos et de Pasiphaé.

HIPPOLYTE, fils de Thésée, et d'Antiope reine des Amazones.

ARICIE, princesse du sang royal d'Athenes.

OENONE, nourrice et confidente de Phedre.

THÉRAMENE, gouverneur d'Hippolyte.

ISMENE, confidente d'Aricie.

PANOPE, femme de la suite de Phedre.

Personen.

Theseus, König von Athen.

Phädra, seine Gemahlinn, Tochter des Minos und der Pasiphae.

Hippolyt, Sohn des Theseus und der Antiope, Königinn der Amazonen.

Aricia, aus dem königlichen Geschlechte der Pallantiden zu Athen.

Theramen, Erzieher des Hippolyt.

Oenone, Amme und Vertraute der Phädra.

Ismene, Vertraute der Aricia.

Panope, vom Gefolge der Phädra.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

HIPPOLYTE, THÉRAMENE.

HIPPOLYTE.

Le dessein en est pris, je pars, cher Théramene,
Et quitte le séjour de l'aimable Trézene.
Dans le doute mortel dont je suis agité,
Je commence à rougir de mon oisiveté:
Depuis plus de six mois éloigné de mon pere,
J'ignore le destin d'une tête si chere,
J'ignore jusqu'aux lieux qui le peuvent cacher.

THÉRAMENE.

Et dans quels lieux, seigneur, l'allez-vous donc
chercher?
Déjà, pour satisfaire à votre juste crainte,
J'ai couru les deux mers que sépare Corinthe;
J'ai demandé Thésée aux peuples de ces bords
Où l'on voit l'Achéron se perdre chez les morts;
J'ai visité l'Élide, et, laissant le Ténare,

Erster Aufzug.

Erster Auftritt.

Hippolyt, Theramen.

Hippolyt.

Beschlossen ists, ich gehe Theramen,
Ich scheide von dem lieblichen Trezene,
Nicht länger trag ichs, müssig hier zu weilen,
In diesen Zweifeln, die mich ängstigen.
Sechs Monde weilt mein Vater schon entfernt,
Nichts will von seinem theuren Haupt verlauten,
Nichts von dem Orte selbst, der ihn verbirgt.

Theramen.

Wohin, o Herr, willst du ihn suchen gehn?
Dich zu beruhigen, durchkreuzt' ich schon
Die beyden Meere, die der Isthmus trennt,
Nach Theseus fragt' ich an den Ufern, wo
Der Acheron im Todtenreiche schwindet,
Elis hab ich durchsucht, den Tenarus

Passé jusqu'à la mer qui vit tomber Icare.
Sur quel espoir nouveau, dans quels heureux climats
Croyez-vous découvrir la trace de ses pas?
Qui sait même, qui sait si le roi votre pere
Veut que de son absence on sache le mystere?
Et si, lorsqu'avec vous nous tremblons pour ses jours,
Tranquille, et nous cachant de nouvelles amours,
Ce héros n'attend point qu'une amante abusée...

HIPPOLYTE.

Cher Théramene, arrête; et respecte Thésée.
De ses jeunes erreurs désormais revenu,
Par un indigne obstacle il n'est point retenu;
Et fixant de ses voeux l'inconstance fatale
Phedre depuis long-temps ne craint plus de rivale.
Enfin, en le cherchant je suivrai mon devoir,
Et je fuirai ces lieux, que je n'ose plus voir.

THÉRAMENE.

Hé! depuis quand, seigneur, craignez-vous la présence
De ces paisibles lieux si chers à votre enfance,
Et dont je vous ai vu préférer le séjour

Ließ ich im Rücken, ja ans Meer sogar
Bin ich gedrungen, welchem Ikarus
Den Nahmen gab — Was hoffst du ferner noch?
In welchen glücklicheren Himmelsstrichen
Gedenkst du seine Spuren aufzufinden?
Ja, wissen wir, ob uns der König nicht
Vorsätzlich seinen Aufenthalt verbirgt,
Und, während daß wir für sein Leben zittern,
Sich still vergnügt in neuen Liebesbanden?

Hippolyt.

Halt Freund und sprich mit Ehrfurcht von dem König,
Unwürdge Ursach hält ihn nicht zurück;
Entsagt hat er dem wilden Recht der Jugend,
Phädra hat seinen flüchtgen Sinn gefesselt,
Und fürchtet keine Nebenbulerinn mehr.
Genug, ich such ihn, folge meiner Pflicht,
Und fliehe diesen Ort, der mich beängstigt.

Theramen.

Wie Herr, seit wann denn fürchtest du Gefahr
In diesem stillen Land, das deiner Kindheit
So theuer war, wohin du dich so gern

Au tumulte pompeux d'Athene et de la cour ?
Quel péril, ou plutôt quel chagrin vous en chasse ?

HIPPOLYTE.

Cet heureux temps n'est plus. Tout a changé de face,
Depuis que sur ces bords les dieux ont envoyé
La fille de Minos et de Pasiphaé.

THÉRAMENE.

J'entends : de vos douleurs la cause m'est connue.
Phedre ici vous chagrine, et blesse votre vue.
Dangereuse marâtre, à peine elle vous vit,
Que votre exil d'abord signala son crédit.
Mais sa haine, sur vous autrefois attachée,
Ou s'est évanouie, ou s'est bien relâchée.
Et d'ailleurs quels périls vous peut faire courir
Une femme mourante, et qui cherche à mourir ?
Phedre atteinte d'un mal qu'elle s'obstine à taire,
Lasse enfin d'elle-même et du jour qui l'éclaire,
Peut-elle contre vous former quelques desseins ?

Geflüchtet aus dem rauschenden Athen?
Was kann dich hier bedrohen oder kränken?

Hippolyt.

Freund, jene selgen Tage sind dahin,
Ein ganz verändert Ansehn hat jetzt alles,
Seitdem die Götter uns des Minos Tochter
Und der Pasiphae hieher gesandt.

Theramen.

Herr ich versteh', ich fühle was dich drückt.
Dein Kummer ist es, Phädra hier zu sehen —
Stiefmütterlich gesinnt, sah sie dich kaum,
Gleich übte sie verderblich ihre Macht,
Dich zu verbannen war ihr erstes Werk.
Doch dieser Haß, den sie dir sonst geschworen,
Ist sehr geschwächt, wenn er nicht ganz verschwand.
Und welches Unheil kann ein Weib dir bringen,
Das stirbt, und das entschlossen ist zu sterben?
Die Unglückselige wird einem Schmerz
Zum Raub, den sie mit Eigensinn verbirgt,
Sie ist der Sonne müd und ihres Lebens,
Wie kann sie gegen dich Verderben spinnen?

HIPPOLYTE.

Sa vaine inimitié n'est pas ce que je crains.
Hippolyte en partant fuit une autre ennemie :
Je fuis, je l'avoûrai, cette jeune Aricie,
Reste d'un sang fatal conjuré contre nous.

THÉRAMENE.

Quoi! vous-même, seigneur, la persécutez-vous?
Jamais l'aimable sœur des cruels Pallantides
Trempa-t-elle aux complots de ses freres perfides?
Et devez-vous haïr ses innocents appas?

HIPPOLYTE.

Si je la haïssois, je ne la fuirois pas.

THÉRAMENE.

Seigneur, m'est-il permis d'expliquer votre fuite?
Pourriez-vous n'être plus ce superbe Hippolyte
Implacable ennemi des amoureuses lois
Et d'un joug que Thésée a subi tant de fois?
Vénus, par votre orgueil si long-temps méprisée,
Voudroit-elle à la fin justifier Thésée?
Et, vous mettant au rang du reste des mortels,

Hippolyt.

Nicht ihr ohnmächt'ger Haß ists, was ich fürchte,
Ganz eine andre Feindinn will ich fliehn;
Es ist Aricia, ich will's gestehn,
Die letzte jenes unglückselgen Stamms,
Der gegen uns feindselig sich verschworen.

Theramen.

Auch du verfolgst sie, Herr? Die holde Schwester
Der wilden Pallantiden, hat sie je
Der Brüder schwarze Meuterei getheilt?
Und könntest du die schöne Unschuld hassen?

Hippolyt.

Wenn ich sie haßte, würd' ich sie nicht fliehn.

Theramen.

Herr, wag ichs, deine Flucht mir zu erklären?
Wärst du vielleicht der strenge Hippolyt
Nicht mehr, der stolze Feind der schönen Liebe,
Der muthige Verächter eines Jochs,
Dem Theseus sich so oft, so gern gebeugt?
So lang von dir verachtet hätte Venus
Des Vaters Ehre nun an dir gerächet?
Sie hätt' in Eine Reihe dich gestellt

Vous a-t-elle forcé d'encenser ses autels?
Aimeriez-vous, seigneur?

HIPPOLYTE.

Ami, qu'oses-tu dire?
Toi qui connois mon cœur depuis que je respire,
Des sentiments d'un cœur si fier, si dédaigneux,
Peux-tu me demander le désaveu honteux?
C'est peu qu'avec son lait une mere amazone
M'ait fait sucer encor cet orgueil qui t'étonne;
Dans un âge plus mûr moi-même parvenu,
Je me suis applaudi quand je me suis connu.
Attaché près de moi par un zele sincere,
Tu me contois alors l'histoire de mon pere.
Tu sais combien mon âme, attentive à ta voix,
S'échauffoit au récit de ses nobles exploits;
Quand tu me dépeignois ce héros intrépide
Consolant les mortels de l'absence d'Alcide,
Les monstres étouffés, et les brigands punis,
Procruste, Cercyon, et Scirron, et Sinnis,
Et les os dispersés du géant d'Épidaure;
Et la Crete fumant du sang de Minotaure:

Mit andern, dich gezwungen ihr zu opfern?
— Du liebtest Herr?

Hippolyt.

Freund, welche Rede wagst du?
Du, der mein Innres kennt, seitdem ich athme,
Verlangst, daß ich den edlen Stolz verläugne,
Den dieses freie Herz von je bekannt?
Nicht an der Brust der Amazone nur,
Die mich geboren, schöpft' ich diesen Stolz.
Ich selbst, sobald ich meiner mir bewußt,
Bestärkte mich in diesem edlen Triebe.
Du warst der Freund, der Führer meiner Jugend,
Oft sprachst du mir von meines Vaters Thaten,
Du weißt, wie ich dir lauschte, wie mein Herz
Bei seinen edeln Waffenthaten schlug —
Wenn du den kühnen Helden mir beschriebst,
Wie er der Welt den Herkules ersezte,
Mit Ungeheuern kämpfte, Räuber strafte,
Wie er den Sinnis, den Prokrustes schlug,
Dem Periphetes seine Keul' entrang,
Den Kerkyon besiegte, mit dem Blut
Des Minotaurus Kreta's Boden färbte.

Mais quand tu récitois des faits moins glorieux,
Sa foi par-tout offerte et reçue en cent lieux,
Hélene à ses parents dans Sparte dérobée,
Salamine témoin des pleurs de Péribée,
Tant d'autres, dont les noms lui sont même échappés,
Trop crédules esprits que sa flamme a trompés!
Ariane aux rochers contant ses injustices,
Phedre enlevée enfin sous de meilleurs auspices;
Tu sais comme, à regret écoutant ce discours,
Je te pressois souvent d'en abréger le cours.
Heureux si j'avois pu ravir à la mémoire
Cette indigne moitié d'une si belle histoire!
Et moi-même, à mon tour, je me verrois lié!
Et les dieux jusque-là m'auroient humilié!
Dans mes lâches soupirs d'autant plus méprisable,
Qu'un long amas d'honneurs rend Thésée excusable;
Qu'aucuns monstres par moi domtés jusqu'aujourd'hui
Ne m'ont acquis le droit de faillir comme lui!
Quand même ma fierté pourroit s'être adoucie,

Doch wenn du auf das minder rühmliche
Zu reden kamst, die leichten Liebesschwüre,
Die oft gelobte und gebrochne Treu —
Wenn du die spartsche Helena mir nanntest,
Den Ihrigen entrissen — Periböa
In ihrem Schmerz zu Salamin verlassen —
Und alle die Betrognen ohne Zahl,
Die seinen Schwüren allzuleicht geglaubt,
Bis auf den Nahmen selbst von ihm vergessen.
Ariadne, die dem tauben Felsenufer
Sein Unrecht klagt, und Phädra ihre Schwester,
Wie sie, geraubt, doch glücklicher als sie!
Du weißt, wie peinlich mir bei der Erzählung
Zu Muthe war, wie gern ich sie verkürzte!
Wie hätt' ich nicht gewünscht, so schönem Leben
Die minder würdge Hälfte zu ersparen!
Und sollte selbst mich jetzt gebunden sehn,
So tief herunter ließ ein Gott mich sinken!
Mich, den noch kein erlegter Feind verherrlicht,
Der sich durch keine Heldentugend noch
Das Recht erkaufte, schwach zu seyn wie Theseus!
Und sollte dieses stolze Herz empfinden,

Aurois-je pour vainqueur dû choisir Aricie?
Ne souviendroit-il plus à mes sens égarés
De l'obstacle éternel qui nous a séparés?
Mon pere la réprouve; et, par des lois séveres,
Il défend de donner des neveux à ses freres.
D'une tige coupable il craint un rejeton.
Il veut avec leur sœur ensevelir leur nom;
Et que, jusqu'au tombeau soumise à sa tutele,
Jamais les feux d'hymen ne s'allument pour elle.
Dois-je épouser ses droits contre un pere irrité?
Donnerai-je l'exemple à la témérité?
Et dans un fol amour ma jeunesse embarquée...

THÉRAMENE.

Ah seigneur! si votre heure est une fois marquée,
Le ciel de nos raisons ne sait point s'informer.
Thésée ouvre vos yeux en voulant les fermer;
Et sa haine, irritant une flamme rebelle,
Prête à son ennemie une grace nouvelle.
Enfin, d'un chaste amour pourquoi vous effrayer?
S'il a quelque douceur, n'osez-vous l'essayer?
En croirez-vous toujours un farouche scrupule?
Craint-on de s'égarer sur les traces d'Hercule?

Mußt' es Aricia seyn, die mich besiegte?
Vergaß ich ganz in meinem trunknen Wahn
Das Hinderniß, das uns auf ewig trennt?
Verwirft sie nicht mein Vater? Wehrt mir nicht
Ein streng Gesetz, das feindlich denkende
Geschlecht der Pallantiden fortzupflanzen?
Auf ewig solls mit ihr vernichtet seyn,
In Aufsicht soll sie bleiben bis zum Grab,
Und nie soll ihr die Fackel Hymens lodern!
Und böt ich meinem Vater solchen Trotz,
Mit ihrer Hand ihr Recht mir anzufreien?
Zu solcher Raserey riß mich die Jugend —

Theramen (ihm ins Wort fallend.)

Ach Herr, wenn deine Stunde kam, so fragt
Kein Gott nach unsern Gründen! Theseus selbst
Schärft deinen Blick, da er ihn schliessen will;
Das Herz empört sich gegen Zwang und selbst
Sein Haß gießt neuen Reiz um die Geliebte.
Warum auch schreckt dich eine keusche Liebe,
Und wenn sie glücklich macht, misgönnst du dirs?
Besiege doch die scheue Furcht! Kann man
Sich auf der Bahn des Herkules verirren?

Quels courages Vénus n'a-t-elle pas domtés ?
Vous-même où seriez-vous, vous qui la combattez,
Si toujours Antiope, à ses lois opposée,
D'une pudique ardeur n'eût brûlé pour Thésée ?
Mais que sert d'affecter un superbe discours ?
Avouez-le, tout change ; et depuis quelques jours
On vous voit moins souvent, orgueilleux et sauvage,
Tantôt faire voler un char sur le rivage,
Tantôt, savant dans l'art par Neptune inventé,
Rendre docile au frein un coursier indomté :
Les forêts de nos cris moins souvent retentissent :
Chargés d'un feu secret vos yeux s'appesantissent.
Il n'en faut point douter, vous aimez, vous brûlez ;
Vous périssez d'un mal que vous dissimulez.
La charmante Aricie a-t-elle su vous plaire ?

HIPPOLYTE.

Théramene, je pars, et vais chercher mon pere.

THÉRAMENE.

Ne verrez-vous point Phedre avant que de partir,
Seigneur ?

Wie stolze Herzen hat nicht Venus schon
Bezähmt! Du selbst, der ihre Macht bestreitet,
Wo wärst du, hätt' Antiope dem Trieb
Der Göttinn immer siegend widerstanden,
Der Liebe keusche Flamme nie gefühlt!
Doch Herr, wozu mit großen Worten prunken?
Gesteh's, du bist der vorige nicht mehr,
Schon lang sieht man dich seltener als sonst
Stolz und unbändig deinen Wagen lenken,
Und, in der edeln Kunst Neptuns geübt,
Das wilde Jagdroß an den Zaum gewöhnen.
Viel seltener erklinget Forst und Wald
Von unserm Jagdruf — ein verborgner Gram
Senkt deiner Blicke feurge Kraft zur Erde.
Ja ja, du liebst, du glühst von Liebe, dich
Verzehrt ein Feuer, Herr, das du verheimlichst.
Gesteh's, du liebst Aricien!

Hippolyt.

Ich — reise
Und suche meinen Vater, Theramen!

Theramen.

Herr, siehst du Phädra nicht, bevor du gehst?

HIPPOLYTE.

C'est mon dessein ; tu peux l'en avertir.
Voyons-la, puisqu'ainsi mon devoir me l'ordonne.
Mais quel nouveau malheur trouble sa chere OEnone ?

SCENE II.

HIPPOLYTE, OENONE, THÉRAMENE.

OENONE.

Hélas ! seigneur, quel trouble au mien peut être égal ?
La reine touche presque à son terme fatal.
En vain à l'observer jour et nuit je m'attache,
Elle meurt dans mes bras d'un mal qu'elle me cache ;
Un désordre éternel regne dans son esprit ;
Son chagrin inquiet l'arrache de son lit ;
Elle veut voir le jour, et sa douleur profonde
M'ordonne toutefois d'écarter tout le monde...
Elle vient.

HIPPOLYTE.

Il suffit : je la laisse en ces lieux,
Et ne lui montre point un visage odieux.

Hippolyt.

Das ist mein Vorsatz, bring ihr diese Nachricht,
Gehn wir zu ihr, weil es die Pflicht so will.
— Doch sieh was für ein neues Misgeschick
Bekümmert ihre zärtliche Oenone?

Zweiter Auftritt.

Hippolyt. Theramen. Oenone.

Oenone.

Ach welcher Jammer ist dem meinen gleich!
Herr, meine Königinn ist dem Tode nah!
Vergebens laß ich sie so Nacht als Tag
Nicht aus den Augen — sie stirbt mir in den Armen
An einem Uebel, das sie mir verhehlt.
In ewiger Zerrüttung ist ihr Geist,
Die Unruh treibt sie auf von ihrem Lager,
Sie will ins Freie, will die Sonne schauen,
Doch keinem Zeugen will ihr Schmerz begegnen.
— Sie kommt!

Hippolyt.

Ich geh, ich laß ihr freien Raum,
Und spar ihr einen Anblick, den sie haßt.

(Hippolyt und Theramen gehen ab.)

SCENE III.

PHEDRE, OENONE.

PHEDRE.

N'allons point plus avant. Demeurons, chere OEnone.
Je ne me soutiens plus ; ma force m'abandonne :
Mes yeux sont éblouis du jour que je revoi,
Et mes genoux tremblants se dérobent sous moi.
Hélas !

(elle s'assied.)

OENONE.

Dieux tout-puissants, que nos pleurs vous appaisent !

PHEDRE.

Que ces vains ornements, que ces voiles me pesent !
Quelle importune main, en formant tous ces nœuds,
A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux ?
Tout m'afflige et me nuit et conspire à me nuire.

OENONE.

Comme on voit tous ses voeux l'un l'autre se détruire !
Vous-même condamnant vos injustes desseins,

Dritter Auftritt.

Phädra. Oenone.

Phädra.

Gehn wir nicht weiter, ruhn wir hier, Oenone,
Ich halte mich nicht mehr, die Kräfte schwinden,
Mich schmerzt des Tages ungewohnter Glanz,
Und meine Kniee zittern unter mir.
Ach!

(sie setzt sich.)

Oenone.

Große Götter, schaut auf unsre Thränen!

Phädra.

Wie diese schweren Hüllen auf mir lasten,
Der eitle Prunk! Welch ungebetne Hand
Hat diese Zöpfe künstlich mir geflochten,
Mit undankbarer Mühe mir das Haar
Um meine Stirn geordnet? Muß sich alles
Verschwören, mich zu kränken, mich zu quälen?

Oenone.

So ist sie ewig mit sich selbst im Streit!
— Du selbst o Königinn, besinn dich doch,
Dein trauriges Beginnen widerrufend,

Tantôt à vous parer vous excitiez nos mains ;
Vous-même rappelant votre force premiere,
Vous vouliez vous montrer et revoir la lumiere.
Vous la voyez, madame ; et, prête à vous cacher,
Vous haïssez le jour que vous veniez chercher !

PHEDRE.

Noble et brillant auteur d'une triste famille,
Toi, dont ma mere osoit se vanter d'être fille,
Qui peut-être rougis du trouble où tu me vois,
Soleil, je te viens voir pour la derniere fois !

OENONE.

Quoi ! vous ne perdrez point cette cruelle envie ?
Vous verrai-je toujours, renonçant à la vie,
Faire de votre mort les funestes apprêts ?

PHEDRE.

Dieux ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !
Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussiere,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carriere ?

OENONE.

Quoi, madame !

PHEDRE.

Insensée, où suis-je ? et qu'ai-je dit ?

Hast unsern Fleiß ermuntert, dich zu schmücken.
Du fühltest dir noch Kräfte, dich hervor
Zu wagen und der Sonne Licht zu sehn,
Du siehst es jetzt und hassest seinen Strahl!

Phädra.

Glanzvoller Stifter meines traurigen Geschlechts!
Du, dessen Enkeltochter ich mich rühme!
Der über meine schmähliche Verwirrung
Vielleicht erröthet — hoher Sonnengott!
Zum leztenmale seh ich deine Strahlen!

Oenone.

Weh mir, noch immer nährst du, Königinn,
Den traurgen Vorsatz und entsagst dem Leben?

Phädra (schwärmerisch.)

O säß ich draußen in der Wälder Grün! —
Wann wird mein Aug auf der bestäubten Bahn
Des raschen Wagens flüchtgen Lauf verfolgen?

Oenone.

Wie Königinn? Was ist das?

Phädra.

Ach, ich bin
Von Sinnen — Was hab ich gesagt? — Oenone —

Où laissé-je égarer mes vœux et mon esprit ?
Je l'ai perdu : les dieux m'en ont ravi l'usage.
OEnone, la rougeur me couvre le visage :
Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs ;
Et mes yeux malgré moi se remplissent de pleurs.

OENONE.

Ah ! s'il vous faut rougir, rougissez d'un silence
Qui de vos maux encore aigrit la violence ;
Rebelle à tous nos soins, sourde à tous nos discours,
Voulez-vous sans pitié laisser finir vos jours ?
Quelle fureur les borne au milieu de leur course ?
Quel charme ou quel poison en a tari la source ?
Les ombres par trois fois ont obscurci les cieux
Depuis que le sommeil n'est entré dans vos yeux ;
Et le jour a trois fois chassé la nuit obscure
Depuis que votre corps languit sans nourriture.
A quel affreux dessein vous laissez-vous tenter ?
De quel droit sur vous-même osez-vous attenter ?
Vous offensez les dieux auteurs de votre vie ;

Ich weiß nicht, was ich wünsche, was ich sage,
Ein Gott hat die Besinnung mir geraubt —
Fühl her, wie meine Wange glüht, Oenone,
Zu sehr verrieth ich meine Schwäche dir,
Und wider Willen stürzen mir die Thränen.

Oenone.

Mußt du erröthen, über dieses Schweigen
Erröthe, diesen strafbarn Widerstand,
Der nur die Stacheln deiner Schmerzen schärft.
Willst du, von unserm Flehen ungerührt,
Hartnäckig alle Hülfe von dir stoßen,
Und rettungslos dein Leben schwinden sehn?
Was für ein Wahnsinn setzt ihm vor der Zeit
Ein frühes Ziel? Was für ein Zauber, welch
Ein heimlich Gift macht seine Quellen stocken?
Dreimal umzog den Himmel schon die Nacht,
Seitdem kein Schlummer auf dein Auge sank,
Und dreimal wich die Finsterniß dem Tag,
Seitdem dein Körper ohne Nahrung schmachtet.
Welch gräßlichem Entschlusse giebst du Raum?
Darfst du mit Frevelmuth dich selbst zerstören?
Das heißt den Göttern trotzen, ist Verrath

Vous trahissez l'époux à qui la foi vous lie ;
Vous trahissez enfin vos enfants malheureux,
Que vous précipitez sous un joug rigoureux.
Songez qu'un même jour leur ravira leur mere,
Et rendra l'espérance au fils de l'étrangere,
A ce fier ennemi de vous, de votre sang,
Ce fils qu'une Amazone a porté dans son flanc,
Cet Hippolyte...

PHEDRE.

Ah dieux !

OENONE.

Ce reproche vous touche ?

PHEDRE.

Malheureuse ! quel nom est sorti de ta bouche !

OENONE.

Hé bien, votre colere éclate avec raison :
J'aime à vous voir frémir à ce funeste nom.
Vivez donc : que l'amour, le devoir vous excite.
Vivez ; ne souffrez pas que le fils d'une Scythe,
Accablant vos enfants d'un empire odieux,
Commande au plus beau sang de la Grece et des dieux.

Am Gatten, dem du Treue schwurst, Verrath
An deinen Kindern, den unschuldgen Seelen,
Die du zu hartem Sclavenjoch verdammst.
Der Tag, der ihre Mütter ihnen raubt,
Bedenk es Königinn, er giebt dem Sohn
Der Amazone seine Hofnung wieder,
Dem stolzen Feinde deines Blutes, ihm,
Dem Fremdling, diesem Hippolyt —

Phädra.

Ihr Götter!

Oenone.

Ergreift die Wahrheit dieses Vorwurfs dich?

Phädra.

Unglückliche! Wen hast du jetzt genannt?

Oenone.

Mit Recht empört sich dein Gemüth, mich freuts,
Daß dieser Unglücksnahme dich entrüstet!
Drum lebe! Laß die Liebe, laß die Pflicht
Es dir gebieten! Lebe! Dulde nicht,
Daß dieser Scythe das verhaßte Joch
Auf deine Kinder lege! Der Barbar
Dem schönsten Blute Griechenlands gebiete!

Mais ne différez point ; chaque moment vous tue :
Réparez promptement votre force abattue,
Tandis que de vos jours prêts à se consumer
Le flambeau dure encore et peut se rallumer.

PHEDRE.

J'en ai trop prolongé la coupable durée.

OENONE.

Quoi ! de quelques remords êtes-vous déchirée ?
Quel crime a pu produire un trouble si pressant ?
Vos mains n'ont point trempé dans le sang innocent ?

PHEDRE.

Graces au ciel, mes mains ne sont point criminelles.
Plût aux dieux que mon cœur fût innocent comme
elles !

OENONE.

Et quel affreux projet avez-vous enfanté
Dont votre cœur encor doive être épouvanté ?

PHEDRE.

Je t'en ai dit assez : épargne-moi le reste.
Je meurs, pour ne point faire un aveu si funeste.

OENONE.

Mourez-donc, et gardez un silence inhumain ;

Jezt aber eile — jeder Augenblick,
Den du versäumst, bringt näher dich dem Tode.
Verschiebs nicht länger die erliegende
Natur zu stärken, weil die Lebensflamme
Noch brennt, und noch aufs neu sich läßt entzünden.

Phädra.

Schon allzulang nährt' ich ein schuldvoll Daseyn.

Oenone.

So klagt dein Herz geheimer Schuld dich an?
Ists ein Verbrechen, das dich so beängstigt?
Du hast doch nicht unschuldig Blut versprüzt?

Phädra.

Die Hand ist rein. Wär es mein Herz wie sie!

Oenone.

Und welches Ungeheure sann dein Herz
Sich aus, das solchen Schauder dir erregt?

Phädra.

Genug sagt' ich, verschone mich. Ich sterbe,
Um das Unselige nicht zu gestehen!

Oenone.

So stirb! Beharr auf deinem trozgen Schweigen!

Mais pour fermer vos yeux cherchez une autre main.
Quoiqu'il vous reste à peine une foible lumiere,
Mon ame chez les morts descendra la premiere;
Mille chemins ouverts y conduisent toujours,
Et ma juste douleur choisira les plus courts.
Cruelle! quand ma foi vous a-t-elle déçue?
Songez-vous qu'en naissant mes bras vous ont reçue?
Mon pays, mes enfants, pour vous j'ai tout quitté.
Réserviez-vous ce prix à ma fidélité?

PHEDRE.

Quel fruit esperes-tu de tant de violence?
Tu frémiras d'horreur si je romps le silence.

OENONE.

Et que me direz-vous qui ne cede, grands dieux!
A l'horreur de vous voir expirer à mes yeux?

PHEDRE.

Quand tu sauras mon crime, et le sort qui m'accable,
Je n'en mourrai pas moins; j'en mourrai plus coupable.

OENONE.

Madame, au nom des pleurs que pour vous j'ai versés,

Doch dir das Aug im Tode zu verschließen
Such eine andre Hand! Obgleich dein Leben
Auf deiner Lippe schon entfliehend schwebt,
Dräng ich mich doch im Tode dir voran,
Es führen tausend Steige dort hinab,
Mein Jammer wählt den kürzesten sich aus.
Grausame, wann betrog ich deine Treu?
Vergaßest du, wer deine Kindheit pflegte?
Um deinetwillen Freunde, Vaterland
Und Kind verließ? So lohnst du meiner Liebe!

Phädra.

Was hoffst du durch dein Flehn mir abzustürmen?
Entsetzen wirst du dich, brech' ich mein Schweigen.

Oenone.

Was kannst du mir entsetzlicheres nennen,
Als dich vor meinen Augen sterben sehn!

Phädra.

Weißt du mein Unglück, weißt du meine Schuld,
Nicht minder sterb ich drum, nur schuldger sterb ich.

Oenone (vor ihr niederfallend.)

Bei allen Thränen, die ich um dich weinte,

Par vos foibles genoux que je tiens embrassés,
Délivrez mon esprit de ce funeste doute.

PHEDRE.

Tu le veux : leve-toi.

OENONE.

Parlez, je vous écoute.

PHEDRE.

Ciel! que lui vais-je dire? et par où commencer?

OENONE.

Par de vaines frayeurs cessez de m'offenser.

PHEDRE.

O haine de Vénus! ô fatale colere!
Dans quels égarements l'amour jeta ma mere!

OENONE.

Oublions-les, madame; et qu'à tout l'avenir
Un silence éternel cache ce souvenir.

PHEDRE.

Ariane ma sœur! de quel amour blessée
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée!

OENONE.

Que faites-vous, madame? et quel mortel ennui
Contre tout votre sang vous anime aujourd'hui?

Bei deinem zitternden Knie, das ich umfasse,
Mach meinem Zweifel, meiner Angst ein Ende!

Phädra.

Du willst es so, steh auf.

Oenone.

O sprich, ich höre.

Phädra.

Gott! Was will ich ihr sagen! Und wie will ichs?

Oenone.

Mit deinen Zweifeln kränkst du mich, vollende!

Phädra.

O schwerer Zorn der Venus! Strenge Rache!
Zu welchem Wahnsinn triebst du meine Mutter!

Oenone.

Sprich nicht davon, ein ewiges Vergessen
Bedecke das unselige Vergehn!

Phädra.

O Ariadne, Schwester! Welch Geschick
Hat Liebe dir am öden Strand bereitet!

Oenone.

Was ist dir? Welcher Wahnsinn treibt dich an,
In allen Wunden deines Stamms zu wühlen?

PHEDRE.

Puisque Vénus le veut, de ce sang déplorable
Je péris la derniere et la plus misérable.

OENONE.

Aimez-vous?

PHEDRE.

De l'amour j'ai toutes les fureurs.

OENONE.

Pour qui?

PHEDRE.

Tu vas ouir le comble des horreurs.
J'aime... A ce nom fatal je tremble, je frissonne.
J'aime...

OENONE.

Qui?

PHEDRE.

Tu connois ce fils de l'Amazone,
Ce prince si long-temps par moi-même opprimé.

OENONE.

Hippolyte? Grands dieux!

Phädra.

So will es Venus! Von den Meinen allen
Soll ich, die lezte, soll am tiefsten fallen!

Oenone.

Du liebst?

Phädra.

Der ganze Wahnsinn rast in mir.

Oenone.

Wen liebst du?

Phädra.

Sei auf gräßliches gefaßt.
Ich liebe — das Herz erzittert mir, mir schaudert
Es heraus zu sagen — Ich liebe —

Oenone.

Wen?

Phädra.

— Du kennst ihn,
Den Jüngling, ihn, den ich so lang verfolgte,
Den Sohn der Amazone —

Oenone.

Hippolyt!
Gerechte Götter!

PHEDRE.

C'est toi qui l'as nommé!

OENONE.

Juste ciel! tout mon sang dans mes veines se glace!
O désespoir! ô crime! ô déplorable race!
Voyage infortuné! rivage malheureux,
Falloit-il approcher de tes bords dangereux!

PHEDRE.

Mon mal vient de plus loin. A peine au fils d'Égée
Sous les lois de l'hymen je m'étois engagée,
Mon repos, mon bonheur sembloit être affermi;
Athenes me montra mon superbe ennemi:
Je le vis; je rougis, je pâlis à sa vue;
Un trouble s'éleva dans mon ame éperdue;
Mes yeux ne voyoient plus, je ne pouvois parler;
Je sentis tout mon corps et transir et brûler.
Je reconnus Vénus, et ses feux redoutables,
D'un sang qu'elle poursuit tourments inévitables.
Par des vœux assidus je crus les détourner:

Phädra.

Du nanntest ihn, nicht ich.

Oenone.

Gott! All mein Blut erstarrt in meinen Adern.
O Jammer! O Verbrechenvolles Haus
Des Minos! Unglückseliges Geschlecht!
O dreimal unglückselge Fahrt! daß wir
An diesem Unglücksufer mußten landen!

Phädra.

Schon früher fieng mein Unglück an. Kaum war
Dem Sohn des Egeus meine Treu verpfändet,
Mein Friede schien so sicher mir gegründet,
Mein Glück mir so gewiß, da zeigte mir
Zuerst Athenä meinen stolzen Feind.
Ich sah ihn, ich erröthete, verblaßte
Bei seinem Anblick, meinen Geist ergriff
Unendliche Verwirrung, finster wards
Vor meinen Augen, mir versagte die Stimme,
Ich fühlte mich durchschauert und durchflammt,
Der Venus furchtbare Gewalt erkannt' ich,
Und alle Qualen, die sie zürnend sendet.
Durch fromme Opfer hofft' ich sie zu wenden,

Je lui bâtis un temple, et pris soin de l'orner;
De victimes moi-même à toute heure entourée,
Je cherchois dans leurs flancs ma raison égarée:
D'un incurable amour remedes impuissants!
En vain sur les autels ma main brûloit l'encens:
Quand ma bouche imploroit le nom de la déesse,
J'adorois Hippolyte; et, le voyant sans cesse,
Même au pied des autels que je faisois fumer,
J'offrois tout à ce dieu que je n'osois nommer.
Je l'évitois par-tout. O comble de misere!
Mes yeux le retrouvoient dans les traits de son pere.
Contre moi-même enfin j'osai me révolter:
J'excitai mon courage à le persécuter.
Pour bannir l'ennemi dont j'étois idolâtre,
J'affectai les chagrins d'une injuste marâtre;
Je pressai son exil! et mes cris éternels
L'arracherent du sein et des bras paternels.
Je respirois, OEnone; et, depuis son absence,

Ich baut' ihr einen Tempel, schmückt' ihn reich,
Ich ließ der Göttin Hekatomben fallen,
Im Blut der Thiere sucht' ich die Vernunft,
Die mir ein Gott geraubt — Ohnmächtige
Schutzwehren gegen Venus Macht! Umsonst
Verbrannt' ich köstlich Räuchwerk auf Altären,
In meinem Herzen herrschte Hippolyt,
Wenn meine Lippe zu der Göttinn flehte.
Ihn sah ich überall und ihn allein,
Am Fuße selbst der rauchenden Altäre
War Er der Gott, dem ich die Opfer brachte.
Was frommte mirs, daß ich ihn überall
Vermied — O unglückseliges Verhängniß!
In des Vaters Zügen fand ich ihn ja wieder.
Mit Ernst bekämpft' ich endlich mein Gefühl,
Ich that Gewalt mir an, ihn zu verfolgen.
Stiefmütterliche Launen gab ich mir,
Den allzutheuern Feind von mir zu bannen.
Ich ruhte nicht, bis er verwiesen ward,
In den Vater stürmt' ich ein mit ewgem Dringen,
Bis ich den Sohn aus seinem Arm gerissen —
Ich athmete nun wieder frey, Oenone,

Mes jours moins agités couloient dans l'innocence :
Soumise à mon époux, et cachant mes ennuis,
De son fatal hymen je cultivois les fruits.
Vaines précautions! Cruelle destinée!
Par mon époux lui-même à Trézene amenée,
J'ai revu l'ennemi que j'avois éloigné :
Ma blessure trop vive aussitôt a saigné.
Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée,
C'est Vénus tout entiere à sa proie attachée.
J'ai conçu pour mon crime une juste terreur :
J'ai pris la vie en haine, et ma flamme en horreur ;
Je voulois en mourant prendre soin de ma gloire,
Et dérober au jour une flamme si noire :
Je n'ai pu soutenir tes larmes, tes combats ;
Je t'ai tout avoué ; je ne m'en repens pas,
Pourvu que de ma mort respectant les approches
Tu ne m'affliges plus par d'injustes reproches,
Et que tes vains secours cessent de rappeler
Un reste de chaleur tout prêt à s'exhaler.

In Unschuld flossen meine stillen Tage,
Verschlossen blieb in tiefer Brust mein Gram,
Und unterwürfig meiner Gattinnpflicht
Pflegt' ich die Pfänder unsrer Unglücksehe!
Verlorne Müh! O Tücke des Geschicks!
Mein Gatte bringt ihn selbst mir nach Trezene,
Ich muß ihn wiedersehn, den ich verbannt,
Und neu entbrennt die nie erstickte Glut. —
Kein heimlich schleichend Feuer ist es mehr,
Mit voller Wuth treibt mich der Venus Zorn.
Ich schaudre selbst vor meiner Schuld zurück,
Mein Leben haß ich und verdamme mich,
Ich wollte schweigend zu den Todten gehn,
Im tiefen Grabe meine Schuld verhehlen —
Dein Flehn bezwang mich, ich gestand dir alles,
Und nicht bereuen will ich, daß ichs that,
Wenn du fortan mit ungerechtem Tadel
Die Sterbende verschonst, mit eitler Müh
Mich nicht dem Leben wiedergeben willst.

SCENE IV.

PHEDRE, OENONE, PANOPE.

PANOPE.

Je voudrois vous cacher une triste nouvelle,
Madame; mais il faut que je vous la révele.
La mort vous a ravi votre invincible époux;
Et ce malheur n'est plus ignoré que de vous.

OENONE.

Panope, que dis-tu?

PANOPE.

Que la reine abusée
En vain demande au ciel le retour de Thésée,
Et que, par des vaisseaux arrivés dans le port,
Hippolyte son fils vient d'apprendre sa mort.

PHEDRE.

Ciel!

PANOPE.

Pour le choix d'un maître Athenes se partage:

Vierter Auftritt.

Phädra. Oenone. Panope.

Panope.

Gern, Königinn, erspart' ich dir den Schmerz
Doch nöthig ists, daß du das Aergste wissest.
Den Gatten raubte dir der Tod. Dieß Unglück
Ist kein Geheimniß mehr als dir allein.

Oenone.

Panope, was sagst du?

Panope.

Die Königinn
Erfleht des Gatten Wiederkehr vergebens.
Ein Schiff, das eben einlief, überbringt
Dem Hippolyt die Kunde seines Todes.

Phädra.

O Himmel!

Panope.

Die neue Königswahl theilt schon Athen,

Au prince votre fils l'un donne son suffrage,
Madame; et de l'état l'autre oubliant les lois,
Au fils de l'étrangere ose donner sa voix :
On dit même qu'au trône une brigue insolente
Veut placer Aricie et le sang de Pallante.
J'ai cru de ce péril vous devoir avertir.
Déja même Hippolyte est tout prêt à partir;
Et l'on craint, s'il paroît dans ce nouvel orage,
Qu'il n'entraîne après lui tout un peuple volage.

OENONE.

Panope, c'est assez: la reine, qui t'entend,
Ne négligera point cet avis important.

SCENE V.

PHEDRE, OENONE.

OENONE.

Madame, je cessois de vous presser de vivre,
Déja même au tombeau je songeois à vous suivre;

Der eine stimmt für deinen Sohn, ein andrer
Wagt es, den Landesordnungen zum Hohn
Sich für den Sohn der Fremden zu erklären.
Aricia selbst, der Pallantiden Blut,
Hat einen Anhang — dieß wollt' ich dir melden.
Schon rüstet Hippolyt sich, abzureisen,
Und alles fürchtet, wenn er plötzlich sich
In dieser Gährung zeigt, er möchte leicht
Die wankelmüthgen Herzen an sich reissen.

Oenone.

Genug, Panope! Die Königinn hat es
Gehört, und wird die große Botschaft nutzen.

(Panope geht ab.)

Fünfter Auftritt.

Phädra. Oenone.

Oenone.

Gebieterinn, ich drang nicht mehr in dich,
Zu leben — selbst entschlossen dir zu folgen,

Pour vous en détourner je n'avois plus de voix :
Mais ce nouveau malheur vous prescrit d'autres lois.
Votre fortune change et prend une autre face :
Le roi n'est plus, madame ; il faut prendre sa place.
Sa mort vous laisse un fils à qui vous vous devez ;
Esclave s'il vous perd, et roi si vous vivez.
Sur qui, dans son malheur, voulez-vous qu'il s'appuie?
Ses larmes n'auront plus de main qui les essuie ;
Et ses cris innocents, portés jusques aux dieux,
Iront contre sa mere irriter ses aïeux.
Vivez ; vous n'avez plus de reproche à vous faire :
Votre flamme devient une flamme ordinaire ;
Thésée en expirant vient de rompre les nœuds
Qui faisoient tout le crime et l'horreur de vos feux.
Hippolyte pour vous devient moins redoutable ;
Et vous pouvez le voir sans vous rendre coupable.
Peut-être, convaincu de votre aversion,
Il va donner un chef à la sédition :
Détrompez son erreur, fléchissez son courage.
Roi de ces bords heureux, Trézene est son partage ;
Mais il sait que les lois donnent à votre fils
Les superbes remparts que Minerve a bâtis.

Bestritt ich deinen tödlichen Entschluß
Nicht länger — Dieser neue Schlag des Unglücks
Gebietet anders und verändert alles.
— Der König ist todt, an seinen Platz trittst du,
Dem Sohn, den er dir läßt, bist du dich schuldig.
Dein Sohn ist König oder Sklav, wie du
Lebst oder stirbst. Verliert er auch noch dich,
Wer soll den ganz Verlassenen beschützen?
Drum lebe! — Aller Schuld bist du jetzt ledig,
Gemeine Schwäche nur ist's was du fühlst.
Zerrissen sind mit Theseus Tod die Bande,
Die deine Liebe zum Verbrechen machten.
Nicht mehr so furchtbar ist dir Hippolyt,
Du kannst fortan ihn ohne Vorwurf sehn.
Er glaubt sich jezt von dir gehaßt, und stellt
Vielleicht sich an die Spitze der Empörer.
Reiß ihn aus seinem Wahn, such ihn zu rühren,
Sein Erbtheil ist das glückliche Trezen,
Hier ist Er König, deinem Sohn gehören
Die stolzen Mauern der Minervenstadt,

Vous avez l'un et l'autre une juste ennemie ;
Unissez-vous tous deux pour combattre Aricie.

PHEDRE.

Hé bien ! à tes conseils je me laisse entraîner.
Vivons, si vers la vie on peut me ramener,
Et si l'amour d'un fils, en ce moment funeste,
De mes foibles esprits peut ranimer le reste.

Euch beiden droht derselbe Feind Gefahr,
Verbindet euch, Aricia zu bekämpfen.

Phädra.

Wohlan, ich gebe deinen Gründen nach,
Wenn Leben möglich ist, so will ich leben,
Wenn Liebe zu dem hilfberaubten Sohn
Mir die verlorne Kraft kann wieder geben.

ACTE SECOND.

SCENE I.

ARICIE, ISMENE.

ARICIE.

Hippolyte demande à me voir en ce lieu?
Hippolyte me cherche, et veut me dire adieu?
Ismene, dis-tu vrai? n'es-tu point abusée?

ISMENE.

C'est le premier effet de la mort de Thésée.
Préparez-vous, madame, à voir de tous côtés
Voler vers vous les cœurs par Thésée écartés.
Aricie, à la fin, de son sort est maîtresse,
Et bientôt à ses pieds verra toute la Grece.

ARICIE.

Ce n'est donc point, Ismene, un bruit mal affermi!
Je cesse d'être esclave, et n'ai plus d'ennemi?

Zweiter Aufzug.

Erster Auftritt.

Aricia. Ismene.

Aricia.

Er will mich sehen? Hippolyt? Und hier?
Er sucht mich und will Abschied von mir nehmen?
Ists wahr Ismene? Täuschest du dich nicht?

Ismene.

Das ist die erste Frucht von Theseus Tod.
Bald siehst du alle Herzen, die die Scheu
Vor ihm entfernt hielt, dir entgegen fliegen.
Aricia hat endlich ihr Geschick
In ihrer Hand und alles wird ihr huldgen.

Aricia.

So wär es keine unverbürgte Sage,
Ich wäre frey, und meines Feinds entledigt?

ISMENE.

Non, madame, les dieux ne vous sont plus contraires;
Et Thésée a rejoint les mânes de vos freres.

ARICIE.

Dit-on quelle aventure a terminé ses jours?

ISMENE.

On seme de sa mort d'incroyables discours.
On dit que, ravisseur d'une amante nouvelle,
Les flots ont englouti cet époux infidele.
On dit même, et ce bruit est par-tout répandu,
Qu'avec Pirithoüs aux enfers descendu
Il a vu le Cocyte et les rivages sombres,
Et s'est montré vivant aux infernales ombres;
Mais qu'il n'a pu sortir de ce triste séjour,
Et repasser les bords qu'on passe sans retour.

ARICIE.

Croirai-je qu'un mortel, avant sa derniere heure,
Peut pénétrer des morts la profonde demeure?
Quel charme l'attiroit sur ces bords redoutés?

Ismene.

So ists. Dir kämpft das Glück nicht mehr entgegen,
Theseus ist deinen Brüdern nachgefolgt.

Aricia.

Weiß man, durch welch Geschick er umgekommen?

Ismene.

Man spricht Unglaubliches von seinem Tod.
Das Meer, sagt man, verschlang den Ungetreuen,
Da er aufs neue Weiberraub verübt:
Ja, ein Gerücht verbreitet sich durchs Land,
Er sei hinabgestiegen zu den Todten
Mit seinem Freund Pirithous, er habe
Die schwarzen Ufer und den Styx gesehen,
Und sich den Schatten lebend dargestellt,
Doch keine Wiederkehr sei ihm geworden
Vom traurgen Strand, den man nur Einmal sieht.

Aricia.

Ists glaublich, daß ein Mensch, ein Sterblicher,
Ins tiefe Haus der Todten lebend dringe?
Was für ein Zauber denn zog ihn hinab
An dieses allgefürchtete Gestade?

ISMENE.

Thésée est mort, madame, et vous seule en doutez:
Athenes en gémit; Trézene en est instruite,
Et déja pour son roi reconnoît Hippolyte.
Phedre, dans ce palais, tremblante pour son fils,
De ses amis troublés demande les avis.

ARICIE.

Et tu crois que, pour moi plus humain que son pere,
Hippolyte rendra ma chaîne plus légere,
Qu'il plaindra mes malheurs?

ISMENE.

Madame, je le croi.

ARICIE.

L'insensible Hippolyte est-il connu de toi?
Sur quel frivole espoir penses-tu qu'il me plaigne,
Et respecte en moi seule un sexe qu'il dédaigne?
Tu vois depuis quel temps il évite nos pas,
Et cherche tous les lieux où nous ne sommes pas.

ISMENE.

Je sais de ses froideurs tout ce que l'on récite:
Mais j'ai vu près de vous ce superbe Hippolyte;

Ismene.

Theseus ist todt, Gebieterinn! Du bists
Allein, die daran zweifelt. Den Verlust
Beseufzt Athen. Trezene hat bereits
Den Hippolyt als Herrscher schon erkannt.
Phädra, voll Angst für ihren Sohn, hält Rath
Hier im Pallast mit den bestürzten Freunden.

Aricia.

Und glaubst du wohl, daß Hippolyt an mir
Großmüthger werde handeln als sein Vater?
Daß er die Knechtschaft mir erleichtern werde,
Von meinem Loos gerührt?

Ismene.

Ich glaub es, Fürstinn.

Aricia.

Den stolzen Jüngling, kennst du ihn auch wohl?
Und schmeichelst dir, er werde mich beklagen,
Und ein Geschlecht, das er verachtet, ehren
In mir allein? Du siehst, wie er mich meidet.

Ismene.

Man spricht von seinem Stolze viel, doch hab ich
Den Stolzen gegenüber dir gesehn,

Et même, en le voyant, le bruit de sa fierté
A redoublé pour lui ma curiosité.
Sa présence à ce bruit n'a point paru répondre :
Dès vos premiers regards je l'ai vu se confondre;
Ses yeux, qui vainement vouloient vous éviter,
Déja pleins de langueur ne pouvoient vous quitter.
Le nom d'amant peut-être offense son courage;
Mais il en a les yeux, s'il n'en a le langage.

ARICIE.

Que mon cœur, chere Ismene, écoute avidement
Un discours qui peut-être a peu de fondement!
O toi qui me connois, te sembloit-il croyable
Que le triste jouet d'un sort impitoyable,
Un cœur toujours nourri d'amertume et de pleurs,
Dût connoître l'amour et ses folles douleurs?
Reste du sang d'un roi noble fils de la Terre,
Je suis seule échappée aux fureurs de la guerre :
J'ai perdu dans la fleur de leur jeune saison
Six freres; quel espoir d'une illustre maison!
Le fer moissonna tout, et la terre humectée

Sein Ruf, gesteh ich, schärfte meine Neugier.
Doch schien er mir, als ich ihn wirklich sah,
Dem Ruf nicht zuzusagen. Sichtbar wars,
Wie er bei deinem Anblick sich verwirrte,
Wie er umsonst die Augen niederschlug,
Die zärtlich schmachtend an den deinen hingen.
Gesteht sein Stolz nicht ein, daß er dich liebe,
Sein Auge sprichts, wenn es sein Mund nicht sagt.

Aricia.

O Freundinn, wie begierig lauscht mein Herz
Der holden Rede, die vielleicht mich täuscht!
Dieß Herz, du kennst es, stets von Gram genährt
Und Thränen, einem grausamen Geschick
Zum Raub dahin gegeben, sollt' es sich
Der Liebe eitle Schmerzen noch erträumen?
Die letzte bin ich übrig von dem Blut
Des hohen Königs, den die Erde zeugte,
Und ich allein entrann der Kriegeswuth.
Sechs Brüder sah ich in der Blüte fallen,
Die Hofnung meines fürstlichen Geschlechts.
Das Schwert vertilgte alle, und die Erde

But à regret le sang des neveux d'Erechthée.
Tu sais depuis leur mort quelle sévere loi
Défend à tous les Grecs de soupirer pour moi :
On craint que de la sœur les flammes téméraires
Ne raniment un jour la cendre de ses freres.
Mais tu sais bien aussi de quel œil dédaigneux
Je regardois ce soin d'un vainqueur soupçonneux.
Tu sais que, de tout temps à l'amour opposée,
Je rendois souvent grace à l'injuste Thésée,
Dont l'heureuse rigueur secondoit mes mépris.
Mes yeux alors, mes yeux n'avoient pas vu son fils.
Non que, par les yeux seuls lâchement enchantée,
J'aime en lui sa beauté, sa grace tant vantée,
Présents dont la nature a voulu l'honorer,
Qu'il méprise lui-même, et qu'il semble ignorer :
J'aime, je prise en lui de plus nobles richesses,
Les vertus de son pere, et non point les foiblesses :
J'aime, je l'avoûrai, cet orgueil généreux
Qui jamais n'a fléchi sous le joug amoureux.

Trank ungern ihrer Enkelsöhne Blut.
Du weißt, welch streng Gesetz der Griechen Söhnen
Seit jener Zeit verwehrt, um mich zu werben.
Man fürchtet, daß der Schwester Rachegeist
Der Brüder Asche neu beleben möchte.
Doch weißt du auch, wie dieses freie Herz
Die feige Vorsicht der Tyrannenfurcht
Verachtete. Der Liebe Feindinn stets
Wußt' ich dem König Dank für eine Strenge
Die meinem eignen Stolz zu Hülfe kam.
— Da hatt' ich seinen Sohn noch nicht gesehn!
Nein, denke nicht, daß seine Wohlgestalt
Mein leicht betrognes Aug verführt, der Reiz
Der ihn umgiebt, den jeder an ihm preiset,
Die Gaben einer gütigen Natur,
Die er verschmäht und nicht zu kennen scheint.
Ganz andre herrlichere Gaben lieb ich,
Schätz ich in ihm! — die hohen Tugenden
Des Vaters, aber frei von seinen Schwächen.
Den edeln Stolz der großen Seele lieb ich,
Der unter Amors Macht sich nie gebeugt.

Phedre en vain s'honoroit des soupirs de Thésée :
Pour moi, je suis plus fiere, et fuis la gloire aisée
D'arracher un hommage à mille autres offert,
Et d'entrer dans un cœur de toutes parts ouvert.
Mais de faire fléchir un courage inflexible,
De porter la douleur dans une ame insensible,
D'enchaîner un captif de ses fers étonné,
Contre un joug qui lui plaît vainement mutiné ;
C'est là ce que je veux, c'est là ce qui m'irrite.
Hercule à désarmer coûtoit moins qu'Hippolyte,
Et vaincu plus souvent, et plutôt surmonté,
Préparoit moins de gloire aux yeux qui l'ont domté.
Mais, chere Ismene, hélas! quelle est mon imprudence!
On ne m'opposera que trop de résistance :
Tu m'entendras peut-être, humble dans mon ennui,
Gémir du même orgueil que j'admire aujourd'hui.
Hippolyte aimeroit! Par quel bonheur extrême
Aurois-je pu fléchir...

ISMENE.

Vous l'entendrez lui-même.

Il vient à vous.

Sey Phädra stolz auf ihres Theseus Liebe,
Mir gnügt die leichte Ehre nicht, ein Herz
Zu fesseln, welches tausende gewannen.
Den Muth zu brechen, welchen nichts gebeugt,
Ein Herz zu rühren, welches nie gefühlt,
Den stolzen Mann als Siegerinn zu fesseln,
Der nicht begreift, wie ihm geschieht, umsonst
Sich einem Joch entwindet, das er liebt,
Das lockt mich an und reizt mich. Mindern Ruhm
Bracht' es, den grossen Herkules zu rühren
Als Hippolyt — Viel öfter war der Held
Besiegt, und leichtern Kampfes überwunden.
Doch ach! wie heg ich solchen eiteln Sinn!
Zu sehr nur, fürcht' ich, widersteht man mir,
Und bald vielleicht siehst du mich, tief gebeugt,
Den Stolz beweinen, den ich jetzt bewundre.
Er sollte lieben! Hippolyt! Ich hätte
Sein Herz zu rühren — —

Ismene.

Hör ihn selbst! Er kommt

SCENE. II.

HIPPOLYTE, ARICIE, ISMENE.

HIPPOLYTE.

Madame, avant que de partir,
J'ai cru de votre sort vous devoir avertir.
Mon pere ne vit plus. Ma juste défiance
Présageoit les raisons de sa trop longue absence :
La mort seule, bornant ses travaux éclatants,
Pouvoit à l'univers le cacher si long-temps.
Lés dieux livrent enfin à la parque homicide
L'ami, le compagnon, le successeur d'Alcide.
Je crois que votre haine, épargnant ses vertus,
Écoute sans regret ces noms qui lui sont dus.
Un espoir adoucit ma tristesse mortelle :
Je puis vous affranchir d'une austere tutele ;
Je révoque des lois dont j'ai plaint la rigueur.
Vous pouvez disposer de vous, de votre cœur ;
Et dans cette Trézene, aujourd'hui mon partage,
De mon aïeul Pitthée autrefois l'héritage,

Zweiter Auftritt.

Aricia. Ismene. Hippolyt.

Hippolyt.

Eh ich von dannen gehe Königinn,
Künd ich das Loos dir an, das dich erwartet.
Mein Vater starb. Ach nur zu wahr erklärte sich
Mein ahnend Herz sein langes Aussenbleiben.
Den edeln Kämpfer konnte nur der Tod
So lange Zeit dem Aug der Welt verbergen.
Die Götter endlich haben über ihn
Entschieden, den Gefährten und den Freund,
Den Waffenfreund des herrlichen Alcid.
Dein Haß, ich darf es hoffen Königinn,
Auch gegen Feindes Tugenden gerecht,
Gönnt ihm den Nachruhm gern, den er verdient.
Eins tröstet mich in meinem tiefen Leid,
Ich kann dich einem harten Joch entreißen,
Den schweren Bann, der auf dir lag, vernicht ich,
Du kannst fortan frei schalten mit dir selbst,
Und in Trezen, das mir zum Loos gefallen,
Auf mich ererbt von Pittheus meinem Ahn,

Qui m'a sans balancer reconnu pour son roi,
Je vous laisse aussi libre et plus libre que moi.

ARICIE.

Modérez des bontés dont l'excès m'embarrasse.
D'un soin si généreux honorer ma disgrace,
Seigneur, c'est me ranger, plus que vous ne pensez,
Sous ces austeres lois dont vous me dispensez.

HIPPOLYTE.

Du choix d'un successeur Athenes incertaine
Parle de vous, me nomme, et le fils de la reine.

ARICIE.

De moi, seigneur?

HIPPOLYTE.

Je sais, sans vouloir me flatter,
Qu'une superbe loi semble me rejeter :
La Grece me reproche une mere étrangere.
Mais si pour concurrent je n'avois que mon frere,
Madame, j'ai sur lui de véritables droits
Que je saurois sauver du caprice des lois.
Un frein plus légitime arrête mon audace :
Je vous cede ou plutôt je vous rends une place,

Das mich bereits als König anerkannt,
Laß ich dich frei — und freier noch als mich.

Aricia.

Herr mäßge diesen Edelmuth, der mich
Beschämt. Mehr als du denkst erschwerst du mir
Die Fesseln, die du von mir nimmst, wenn du
So große Gunst an der Gefangnen übst.

Hippolyt.

Athen ist noch im Streit, wer herrschen soll,
Es spricht von dir, nennt mich, und Phädra's
Sohn.

Aricia.

Von mir?

Hippolyt.

Ich weiß und will mirs nicht verbergen,
Daß mir ein stolz Gesetz entgegensteht,
Die fremde Mutter wird mir vorgeworfen;
Doch hätt ich meinen Bruder nur zum Gegner,
Nicht wehren sollte mirs ein grillenhaft
Gesetz mein gutes Anrecht zu behaupten.
Ein höheres Recht erkenn ich über mir,
Dir tret ich ab, vielmehr ich geb dir wieder

Un sceptre que jadis vos aïeux ont reçu
De ce fameux mortel que la Terre a conçu.
L'adoption le mit entre les mains d'Égée.
Athenes, par mon pere accrue et protégée,
Reconnut avec joie un roi si généreux,
Et laissa dans l'oubli vos freres malheureux.
Athenes dans ses murs maintenant vous rappelle:
Assez elle a gémi d'une longue querelle;
Assez dans ses sillons votre sang englouti
A fait fumer le champ dont il étoit sorti.
Trézene m'obéit. Les campagnes de Crete
Offrent au fils de Phedre une riche retraite.
L'Attique est votre bien. Je pars, et vais pour vous
Réunir tous les vœux partagés entre nous.

ARICIE.

De tout ce que j'entends étonnée et confuse,
Je crains presque, je crains qu'un songe ne m'abuse.
Veillé-je? Puis-je croire un semblable dessein?
Quel dieu, seigneur, quel dieu l'a mis dans votre sein?
Qu'à bon droit votre gloire en tous lieux est semée!
Et que la vérité passe la renommée!

Den Thron, den deine Väter von Erechteus,
Der Erde Sohn, dem Mächtigen, ererbt.
Er kam auf Egeus durch der Kindschaft Recht,
Athen, durch meinen Vater groß gemacht,
Erkannte freudig diesen Held zum König,
Und in Vergessenheit sank dein Geschlecht.
Athen ruft dich in seine Mauern wieder,
Genug erlitt es von dem langen Streit,
Genug hinabgetrunken hat die Erde
Des edeln Blutes, das aus ihr entsprang.
Mein Antheil ist Trezene, Kreta bietet
Dem Sohn der Phädra reichlichen Ersatz,
Dir bleibt Athen! Ich geh jetzt, um für dich
Die noch getheilten Stimmen zu vereinen.

Aricia.

Erstaunt, beschämt von allem was ich höre,
Befürcht' ich fast, ich fürchte, daß ich träume.
Wach ich und ist dieß alles Wirklichkeit?
Herr, welche Gottheit gab dirs in die Seele?
Wie wahr rühmt dich der Ruf durch alle Welt!
Wie weit noch überflügelt ihn die Wahrheit!

Vous-même en ma faveur vous voulez vous trahir !
N'étoit-ce pas assez de ne me point haïr,
Et d'avoir si long-temps pu défendre votre ame
De cette inimitié...

HIPPOLYTE.

Moi, vous haïr, madame !
Avec quelques couleurs qu'on ait peint ma fierté,
Croit-on que dans ses flancs un monstre m'ait porté ?
Quelles sauvages mœurs, quelle haine endurcie
Pourroit, en vous voyant, n'être point adoucie ?
Ai-je pu résister au charme décevant...

ARICIE.

Quoi, seigneur !

HIPPOLYTE.

Je me suis engagé trop avant.
Je vois que la raison cede à la violence :
Puisque j'ai commencé de rompre le silence,
Madame, il faut poursuivre ; il faut vous informer
D'un secret que mon cœur ne peut plus renfermer.
Vous voyez devant vous un prince déplorable,
D'un téméraire orgueil exemple mémorable :
Moi qui contre l'amour fièrement révolté,

Zu meiner Gunst willst du dich selbst berauben?
War es nicht schon genug, mich nicht zu hassen?

Hippolyt.

Ich, Königinn, dich hassen! Was man auch
Von meinem Stolz verbreitet, glaubt man denn
Daß eine Tigermutter mich gebohren?
Und welche Wildheit wärs, welch eingewurzelt
Verstockter Haß, den nicht dein Anblick zähmte!
Konnt' ich dem holden Zauber widerstehn?

Aricia (unterbricht ihn.)

Was sagst du Herr?

Hippolyt.

Ich bin zu weit gegangen.
Zu mächtig wird es mir — Und weil ich denn
Mein langes Schweigen brach, so will ich enden —
So magst du ein Geheimniß denn vernehmen,
Das diese Brust nicht mehr verschließen kann.
— Ja Königinn, du siehst mich vor dir stehen,
Ein warnend Beispiel tief gefallnen Stolzes.
Ich, der der Liebe trotzig widerstand,

Aux fers de ses captifs ai long-temps insulté;
Qui, des foibles mortels déplorant les naufrages,
Pensois toujours du bord contempler les orages;
Asservi maintenant sous la commune loi,
Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi!
Un moment a vaincu mon audace imprudente:
Cette ame si superbe est enfin dépendante.
Depuis près de six mois, honteux, désespéré,
Portant par-tout le trait dont je suis déchiré,
Contre vous, contre moi, vainement je m'éprouve:
Présente, je vous fuis; absente, je vous trouve;
Dans le fond des forêts votre image me suit;
La lumiere du jour, les ombres de la nuit,
Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite;
Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolyte.
Moi-même, pour tout fruit de mes soins superflus,
Maintenant je me cherche, et ne me trouve plus:
Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune;
Je ne me souviens plus des leçons de Neptune;
Mes seuls gémissements font retentir les bois;
Et mes coursiers oisifs ont oublié ma voix.

Der ihren Opfern grausam Hohn gesprochen,
Und wenn die andern kämpften mit dem Sturm
Stets von dem Ufer hoffte zuzusehn,
Durch eine stärk're Macht mir selbst entrissen,
Erfahr auch ich nun das gemeine Loos.
Ein Augenblick bezwang mein kühnes Herz,
Die freie stolze Seele, sie empfindet.
Sechs Monde trag ich schon, gequält, zerrissen
Von Schaam und Schmerz, den Pfeil in meinem Herzen.
Umsonst bekämpf ich dich, bekämpf ich mich,
Dich flieh ich wo du bist, dich find ich wo du fehlst,
Dein Bild folgt mir ins Innerste der Wälder,
Das Licht des Tages und die stille Nacht
Muß mir die Reize deines Bildes mahlen.
Ach alles unterwirft mich dir, wie auch
Das stolze Herz dir widerstand — Ich suche
Mich selbst, und finde mich nicht mehr. Zur Last
Ist mir mein Pfeil, mein Wurfspieß und mein Wagen,
Vergessen ganz hab ich die Kunst Neptuns,
Mit meinen Seufzern nur erfüll ich jezt
Der Wälder Stille, meine müßgen Rosse
Vergessen ihres Führers Ruf.

Peut-être le récit d'un amour si sauvage
Vous fait, en m'écoutant, rougir de votre ouvrage.
D'un cœur qui s'offre à vous quel farouche entretien!
Quel étrange captif pour un si beau lien!
Mais l'offrande à vos yeux en doit être plus chere:
Songez que je vous parle une langue étrangere;
Et ne rejetez pas des vœux mal exprimés,
Qu'Hippolyte sans vous n'auroit jamais formés.

SCENE III.

HIPPOLYTE. ARICIE. THÉRAMENE. ISMENE.

THÉRAMENE.

Seigneur, la reine vient, et je l'ai devancée:
Elle vous cherche.

HIPPOLYTE.

Moi?

THÉRAMENE.

J'ignore sa pensée;
Mais on vous est venu demander de sa part.
Phedre veut vous parler avant votre départ.

(nach einer Pause.)

Vielleicht
Schämst du dich deines Werks, da du mich hörst,
Und dich beleidigt meine wilde Liebe?
In welcher rauhen Sprache biet ich auch
Mein Herz dir an! Wie wenig würdig ist
Der rohe Sklave solcher schönen Bande!
Doch eben darum nimm ihn gütig auf,
Ein neu Gefühl, ein fremdes sprech ich aus,
Und sprech ichs übel, denke Königinn,
Daß du die erste bist, die michs gelehrt.

Dritter Auftritt.

Aricia. Ismene. Hippolyt. Theramen.

Theramen.

Die Königinn naht sich, Herr, ich eilt' ihr vor,
Sie sucht dich.

Hippolyt.

Mich?

Theramen.

Ich weiß nicht was sie will.
Doch eben jetzt hat sie nach dir gesendet,
Phädra will mit dir sprechen, eh du gehst.

HIPPOLYTE.

Phedre ! Que lui dirai-je ? et que peut-elle attendre ?...

ARICIE.

Seigneur, vous ne pouvez refuser de l'entendre.
Quoique trop convaincu de son inimitié,
Vous devez à ses pleurs quelque ombre de pitié.

HIPPOLYTE.

Cependant vous sortez. Et je pars : et j'ignore
Si je n'offense point les charmes que j'adore ;
J'ignore si ce cœur que je laisse en vos mains...

ARICIE.

Partez, prince, et suivez vos généreux desseins ;
Rendez de mon pouvoir Athenes tributaire :
J'accepte tous les dons que vous me voulez faire.
Mais cet empire enfin si grand, si glorieux,
N'est pas de vos présents le plus cher à mes yeux.

SCENE IV.

HIPPOLYTE, THÉRAMENE.

HIPPOLYTE.

Ami, tout est-il prêt ? Mais la reine s'avance.

Hippolyt.

Phädra! Was soll ich ihr? Was kann sie wollen?

Aricia.

Herr, nicht versagen kannst du ihr die Gunst,
Wie sehr sie deine Feindinn auch, du bist
Ein wenig Mitleid ihren Thränen schuldig.

Hippolyt.

Du aber gehst! du gehst — und ich soll gehen!
Und ohne daß ich weiß, ob du dieß Herz —
Ob meine kühne Liebe dich beleidigt? —

Aricia.

Geh, deinen edeln Vorsatz auszuführen!
Erringe mir den Thron Athens. Ich nehme
Aus Deinen Händen jegliches Geschenk,
Doch dieser Thron, wie herrlich auch, er ist
Mir nicht die theuerste von deinen Gaben!

(geht ab mit Ismenen.)

Vierter Auftritt.

Hippolyt. Theramen.

Hippolyt.

Freund, ist nun alles — doch die Königinn naht!

Va, que pour le départ tout s'arme en diligence:
Fais donner le signal, cours, ordonne; et revien
Me délivrer bientôt d'un fâcheux entretien.

SCENE V.

PHEDRE, HIPPOLYTE, OENONE.

PHEDRE, (à OEnone dans le fond du théâtre.)

Le voici. Vers mon cœur tout mon sang se retire.
J'oublie, en le voyant, ce que je viens lui dire.

OENONE.

Souvenez-vous d'un fils qui n'espere qu'en vous.

PHEDRE.

On dit qu'un prompt départ vous éloigne de nous,
Seigneur. A vos douleurs je viens joindre mes larmes;
Je vous viens pour un fils expliquer mes alarmes.

(Phädra zeigt sich im Hintergrunde mit Oenonen.)

Laß alles sich zur Abfahrt fertig halten,
Gieb die Signale! Eile! komm zurück
So schnell als möglich und erlöse mich
Von einem widerwärtigen Gespräch.

(Theramen geht ab.)

Fünfter Auftritt.

Hippolyt. Phädra. Oenone.

Phädra (noch in der Tiefe des Theaters.)

Er ists, Oenone — All mein Blut tritt mir
Ans Herz zurück — Vergessen hab ich alles,
Was ich ihm sagen will, da ich ihn sehe.

Oenone.

Bedenke deinen Sohn, der auf dich hofft.

Phädra.

(vortretend, zu Hippolyt.)

Man sagt o Herr, du willst uns schnell verlassen.
Ich komme, meine Thränen mit den deinen
Zu mischen, ich komme meines Sohnes wegen
Dir meine bangen Sorgen zu gestehn.

Mon fils n'a plus de pere, et le jour n'est pas loin
Qui de ma mort encor doit le rendre témoin.
Déja mille ennemis attaquent son enfance :
Vous seul pouvez contre eux embrasser sa défense.
Mais un secret remords agite mes esprits :
Je crains d'avoir fermé votre oreille à ses cris ;
Je tremble que sur lui votre juste colere
Ne poursuive bientôt une odieuse mere.

HIPPOLYTE.

Madame, je n'ai point des sentiments si bas.

PHEDRE.

Quand vous me haïriez, je ne m'en plaindrois pas,
Seigneur ; vous m'avez vue attachée à vous nuire ;
Dans le fond de mon cœur vous ne pouviez pas lire.
A votre inimitié j'ai pris soin de m'offrir ;
Aux bords que j'habitois je n'ai pu vous souffrir ;
En public, en secret, contre vous déclarée,
J'ai voulu par des mers en être séparée ;
J'ai même défendu par une expresse loi
Qu'on osât prononcer votre nom devant moi :
Si pourtant à l'offense on mesure la peine,
Si la haine peut seule attirer votre haine,

Mein Sohn hat keinen Vater mehr, und nah
Rückt schon der Tag, der ihm die Mutter raubt.
Von tausend Feinden seh ich ihn bedroht,
Herr, du allein kannst seine Kindheit schützen.
Doch ein geheimer Vorwurf quält mein Herz.
Ich fürchte, daß ich selbst dein Herz verhärtet,
Ich zittre, Herr, daß dein gerechter Zorn
An ihm die Schuld der Mutter möchte strafen.

Hippolyt.

Ich denke nicht so niedrig Königinn.

Phädra.

Wenn du mich haßtest Herr, ich müßt' es dulden.
Du sahest mich entbrannt auf dein Verderben,
In meinem Herzen konntest du nicht lesen.
Geschäftig war ich, deinen Haß zu reizen,
Dich konnt' ich nirgends dulden wo ich war,
Geheim und offen wirkt' ich dir entgegen,
Nicht ruht' ich, bis uns Meere selbst geschieden.
Selbst deinen Namen vor mir auszusprechen
Verbot ich durch ein eigenes Gesetz.
Und dennoch — wenn an der Beleidigung
Sich Rache mißt, wenn Haß nur Haß erwirbt

Jamais femme ne fut plus digne de pitié,
Et moins digne, seigneur, de votre inimitié.

HIPPOLYTE.

Des droits de ses enfants une mere jalouse
Pardonne rarement au fils d'une autre épouse;
Madame, je le sais: les soupçons importuns
Sont d'un second hymen les fruits les plus communs.
Toute autre auroit pour moi pris les mêmes ombrages,
Et j'en aurois peut-être essuyé plus d'outrages.

PHEDRE.

Ah seigneur! que le ciel, j'ose ici l'attester,
De cette loi commune a voulu m'excepter!
Qu'un soin bien différent me trouble et me dévore!

HIPPOLYTE.

Madame, il n'est pas temps de vous troubler encore:
Peut-être votre époux voit encore le jour;
Le ciel peut à nos pleurs accorder son retour.
Neptune le protege; et ce dieu tutélaire
Ne sera pas en vain imploré par mon pere.

PHEDRE.

On ne voit point deux fois le rivage des morts,

War nie ein Weib noch deines Mitleids werther,
Und keines minder deines Hasses werth.

Hippolyt.

Es eifert jede Mutter für ihr Kind,
Dem Sohn der Fremden kann sie schwer vergeben,
Ich weiß das alles Königinn. War doch
Der Argwohn stets der zweiten Ehe Frucht!
Von jeder andern hätt ich gleichen Haß,
Vielleicht noch mehr Mishandlungen erfahren.

Phädra.

Ach Herr! Wie sehr nahm mich der Himmel aus
Von dieser allgemeinen Sinnesart!
Wie ein ganz andres ists, was in mir tobet!

Hippolyt.

Laß Königinn, dich keine Sorge quälen!
Noch lebt vielleicht dein Gatte, und der Himmel
Schenkt unsern Thränen seine Wiederkehr.
Beschützt ihn doch der mächtige Neptun,
Zu solchem Helfer fleht man nicht vergebens.

Phädra.

Herr, zweimal sieht kein Mensch die Todesufer.

Seigneur : puisque Thésée a vu les sombres bords,
En vain vous espérez qu'un dieu vous le renvoie ;
Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie.
Que dis-je ? il n'est point mort, puisqu'il respire en
vous.
Toujours devant mes yeux je crois voir mon époux :
Je le vois, je lui parle ; et mon cœur... Je m'égare,
Seigneur ; ma folle ardeur malgré moi se déclare.

HIPPOLYTE.

Je vois de votre amour l'effet prodigieux :
Tout mort qu'il est, Thésée est présent à vos yeux ;
Toujours de son amour votre ame est embrasée.

PHEDRE.

Oui, prince, je languis, je brûle pour Thésée :
Je l'aime, non point tel que l'ont vu les enfers,
Volage adorateur de mille objets divers,
Qui va du dieu des morts déshonorer la couche ;

Theseus hat sie gesehn, drum hoffe nicht,
Daß ihn ein Gott uns wieder schenken werde,
Der karge Styx giebt seinen Raub nicht her.
— Todt wär er? Nein er ist nicht todt! Er lebt
In dir! Noch immer glaub ich ihn vor Augen
Zu sehn! Ich spreche ja mit ihm! Mein Herz —
— Ach ich vergesse mich! Herr, wider Willen
Reißt mich der Wahnsinn fort —

Hippolyt.

Ich seh erstaunt
Die wunderbare Wirkung deiner Liebe.
Theseus, obgleich im tiefen Grabe, lebt
Vor deinen Augen! Von der Leidenschaft
Zu ihm ist deine Seele ganz entzündet.

Phädra.

Ja Herr, ich schmachte, brenne für den Theseus,
Ich liebe Theseus, aber jenen nicht,
Wie ihn der schwarze Acheron gesehn,
Den flatterhaften Buhler aller Weiber,
Den Frauenräuber, der hinunterstieg,
Des Schattenkönigs Bette zu entehren.

Mais fidele, mais fier, et même un peu farouche,
Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi,
Tel qu'on dépeint nos dieux, ou tel que je vous voi.
Il avoit votre port, vos yeux, votre langage;
Cette noble pudeur coloroit son visage,
Lorsque de notre Crete il traversa les flots,
Digne sujet des vœux des filles de Minos.
Que faisiez-vous alors? Pourquoi, sans Hippolyte,
Des héros de la Grece assembla-t-il l'élite?
Pourquoi, trop jeune encor, ne pûtes-vous alors
Entrer dans le vaisseau qui le mit sur nos bords?
Par vous auroit péri le monstre de la Crete,
Malgré tous les détours de sa vaste retraite:
Pour en développer l'embarras incertain
Ma sœur du fil fatal eût armé votre main.
Mais non: dans ce dessein je l'aurois devancée;
L'amour m'en eût d'abord inspiré la pensée;
C'est moi, prince, c'est moi dont l'utile secours

Ich seh ihn treu, ich seh ihn stolz, ja selbst
Ein wenig scheu — Ich seh ihn jung und schön
Und reizend alle Herzen sich gewinnen.
Wie man die Götter bildet, so wie ich
— Dich sehe! Deinen ganzen Anstand hatt' er,
Dein Auge, deine Sprache selbst! So färbte
Die edle Röthe seine Heldenwangen,
Als er nach Kreta kam, die Töchter Minos
Mit Lieb' entzündete — Wo warst du da?
Wie konnt' er ohne Hippolyt die besten,
Die ersten Helden Griechenlands versammeln?
O daß du, damals noch zu zarten Alters,
Nicht in dem Schiff mit warst, das ihn gebracht!
Den Minotaurus hättest Du getödet,
Trotz allen Krümmen seines Labyrinths.
Dir hätte meine Schwester jenen Faden
Gereicht, um aus dem Irrgang dich zu führen.
O nein, nein, ich kam ihr darinn zuvor!
Mir hätts zuerst die Liebe eingegeben,
Ich, Herr, und keine andre zeigte dir

Vous eût du labyrinthe enseigné les détours.
Que des soins n'eût coûtés cette tête charmante !
Un fil n'eût point assez rassuré votre amante :
Compagne du péril qu'il vous falloit chercher,
Moi-même devant vous j'aurois voulu marcher ;
Et Phedre au labyrinthe avec vous descendue
Se seroit avec vous retrouvée ou perdue.

HIPPOLYTE.

Dieux ! qu'est-ce que j'entends ! Madame, oubliez-vous
Que Thésée est mon pere, et qu'il est votre époux ?

PHEDRE.

Et sur quoi jugez-vous que j'en perds la mémoire,
Prince ? Aurois-je perdu tout le soin de ma gloire ?

HIPPOLYTE.

Madame, pardonnez : j'avoue en rougissant,
Que j'accusois à tort un discours innocent.
Ma honte ne peut plus soutenir votre vue ;
Et je vais...

PHEDRE.

Ah cruel ! tu m'as trop entendue !
Je t'en ai dit assez pour te tirer d'erreur.

Den Pfad des Labyrinths. Wie hätt ich nicht
Für dieses liebe Haupt gewacht! Ein Faden
War der besorgten Liebe nicht genug,
Gefahr und Noth hätt ich mit dir getheilt,
Ich selbst, ich wäre vor dir hergezogen,
Ins Labyrinth stieg ich hinab mit dir,
Mit dir war ich gerettet oder verloren.

Hippolyt.

Was hör ich, Götter! Wie? Vergissest du,
Daß Theseus dein Gemahl, daß er mein Vater —

Phädra.

Wie kannst du sagen, daß ich das vergaß?
Bewahrt' ich meine Ehre denn so wenig?

Hippolyt.

Verzeihung Königinn. Schaamroth gesteh ich,
Daß ich unschuldge Worte falsch gedeutet.
Nicht länger halt' ich deinen Anblick aus.
(will gehen.)

Phädra.

Grausamer, du verstandst mich nur zu gut.
Genug sagt' ich die Augen dir zu öffnen.

Hé bien! connois donc Phedre et toute sa fureur:
J'aime. Ne pense pas qu'au moment que je t'aime,
Innocente à mes yeux, je m'approuve moi-même,
Ni que du fol amour qui trouble ma raison
Ma lâche complaisance ait nourri le poison:
Objet infortuné des vengeances célestes,
Je m'abhorre encor plus que tu ne me détestes.
Les dieux m'en sont témoins, ces dieux qui dans mon flanc
Ont allumé le feu fatal à tout mon sang;
Ces dieux qui se sont fait une gloire cruelle
De séduire le cœur d'une foible mortelle.
Toi-même en ton esprit rappelle le passé:
C'est peu de t'avoir fui, cruel, je t'ai chassé;
J'ai voulu te paroître odieuse, inhumaine;
Pour mieux te résister j'ai recherché ta haine.
De quoi m'ont profité mes inutiles soins?
Tu me haïssois plus, je ne t'aimois pas moins;
Tes malheurs te prêtoient encor de nouveaux charmes.
J'ai langui, j'ai séché dans les feux, dans les larmes:
Il suffit de tes yeux pour t'en persuader,

So sei es denn! So lerne Phädra kennen
Und ihre ganze Raserey. Ich liebe.
Und denke ja nicht, daß ich dieß Gefühl
Vor mir entschuldge und mir selbst vergebe,
Daß ich mit feiger Schonung gegen mich
Das Gift genährt, das mich wahnsinnig macht:
Dem ganzen Zorn der Himmlischen ein Ziel,
Häß ich mich selbst noch mehr, als du mich hassest,
Zu Zeugen deß ruf ich die Götter an,
Sie, die das Feuer in meiner Brust entzündet,
Das all den Meinen so verderblich war,
Die sich ein grausam Spiel damit gemacht,
Das schwache Herz der Sterblichen zu verführen.
Ruf das Vergangne dir zurück! dich fliehen
War mir zu wenig. Ich verbannte dich!
Gehässig, grausam wollt' ich dir erscheinen;
Dir desto mehr zu widerstehn, warb ich
Um deinen Haß — Was frommte mirs! du haßtest
Mich desto mehr, ich — liebte dich nicht minder,
Und neue Reize nur gab dir dein Unglück.
In Glut, in Thränen hab ich mich verzehrt,
Dieß zeigte dir ein einzger Blick auf mich,

Si tes yeux un moment pouvoient me regarder.
Que dis-je? cet aveu que je te viens de faire,
Cet aveu si honteux, le crois-tu volontaire?
Tremblante pour un fils que je n'osois trahir,
Je te venois prier de ne le point haïr :
Foibles projets d'un cœur trop plein de ce qu'il aime!
Hélas! je ne t'ai pu parler que de toi-même!
Venge-toi, punis-moi d'un odieux amour :
Digne fils du héros qui t'a donné le jour,
Délivre l'univers d'un monstre qui t'irrite.
La veuve de Thésée ose aimer Hippolyte!
Crois-moi, ce monstre affreux ne doit point t'échapper;
Voilà mon cœur, c'est là que ta main doit frapper.
Impatient déja d'expier son offense,
Au-devant de ton bras je le sens qui s'avance.
Frappe; ou si tu le crois indigne de tes coups,
Si ta haine m'envie un supplice si doux,
Ou si d'un sang trop vil ta main seroit trempée,
Au défaut de ton bras prête-moi ton épée;
Donne.

Wenn du den einzgen Blick nur wolltest wagen.
— Was soll ich sagen? Dieß Geständniß selbst,
Das schimpfliche, denkst du, ich thats mit Willen?
Die Sorge trieb mich her für meinen Sohn,
Für ihn wollt' ich dein Herz erflehn — Umsonst.
In meiner Liebe einzigem Gefühl
Konnt' ich von nichts dir reden als dir selbst.
Auf, räche dich und strafe diese Flamme,
Die dir ein Greul ist, reinige, befreie,
Des Helden werth, der dir das Leben gab,
Von einem schwarzen Ungeheuer die Erde.
Des Theseus Wittwe glüht für Hippolyt!
Nein, laß sie deiner Rache nicht entrinnen.
Hier treffe deine Hand, hier ist mein Herz!
Voll Ungeduld den Frevel abzubüßen,
Schlägt es, ich fühl es, deinem Arm entgegen.
Triff, oder bin ich deines Streichs nicht werth,
Misgönnt dein Haß mir diesen süßen Tod,
Entehrte deine Hand so schmählich Blut,
Leih mir dein Schwert, wenn du den Arm nicht willst.
Gieb!

(entreißt ihm das Schwert.)

OENONE.

Que faites-vous, madame! Justes dieux!
Mais on vient : évitez des témoins odieux.
Venez, rentrez ; fuyez une honte certaine.

SCENE VI.

HIPPOLYTE, THÉRAMENE.

THÉRAMENE.

Est-ce Phedre qui fuit, ou plutôt qu'on entraîne ?
Pourquoi, seigneur, pourquoi ces marques de douleur?
Je vous vois sans épée, interdit, sans couleur.

HIPPOLYTE.

Théramene, fuyons. Ma surprise est extrême !
Je ne puis sans horreur me regarder moi-même.
Phedre... Mais non, grands dieux ! qu'en un profond oubli
Cet horrible secret demeure enseveli.

THÉRAMENE.

Si vous voulez partir, la voile est préparée :
Mais Athenes, seigneur, s'est déja déclarée ;

Oenone.

Königinn, was machst du? Große Götter!
Man kommt. O flieh den Blick verhaßter Zeugen,
Komm, folge mir und rette dich vor Schmach.
(sie führt Phädra ab.)

Sechster Auftritt.

Hippolyt. Theramen.

Theramen.

Flieht dort nicht Phädra oder wird vielmehr
Gewaltsam fortgezogen? — Herr, was sezt
Dich so in Wallung? — Ich seh dich ohne Schwert,
Bleich, voll Entsetzen —

Hippolyt.

Fliehn wir, Theramen!
Du siehst mich in dem äussersten Erstaunen.
Ich kann mich selbst nicht ohne Grauen sehn.
Phädra — Doch große Götter! Nein!
Das Gräßliche bedeck' ein ewig Schweigen!

Theramen.

Willst du von dannen, das Schiff ist segelfertig,
Doch Herr, Athen hat sich bereits erklärt.

Ses chefs ont pris les voix de toutes ses tribus ;
Votre frere l'emporte, et Phedre a le dessus.

HIPPOLYTE.

Phedre ?

THÉRAMENE.

Un héraut chargé des volontés d'Athenes
De l'état en ses mains vient remettre les rênes.
Son fils est roi, seigneur.

HIPPOLYTE.

Dieux, qui la connoissez,
Est-ce donc sa vertu que vous récompensez ?

THÉRAMENE.

Cependant un bruit sourd veut que le roi respire ;
On prétend que Thésée a paru dans l'Épire :
Mais moi, qui l'y cherchai, seigneur, je sais trop bien...

HIPPOLYTE.

N'importe ; écoutons tout, et ne négligeons rien.
Examinons ce bruit, remontons à sa source.
S'il ne mérite pas d'interrompre ma course,
Partons ; et, quelque prix qu'il en puisse coûter,
Mettons le sceptre aux mains dignes de le porter.

Man hat das Volk nach Zünften stimmen lassen,
Dein Bruder hat die Stimmen, Phädra siegt!

(Hippolyt macht eine Bewegung des Erstaunens.)

Ein Herold kommt so eben von Athen,
Der ihr den Schluß des Volkes überbringt,
Ihr Sohn ist König.

Hippolyt.

Phädra! Große Götter!
Ihr kennt sie! Ists der Lohn für ihre Tugend?

Theramen.

Indeß schleicht ein Gerücht umher, der König
Sei noch am Leben. Man will ihn in Epirus
Gesehen haben — Aber hab ich ihn nicht dort
Erfragt, und weiß ich nicht zu gut —

Hippolyt.

Thut nichts.
Man muß auf alles hören, nichts versäumen,
Und forschen nach der Quelle des Gerüchts.
Verdient es nicht, daß wir die Fahrt einstellen,
So gehen wir, was es auch kosten mag,
Der Würdigsten das Scepter zuzuwenden!

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

PHEDRE, OENONE.

PHEDRE.

Ah! que l'on porte ailleurs les honneurs qu'on m'en-
voie;
Importune, peux-tu souhaiter qu'on me voie?
De quoi viens-tu flatter mon esprit désolé?
Cache-moi bien plutôt; je n'ai que trop parlé.
Mes fureurs au dehors ont osé se répandre:
J'ai dit ce que jamais on ne devoit entendre.
Ciel! comme il m'écoutoit! Par combien de détours
L'insensible a long-temps éludé mes discours!
Comme il ne respiroit qu'une retraite prompte!
Et combien sa rougeur a redoublé ma honte!
Pourquoi détournois-tu mon funeste dessein?
Hélas! quand son épée alloit chercher mon sein,

Dritter Aufzug.

Erster Auftritt.

Phädra und Oenone.

Phädra.

Hinweg, hinweg. Zu andern wendet euch
Mit diesen Ehren, die man auf mich häuft!
Unglückliche, wie kannst du in mich dringen,
Daß ich mich zeige? O verbirg mich vielmehr!
Ach nur zu offen hab ich mich gezeigt,
Mein rasend Wünschen wagt' ich kund zu geben,
Ich habe gesagt, was man nie hören sollte!
— Wie horcht' er auf! Wie lange wußt' er nicht
Ausweichend meiner Rede zu entschlüpfen!
Wie sann er nur auf schnelle Flucht, und wie
Vermehrte sein Erröthen meine Schaam!
O warum hieltst du meinen Arm zurück!
Als ich sein Schwert auf meinen Busen zückte,

A-t-il pâli pour moi ? me l'a-t-il arrachée ?
Il suffit que ma main l'ait une fois touchée,
Je l'ai rendue horrible à ses yeux inhumains ;
Et ce fer malheureux profaneroit ses mains.

OENONE.

Ainsi, dans vos malheurs ne songeant qu'à vous
plaindre,
Vous nourrissez un feu qu'il vous faudroit éteindre.
Ne vaudroit-il pas mieux, digne sang de Minos,
Dans de plus nobles soins chercher votre repos,
Contre un ingrat qui plaît recourir à la fuite,
Régner, et de l'état embrasser la conduite ?

PHEDRE.

Moi, régner ! moi, ranger un état sous ma loi,
Quand ma foible raison ne regne plus sur moi !
Lorsque j'ai de mes sens abandonné l'empire !
Quand sous un joug honteux à peine je respire !
Quand je me meurs !

OENONE.

Fuyez.

PHEDRE.

Je ne le puis quitter.

Erblaßt' er nur für mich? Entriß er mirs?
Genug, daß meine Hand daran gerührt,
Ein Greuel wars in seinem Aug, es war
Geschändet, und entehrte seine Hände!

Oenone.

So deinem eiteln Jammer ewig nur
Dahingegeben nährst du eine Glut,
Die du ersticken solltest. Wärs nicht besser,
Nicht würdiger des Bluts, das in dir fließt,
Dein Herz in edlern Sorgen zu zerstreun,
Den Undankbaren, der dich haßt, zu fliehn,
Zu herrschen und das Scepter zu ergreifen!

Phädra.

Ich herrschen, ich ein Reich mir unterwerfen,
Und bin nicht Meister meiner selbst, und bin
Nicht mächtig meiner Sinne mehr! Ich herrschen,
Die einer schimpflichen Gewalt erliegt,
Die stirbt!

Oenone.

So flieh!

Phädra.

Ich kann ihn nicht verlassen.

OENONE.

Vous l'osâtes bannir, vous n'osez l'éviter?

PHEDRE.

Il n'est plus temps : il sait mes ardeurs insensées.
De l'austere pudeur les bornes sont passées :
J'ai déclaré ma honte aux yeux de mon vainqueur ;
Et l'espoir malgré moi s'est glissé dans mon cœur.
Toi-même, rappelant ma force défaillante,
Et mon ame déja sur mes levres errante,
Par tes conseils flatteurs tu m'as su ranimer;
Tu m'as fait entrevoir que je pouvois l'aimer.

OENONE.

Hélas! de vos malheurs innocente ou coupable,
De quoi pour vous sauver n'étois-je point capable?
Mais si jamais l'offense irrita vos esprits,
Pouvez-vous d'un superbe oublier les mépris?
Avec quels yeux cruels sa rigueur obstinée
Vous laissoit à ses pieds peu s'en faut prosternée!
Que son farouche orgueil le rendoit odieux!
Que Phedre en ce moment n'avoit-elle mes yeux!

PHEDRE.

OEnone, il peut quitter cet orgueil qui te blesse;

Oenone.

Ihn nicht verlassen und verbanntest ihn!

Phädra.

Es ist zu spät, er weiß nun meine Liebe.
Die Grenze keuscher Schaam ist überschritten,
Das schimpfliche Geständniß ist gethan,
Hofnung schlich wider Willen in mein Herz.
Und riefst du selbst nicht meine fliehende Seele
Mit schmeichelhaftem Trosteswort zurück?
Du zeigtest mir verdeckt, ich könnt' ihn lieben.

Oenone.

Dich zu erhalten ach! was hätt ich nicht,
Unschuldig oder sträflich, mir erlaubt!
Doch wenn du je Beleidigung empfandst,
Kannst du vergessen, wie der Stolze dich
Verachtete! Wie grausam höhnend er
Dich nur nicht gar ihm ließ zu Füßen fallen!
Wie machte dieser Stolz ihn mir verhaßt!
O daß du ihn nicht sahst mit meinen Augen!

Phädra.

Oenone, diesen Stolz kann er verlieren,

Nourri dans les forêts, il en a la rudesse.
Hippolyte, endurci par de sauvages lois,
Entend parler d'amour pour la premiere fois:
Peut-être sa surprise a causé son silence;
Et nos plaintes peut-être ont trop de violence.

OENONE.

Songez qu'une barbare en son sein l'a formé.

PHEDRE.

Quoique Scythe et barbare, elle a pourtant aimé.

OENONE.

Il a pour tout le sexe une haine fatale.

PHEDRE.

Je ne me verrai point préférer de rivale.
Enfin tous tes conseils ne sont plus de saison:
Sers ma fureur, OEnone, et non point ma raison.
Il oppose à l'amour un cœur inaccessible:
Cherchons pour l'attaquer quelque endroit plus sensible.
Les charmes d'un empire ont paru le toucher;
Athènes l'attiroit, il n'a pu s'en cacher;
Déja de ses vaisseaux la pointe étoit tournée,
Et la voile flottoit aux vents abandonnée.

Wild ist er wie der Wald, der ihn erzog,
Er hört, ans rauhe Jagdwerk nur gewohnt,
Zum erstenmale jetzt von Liebe reden.
Er schwieg wohl gar aus Ueberraschung nur,
Und Unrecht thun wir ihm mit unsern Klagen.

Oenone.

Bedenk, daß eine Scythin ihn gebahr.

Phädra.

Obgleich sie Scythin war, sie liebte doch.

Oenone.

Er haßt, du weißt es, unser ganz Geschlecht.

Phädra.

So werd ich keiner andern aufgeopfert.
— Zur Unzeit kommen alle deine Gründe,
Hilf meiner Leidenschaft, nicht meiner Tugend.
Der Liebe widersteht sein Herz. Laß sehn,
Ob wir's bei einer andern Schwäche fassen!
Die Herrschaft lockt' ihn, wie mir schien, es zog
Ihn nach Athen, er konnt' es nicht verbergen.
Die Schnäbel seiner Schiffe waren schon
Herumgekehrt, und alle Seegel flogen.

Va trouver de ma part ce jeune ambitieux,
OEnone; fais briller la couronne à ses yeux;
Qu'il mette sur son front le sacré diadême:
Je ne veux que l'honneur de l'attacher moi-même.
Cédons-lui ce pouvoir que je ne puis garder.
Il instruira mon fils dans l'art de commander;
Peut-être il voudra bien lui tenir lieu de pere:
Je mets sous son pouvoir et le fils et la mere.
Pour le fléchir enfin tente tous les moyens;
Tes discours trouveront plus d'accès que les miens:
Presse, pleure, gémis: peins-lui Phedre mourante;
Ne rougis point de prendre une voix suppliante:
Je t'avoûrai de tout; je n'espere qu'en toi.
Va: j'attends ton retour pour disposer de moi.

SCENE II.

PHEDRE.

O toi qui vois la honte où je suis descendue,

Geh, schmeichle seiner Ehrbegier, Oenone,
Mit einer Krone Glanz — Er winde sich
Das Diadem um seine Stirne, mein
Sey nur der Ruhm, daß ichs ihm umgebunden!
Behaupten kann ich meine Macht doch nicht,
Nehm er sie hin! Er lehre meinen Sohn
Die Herrscherkunst und sey ihm statt des Vaters,
Mutter und Sohn geb ich in seine Macht.
Geh, laß nichts unversucht, ihn zu bewegen,
Dich wird er hören, wenn er mich nicht hört,
Dring in ihn, seufze, weine, schildre mich
Als eine Sterbende, o schäme dich
Auch selbst der Flehensworte nicht! Was du
Gut findest, ich bekenne mich zu allem.
Auf dir ruht meine lezte Hofnung, geh,
Bis du zurückgekehrt, beschließ ich nichts.

(Oenone geht ab.)

Zweiter Auftritt.

Phädra (allein.)

Du siehst, in welche Tiefen ich gefallen,

Implacable Vénus, suis-je assez confondue!
Tu ne saurois plus loin pousser ta cruauté:
Ton triomphe est parfait; tous tes traits ont porté.
Cruelle! si tu veux une gloire nouvelle,
Attaque un ennemi qui te soit plus rebelle.
Hippolyte te fuit, et, bravant ton courroux,
Jamais à tes autels n'a fléchi les genoux;
Ton nom semble offenser ses superbes oreilles.
Déesse, venge-toi; nos causes sont pareilles:
Qu'il aime... Mais déja tu reviens sur tes pas,
OEnone! On me déteste; on ne t'écoute pas.

SCENE III.

PHEDRE. OENONE.

OENONE.

Il faut d'un vain amour étouffer la pensée,
Madame; rappelez votre vertu passée:
Le roi, qu'on a cru mort, va paroître à vos yeux:

Furchtbare Venus, unversöhnliche!
Bin ich genug gesunken? Weiter kann
Dein Grimm nicht gehn, vollkommen ist dein Sieg,
Getroffen haben alle deine Pfeile.
Grausame, willst du deinen Ruhm vermehren,
Such einen Feind, der mehr dir widerstrebt.
Dich fliehet Hippolyt, er spricht dir Hohn,
Und nie hat er ein Knie vor dir gebeugt,
Dein Nahme schon entweiht sein stolzes Ohr.
Räche dich Göttin! Räche mich! Er liebe!
— Doch was ist das? Du schon zurück, Oenone?
Man verabscheut mich, man will dich gar nicht hören.

Dritter Auftritt.

Phädra. Oenone.

Oenone.

Ersticken mußt du jeglichen Gedanken
An deine Liebe jezt, Gebieterinn!
Sey wieder ganz du selbst. Ruf deine Tugend
Zurück. Der König, den man todt geglaubt,
Er wird sogleich vor deinen Augen stehn.

Thésée est arrivé, Thésée est en ces lieux.
Le peuple pour le voir court et se précipite.
Je sortois par votre ordre, et cherchois Hippolyte,
Lorsque jusques au ciel mille cris élancés...

PHEDRE.

Mon époux est vivant, OEnone; c'est assez.
J'ai fait l'indigne aveu d'un amour qui l'outrage.
Il vit; je ne veux pas en savoir davantage.

OENONE.

Quoi?

PHEDRE.

Je te l'ai prédit; mais tu n'as pas voulu:
Sur mes justes remords tes pleurs ont prévalu:
Je mourois ce matin digne d'être pleurée;
J'ai suivi tes conseils; je meurs déshonorée.

OENONE.

Vous mourez?

PHEDRE.

Juste ciel! qu'ai-je fait aujourd'hui!
Mon époux va paroître, et son fils avec lui!

Theseus ist angelangt! Theseus ist hier!
Entgegen stürzt ihm alles Volk — Ich gieng,
Wie du befahlst, den Hippolyt zu suchen,
Als tausend Stimmen plötzlich himmelan —

Phädra.

Mein Gatte lebt, Oenone; mir genug.
Ich habe eine Leidenschaft gestanden,
Die ihn beschimpft. Er lebt. Es braucht nichts weiter.

Oenone.

Wie Königinn?

Phädra.

Ich sagte dirs vorher,
Du aber hörtest nicht, mit deinen Thränen
Besiegtest du mein richtiges Gefühl.
Noch heute früh starb ich der Thränen werth,
Ich folgte deinem Rath, und ehrlos sterb ich.

Oenone.

Du stirbst?

Phädra.

Ihr Götter! Was hab ich gethan!
Mein Gemahl wird kommen und sein Sohn mit ihm.

Je verrai le témoin de ma flamme adultere
Observer de quel front j'ose aborder son pere,
Le cœur gros de soupirs qu'il n'a point écoutés,
L'œil humide de pleurs par l'ingrat rebutés!
Penses-tu que, sensible à l'honneur de Thésée,
Il lui cache l'ardeur dont je suis embrasée?
Laissera-t-il trahir et son pere et son roi?
Pourra-t-il contenir l'horreur qu'il a pour moi?
Il se tairoit en vain: je sais mes perfidies,
OEnone, et ne suis point de ces femmes hardies
Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais;
Je connois mes fureurs, je les rappelle toutes:
Il me semble déja que ces murs, que ces voûtes
Vont prendre la parole, et, prêts à m'accuser,
Attendent mon époux pour le désabuser.

Ich werd ihn sehn, wie er ins Aug mich faßt,
Der furchtbare Vertraute meiner Schuld,
Wie er drauf Achtung giebt, mit welcher Stirn
Ich seinen Vater zu empfangen wage!
Das Herz von Seufzern schwer, die Er verachtet,
Das Aug von Thränen feucht, die Er verschmäht!
Und glaubst du wohl, Er, so voll Zartgefühl,
So eifersüchtig auf des Vaters Ehre —
Er werde Meiner schonen, den Verrath
An seinem Vater, seinem König dulden?
Wird er auch seinem Abscheu gegen mich
Gebieten können? Ja, und schwieg' er auch!
Oenone, ich weiß meine Schuld, und nicht
Die Kecke bin ich, die sich im Verbrechen
In sanfte Ruh einwiegend, aller Schaam
Mit eherner Stirne, nie erröthend, trotzte.
Mein Unrecht kenn ich, es steht ganz vor mir.
Schon seh ich diese Mauern, diese Bogen
Sprache bekommen, und, mich anzuklagen
Bereit, des Gatten Ankunft nur erwarten,
Furchtbares Zeugniß gegen mich zu geben!

Mourons : de tant d'horreurs qu'un trépas me délivre.
Est-ce un malheur si grand que de cesser de vivre ?
La mort aux malheureux ne cause point d'effroi :
Je ne crains que le nom que je laisse après moi.
Pour mes tristes enfants quel affreux héritage !
Le sang de Jupiter doit enfler leur courage :
Mais, quelque juste orgueil qu'inspire un sang si beau,
Le crime d'une mere est un pesant fardeau.
Je tremble qu'un discours, hélas ! trop véritable,
Un jour ne leur reproche une mere coupable :
Je tremble qu'opprimés de ce poids odieux
L'un ni l'autre jamais n'osent lever les yeux.

OENONE.

Il n'en faut point douter, je le plains l'un et l'autre ;
Jamais crainte ne fut plus juste que la vôtre.
Mais à de tels effronts pourquoi les exposer ?
Pourquoi contre vous-même allez-vous déposer ?
C'en est fait : on dira que Phedre trop coupable,
De son époux trahi fuit l'aspect redoutable.
Hippolyte est heureux qu'aux dépens de vos jours
Vous-même, en expirant, appuyiez ses discours.

— Nein laß mich sterben! diesen Schrecknissen
Entziehe mich der Tod — er schreckt mich nicht!
Mich schreckt der Nahme nur, den ich verlasse,
Ein gräßlich Erbtheil meinen armen Kindern.
Die Abkunft von dem Zeus erhebt ihr Herz,
Der Mutter Schuld wird schwer auf ihnen lasten.
Oenone, mit Entsetzen denk ich es,
Erröthen werden sie, wenn man mich nennt,
Und wagens nicht, die Augen aufzuschlagen.

Oenone.

Das wird gewiß geschehen, zweifle nicht!
O warlich, nie war eine Furcht gerechter.
Doch warum willst du sie der Schmach blos stellen?
Warum dich selbst anklagen? — Ach es ist
Um uns geschehen! Phädra, hör ich sagen,
Bekennt sich schuldig! Phädra trägt ihn nicht
Den furchtbarn Anblick des verrathnen Gatten.
Wie glücklich ist dein Feind, daß du ihm selbst
Gewonnen giebst auf Kosten deines Lebens!

A votre accusateur que pourrai-je répondre ?
Je serai devant lui trop facile à confondre :
De son triomphe affreux je le verrai jouir,
Et conter votre honte à qui voudra l'ouïr.
Ah ! que plutôt du ciel la flamme me dévore !
Mais, ne me trompez point, vous est-il cher encore ?
De quel œil voyez-vous ce prince audacieux ?

PHEDRE.

Je le vois comme un monstre effroyable à mes yeux.

OENONE.

Pourquoi donc lui céder une victoire entiere ?
Vous le craignez ; osez l'accuser la premiere
Du crime dont il peut vous charger aujourd'hui.
Qui vous démentira ? Tout parle contre lui :
Son épée en vos mains heureusement laissée,
Votre trouble présent, votre douleur passée,
Son pere par vos cris dès long-temps prévenu,
Et déja son exil par vous-même obtenu.

PHEDRE.

Moi, que j'ose opprimer et noircir l'innocence !

Was werd ich ihm antworten, wenn er nun
Als Kläger auftritt? Ach, ich muß verstummen!
Er aber wird sich seines gräßlichen
Triumphs mit Uebermuth erfreun, und jedem
Der's hören will, von deiner Schmach erzählen.
Eh dieß geschieht, zerschmettre mich der Blitz!
— Sag mir die Wahrheit. Ist er dir noch theuer?
Mit welchem Auge siehst du jetzt den Stolzen?

Phädra.

Ein Ungeheuer ist er in meinen Augen.

Oenone.

Warum den leichten Sieg ihm also lassen?
Du fürchtest ihn — So wag es, ihn zuerst
Der Schuld, die Er dir vorwirft, anzuklagen.
Wer kann dich Lügen strafen? Alles verdammt ihn.
Sein Schwert, zum Glück in deiner Hand gelassen,
Dein jetz'ger Schrecken, dein bisher'ger Gram,
Die vorgefaßte Meinung seines Vaters,
Und deine frühern Klagen über ihn,
Auch dieß, daß du schon einmal ihn verbannt —

Phädra.

Ich soll die Unschuld unterdrücken, lästern?

OENONE.

Mon zele n'a besoin que de votre silence.
Tremblante comme vous, j'en sens quelques remords :
Vous me verriez plus prompte affronter mille morts.
Mais puisque je vous perds sans ce triste remede,
Votre vie est pour moi d'un prix à qui tout cede :
Je parlerai. Thésée, aigri par mes avis,
Bornera sa vengeance à l'exil de son fils.
Un pere, en punissant, madame, est toujours pere ;
Un supplice léger suffit à sa colere.
Mais, le sang innocent dût-il être versé,
Que ne demande point votre honneur menacé ?
C'est un trésor trop cher pour oser le commettre.
Quelque loi qu'il vous dicte, il faut vous y soumettre,
Madame ; et, pour sauver notre honneur combattu,
Il faut immoler tout, et même la vertu.
On vient ; je vois Thésée.

PHEDRE.

Ah! je vois Hippolyte ;
Dans ses yeux insolents je vois ma perte écrite.
Fais ce que tu voudras, je m'abandonne à toi :
Dans le trouble où je suis je ne puis rien pour moi.

Oenone.

Mir ist an deinem Schweigen schon genug.
Ich zittre so wie du, auch mein Gewissen
Regt sich und tausend Tode stürb ich lieber!
Doch ohne dieses Mittel der Verzweiflung
Verlier ich dich! Es gilt zu hohen Preiß,
So weiche jedes andre deinem Leben,
— Ich werde reden — Theseus, glaube mir,
Wenn mein Bericht ihn aufgereizt, wird sich
Mit der Verbannung seines Sohns begnügen,
Ein Vater bleibt auch Vater noch im Strafen!
Doch müßt auch selbst das Blut der Unschuld fließen,
Dein Ruf steht auf dem Spiel, es gilt die Ehre,
Der muß man alles opfern, auch die Tugend.
Man kommt. Ich sehe Theseus.

Phädra.

Wehe mir!
Ich sehe Hippolyt. Ich lese schon
In seinen stolzen Blicken mein Verderben.
— Thu was du willst, dir überlaß ich mich,
In meiner Angst kann ich mir selbst nicht rathen.

SCENE IV.

THÉSÉE, HIPPOLYTE, PHEDRE, OENONE, THÉRAMENE.

THÉSÉE.

La fortune à mes vœux cesse d'être opposée,
Madame, et dans vos bras met...

PHEDRE.

Arrêtez, Thésée,
Et ne profanez point des transports si charmants :
Je ne mérite plus ces doux empressements ;
Vous êtes offensé. La fortune jalouse
N'a pas en votre absence épargné votre épouse.
Indigne de vous plaire et de vous approcher,
Je ne dois désormais songer qu'à me cacher.

SCENE. V.

THÉSÉE, HIPPOLYTE, THÉRAMENE.

THÉSÉE.

Quel est l'étrange accueil qu'on fait à votre pere,
Mon fils ?

Vierter Auftritt.

Phädra. Oenone. Theseus. Hippolyt. Theramen.

Theseus.

Das Glück ist mit mir ausgesöhnt, Gemahlinn,
Es führt in deine Arme —

Phädra.

Theseus halt!
Entweihe nicht die zärtlichen Gefühle,
Nicht mehr verdien ich diese Liebeszeichen,
Du bist beschimpft. Das neidsche Glück verschonte,
Seitdem du fern warst, deine Gattinn nicht.
Ich bin nicht werth, dir fernerhin zu nahn,
Und gehe, mich auf ewig zu verbergen.

(geht ab mit Oenonen.)

Fünfter Auftritt.

Theseus. Hippolyt. Theramen.

Theseus.

Wie? Welch ein seltsamer Empfang? — Mein Sohn?

HIPPOLYTE.

Phedre peut seule expliquer ce mystere.
Mais, si mes voeux ardents vous peuvent émouvoir,
Permettez-moi, seigneur, de ne la plus revoir;
Souffrez que pour jamais le tremblant Hippolyte
Disparoisse des lieux que votre épouse habite.

THÉSÉE.

Vous, mon fils, me quitter?

HIPPOLYTE.

Je ne la cherchois pas;
C'est vous qui sur ces bords conduisîtes ses pas.
Vous daignâtes, seigneur, aux rives de Trézene
Confier en partant Aricie et la reine:
Je fus même chargé du soin de les garder.
Mais quels soins désormais peuvent me retarder?
Assez dans les forêts mon oisive jeunesse
Sur de vils ennemis a montré son adresse:
Ne pourrai-je en fuyant un indigne repos,
D'un sang plus glorieux teindre mes javelots?
Vous n'aviez pas encore atteint l'âge où je touche,
Déja plus d'un tyran, plus d'un monstre farouche
Avoit de votre bras senti la pesanteur;

Hippolyt.

Phädra mag das Geheimniß dir erklären.
Doch wenn mein Flehn was über dich vermag,
Erlaub, o Herr, daß ich sie nie mehr sehe,
Laß den erschrocknen Hippolyt den Ort,
Wo deine Gattinn lebt, auf ewig meiden.

Theseus.

Verlassen willst du mich, mein Sohn?

Hippolyt.

Ich suchte
Sie nicht! Du brachtest sie an diese Küste!
Du warst es selbst o Herr, der mir beym Scheiden
Aricien und die Königinn anvertraut,
Ja mich zum Hüter über sie bestellt.
Was aber könnte nun mich hier noch halten?
Zu lange schon hat meine müßge Jugend
Sich an dem scheuen Wilde nur versucht.
Wärs nun nicht Zeit, unwürdge Ruhe fliehend,
Mit edlerm Blute mein Geschoß zu färben?
Noch hattest du mein Alter nicht erreicht,
Und manches Ungeheuer fühlte schon
Und mancher Räuber deines Armes Schwere.

Déja, de l'insolence heureux persécuteur,
Vous aviez des deux mers assuré les rivages;
Le libre voyageur ne craignoit plus d'outrages;
Hercule, respirant sur le bruit de vos coups,
Déja de son travail se reposoit sur vous:
Et moi, fils inconnu d'un si glorieux pere,
Je suis même encor loin des traces de ma mere!
Souffrez que mon courage ose enfin s'occuper:
Souffrez, si quelque monstre a pu vous échapper,
Que j'apporte à vos pieds sa dépouille honorable,
Ou que d'un beau trépas la mémoire durable,
Éternissant des jours si noblement finis,
Prouve à tout l'avenir que j'étois votre fils.

THÉSÉE.

Que vois-je! quelle horreur dans ces lieux répandue
Fait fuir devant mes yeux ma famille éperdue?
Si je reviens si craint et si peu désiré,
O ciel, de ma prison pourquoi m'as-tu tiré?
Je n'avois qu'un ami: son imprudente flamme
Du tyran de l'Épire alloit ravir la femme;
Je servois à regret ses desseins amoureux;

Des Uebermuthes Rächer hattest du
Das Ufer zweier Meere schon gesichert,
Der Wanderer zog seine Straße frei,
Und Herkules, als er von dir vernahm,
Fieng an, von seiner Arbeit auszuruhn.
Doch ich, des Helden unberühmter Sohn,
That es noch nicht einmal der Mutter gleich!
O gönne, daß mein Muth sich endlich zeige,
Und wenn ein Ungeheuer dir entgieng,
Daß ichs besiegt zu deinen Füßen lege,
Wo nicht, durch einen ehrenvollen Tod
Mich aller Welt als deinen Sohn bewähre.

Theseus.

Was muß ich sehen? Welch ein Schrecknis ists,
Das ringsum sich verbreitend all die Meinen
Zurück aus meiner Nähe schreckt? Kehr' ich
So ungewünscht und so gefürchtet wieder,
Warum ihr Götter, erbracht ihr mein Gefängniß?
— Ich hatte einen einzgen Freund. Die Gattinn
Wollt' er dem Herrscher von Epirus rauben,
Von blinder Liebeswuth bethört. Ungern
Bot ich zum kühnen Frevel meinen Arm,

Mais le sort irrité nous aveugloit tous deux.
Le tyran m'a surpris sans défense et sans armes.
J'ai vu Pirithoüs, triste objet de mes larmes,
Livré par ce barbare à des monstres cruels
Qu'il nourrissoit du sang des malheureux mortels.
Moi-même il m'enferma dans des cavernes sombres,
Lieux profonds et voisins de l'empire des ombres.
Les dieux, après six mois, enfin m'ont regardé :
J'ai su tromper les yeux par qui j'étois gardé.
D'un perfide ennemi j'ai purgé la nature :
A ses monstres lui-même a servi de pâture.
Et lorsqu'avec transport je pense m'approcher
De tout ce que les dieux m'ont laissé de plus cher ;
Que dis-je ? quand mon ame, à soi-même rendue,
Vient se rassassier d'une si chere vue,
Je n'ai pour tout accueil que des frémissements ;
Tout fuit, tout se refuse à mes embrassements :

Doch zürnend nahm ein Gott uns die Besinnung.
Mich überraschte wehrlos der Tyrann,
Den Waffenbruder aber, meinen Freund,
Pirithous — o jammervoller Anblick!
Mußt ich den Tigern vorgeworfen sehn,
Die der Tyrann mit Menschenblute nährte.
Mich selbst schloß er in eine finstre Gruft,
Die, schwarz und tief, ans Reich der Schatten grenzte.
Sechs Monde hatt ich hülflos hier geschmachtet,
Da sahen mich die Götter gnädig an,
Das Aug der Hüter wußt' ich zu betrügen,
Ich reinigte die Welt von einem Feind,
Den eignen Tigern gab ich ihn zur Speise.
Und jetzo, da ich fröhlich heimgekehrt,
Und was die Götter Theures mir gelassen,
Mit Herzensfreude zu umfassen denke —
Jetzt, da die Seele sich nach langem Durst
An dem erwünschten Anblick laben will —
Ist mein Empfang Entsetzen, alles flieht mich,
Entzieht sich meiner liebenden Umarmung,

Et moi-même, éprouvant la terreur que j'inspire,
Je voudrois être encor dans les prisons d'Épire.
Parlez. Phedre se plaint que je suis outragé.
Qui m'a trahi ? Pourquoi ne suis-je pas vengé ?
La Grece, à qui mon bras fut tant de fois utile,
A-t-elle au criminel accordé quelque asile ?
Vous ne répondez point. Mon fils, mon propre fils,
Est-il d'intelligence avec mes ennemis ?
Entrons : c'est trop garder un doute qui m'accable.
Connoissons à la fois le crime et le coupable :
Que Phedre explique enfin le trouble où je la voi.

SCENE VI.

HIPPOLYTE, THÉRAMENE.

HIPPOLYTE.

Où tendoit ce discours qui m'a glacé d'effroi ?
Phedre, toujours en proie à sa fureur extrême,

Ja und ich selbst, von diesem Schrecken an=
Gesteckt, der von mir ausgeht, wünsche mich
Zurück in meinen Kerker zu Epirus.
— Sprich! Phädra klagt, daß ich beleidigt sey.
Wer verrieth mich? Warum bin ich nicht gerächet?
Hat Griechenland, dem dieser Arm so oft
Gedient, Zuflucht gegeben dem Verbrecher?
Du giebst mir nichts zur Antwort. Solltest du's,
Mein eigner Sohn, mit meinen Feinden halten?
— Ich geh hinein. Zu lang bewahr ich schon
Den Zweifel, der mich niederdrückt. Auf einmal
Will ich den Frevel und den Frevler kennen.
Von diesem Schrecken, den sie blicken läßt,
Soll Phädra endlich Rechenschaft mir geben.

(geht ab.)

Sechster Auftritt.

Hippolyt und Theramen.

Hippolyt.

Was wollte sie mit diesen Worten sagen,
Die mich durchschauerten? Will sie vielleicht,
Ein Raub jedwedes äusersten Gefühls,

Veut-elle s'accuser et se perdre elle-même ?
Dieux ! que dira le roi ? Quel funeste poison
L'amour a répandu sur toute sa maison !
Moi-même, plein d'un feu que sa haine réprouve,
Quel il m'a vu jadis, et quel il me retrouve !
De noirs pressentiments viennent m'épouvanter.
Mais l'innocence enfin n'a rien à redouter :
Allons ; cherchons ailleurs par quelle heureuse adresse
Je pourrai de mon pere émouvoir la tendresse,
Et lui dire un amour qu'il peut vouloir troubler,
Mais que tout son pouvoir ne sauroit ébranler.

Sich selbst anklagen und sich selbst verderben?
Was wird der König sagen, große Götter!
Wie schwer verfolgt die Liebe dieses Haus!
Ich selbst, ganz einer Leidenschaft zum Raube,
Die Er verdammt, wie hat mich Theseus einst
Gesehen und wie findet er mich wieder?
Mir trüben schwarze Ahnungen den Geist,
Doch Unschuld hat ja Böses nicht zu fürchten.
— Gehn wir, ein glücklich Mittel auszusinnen,
Wie wir des Vaters Liebe wieder wecken,
Ihm eine Leidenschaft gestehn, die er
Verfolgen kann, doch nimmermehr erschüttern.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

THÉSÉE, OENONE.

THÉSÉE.

Ah ! qu'est-ce que j'entends ! Un traître, un téméraire
Préparoit cet outrage à l'honneur de son pere !
Avec quelle rigueur, destin, tu me poursuis !
Je ne sais où je vais, je ne sais où je suis.
O tendresse ! ô bonté trop mal récompensée !
Projet audacieux ! détestable pensée !
Pour parvenir au but de ses noires amours
L'insolent de la force empruntoit le secours !
J'ai reconnu le fer, instrument de sa rage,
Ce fer dont je l'armai pour un plus noble usage.
Tous les liens du sang n'ont pu le retenir !
Et Phedre différoit à le faire punir !
Le silence de Phedre épargnoit le coupable !

Vierter Aufzug.

Erster Auftritt.

Theseus. Oenone.

Theseus.

Was hör ich! Götter! solchen Angriff wagte
Ein Rasender auf seines Vaters Ehre!
Wie hart verfolgst du mich, ergrimmtes Schicksal!
Ich weiß nicht was ich soll, nicht was ich bin!
O wird mir solcher Dank für meine Liebe?
Fluchwerthe That! Verdammliches Erkühnen!
Und seiner wilden Lust genug zu thun,
Erlaubte sich der Freche gar Gewalt!
Erkannt hab ichs, das Werkzeug seiner Wuth,
Dieß Schwert, zu edlerm Dienst ihm umgehangen,
Nicht hielt ihn selbst die heilge Scheu des Bluts!
Und Phädra säumte noch, ihn anzuklagen,
Und Phädra schwieg und schonte des Verräthers!

OENONE.

Phedre épargnoit toujours un pere déplorable.
Honteuse du dessein d'un amant furieux,
Et du feu criminel qu'il a pris dans ses yeux,
Phedre mouroit, seigneur, et sa main meurtriere
Éteignoit de ses yeux l'innocente lumiere.
J'ai vu lever le bras, j'ai couru la sauver:
Moi seule à votre amour j'ai su la conserver;
Et, plaignant à la fois son trouble et vos alarmes,
J'ai servi malgré moi d'interprete à ses larmes.

THÉSÉE.

Le perfide! il n'a pu s'empêcher de pâlir:
De crainte, en m'abordant, je l'ai vu tressaillir.
Je me suis étonné de son peu d'alégresse;
Ses froids embrassements ont glacé ma tendresse.
Mais ce coupable amour dont il est dévoré
Dans Athenes déja s'étoit-il déclaré?

OENONE.

Seigneur, souvenez-vous des plaintes de la reine.

Oenone.

Des unglückselgen Vaters schonte Phädra.
Vom Angriff dieses Wüthenden beschämt
Und dieser frevelhaften Glut, die sie
Schuldlos entzündet, wollte Phädra sterben.
Schon zuckte sie die mörderische Hand,
Das schöne Licht der Augen auszulöschen,
Da fiel ich ihr in den erhobnen Arm,
Ja, ich allein erhielt sie deiner Liebe.
Und jetzt, o Herr, von ihrem großen Leiden,
Von deiner Furcht gerührt, entdeckt' ich dir,
Ich thats nicht gern, die Ursach ihrer Thränen.

Theseus.

Wie er vor mir erblaßte, der Verräther!
Er konnte mir nicht ohne Zittern nahn!
Ich war erstaunt, wie wenig er sich freute!
Sein frostiger Empfang erstickte schnell
Die frohe Wallung meiner Zärtlichkeit.
— Doch dieser Liebe frevelhafte Glut,
O sprich, verrieth sie sich schon in Athen?

Oenone.

Denk an die Klagen meiner Königinn,

Un amour criminel causa toute sa haine.

THÉSÉE.

Et ce feu dans Trézene a donc recommencé?

OENONE.

Je vous ai dit, seigneur, tout ce qui s'est passé.
C'est trop laisser la reine à sa douleur mortelle;
Souffrez que je vous quitte, et me range auprès d'elle.

SCENE II.

THÉSÉE, HIPPOLYTE.

THÉSÉE.

Ah! le voici. Grands dieux! à ce noble maintien
Quel œil ne seroit pas trompé comme le mien?
Faut-il que sur le front d'un profane adultere
Brille de la vertu le sacré caractere!
Et ne devroit-on pas à des signes certains
Reconnoître le cœur des perfides humains!

O Herr! Aus einer frevelhaften Liebe
Entsprang ihr ganzer Haß.

Theseus.

Und diese Liebe
Entflammte sich von neuem in Trezene?

Oenone.

Herr, alles was geschehen, sagt' ich dir!
Zu lang ließ ich die Königinn allein
In ihrem Schmerz, erlaube, daß ich dich
Verlasse Herr, und meiner Pflicht gehorche.

(Oenone geht ab.)

Zweiter Auftritt.

Theseus. Hippolyt.

Theseus.

Da ist er! Götter! Dieser edle Anstand!
Welch Auge würde nicht davon getäuscht!
Darf auf der frechen Stirn des Ehebruchs
Die heilige Majestät der Tugend leuchten?
Wär es nicht billig, daß der Schalk im Herzen
Durch äusre Zeichen sich verkündete?

HIPPOLYTE.

Puis-je vous demander quel funeste nuage,
Seigneur, a pu troubler votre auguste visage?
N'osez-vous confier ce secret à ma foi?

THÉSÉE.

Perfide! oses-tu bien te montrer devant moi?
Monstre, qu'a trop long-temps épargné le tonnerre,
Reste impur des brigands dont j'ai purgé la terre!
Après que le transport d'un amour plein d'horreur
Jusqu'au lit de ton pere a porté ta fureur,
Tu m'oses présenter une tête ennemie!
Tu parois dans des lieux pleins de ton infamie!
Et ne vas pas chercher, sous un ciel inconnu,
Des pays où mon nom ne soit point parvenu!
Fuis, traître. Ne viens point braver ici ma haine,
Et tenter un courroux que je retiens à peine:
C'est bien assez pour moi de l'opprobre éternel
D'avoir pu mettre au jour un fils si criminel,
Sans que ta mort encor, honteuse à ma mémoire,
De mes nobles travaux vienne souiller la gloire.

Hippolyt.

Herr, darf ich fragen, welche düstre Wolke
Dein königliches Angesicht umschattet!
Darfst du es deinem Sohne nicht vertraun?

Theseus.

Darfst du, Verräther, mir vors Auge treten?
Ungeheuer, das der Blitz zu lang verschont!
Unreiner Ueberrest des Raubgezüchts,
Von dem mein tapfrer Arm die Welt befreite!
Nachdem sich deine frevelhafte Glut
Bis zu des Vaters Bette selbst verwogen,
Zeigst du mir frech noch dein verhaßtes Haupt?
Hier an dem Ort, der deine Schande sah,
Darfst du dich zeigen, und du wendest dich
Nicht fremden fernen Himmelsstrichen zu,
Wo meines Namens Schall nie hingedrungen?
Entflieh, Verräther, reize nicht den Grimm,
Den ich mit Müh bezwinge — Schwer genug
Büß' ich dafür mit ewger Schmach, daß ich
So frevelhaftem Sohn das Leben gab,
Nicht auch dein Tod soll mein Gedächtniß schänden,
Und schwärzen meiner Thaten Glanz — Entflieh!

Fuis : et, si tu ne veux qu'un châtiment soudain
T'ajoute aux scélérats qu'a punis cette main,
Prends garde que jamais l'astre qui nous éclaire
Ne te voie en ces lieux mettre un pied téméraire.
Fuis, dis-je ; et, sans retour précipitant tes pas,
De ton horrible aspect purge tous mes états.

Et toi, Neptune, et toi, si jadis mon courage
D'infâmes assassins nettoya ton rivage,
Souviens-toi que, pour prix de mes efforts heureux,
Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux.
Dans les longues rigueurs d'une prison cruelle
Je n'ai point imploré ta puissance immortelle ;
Avare du secours que j'attends de tes soins,
Mes vœux t'ont réservé pour de plus grands besoins :
Je t'implore aujourd'hui. Venge un malheureux pere :
J'abandonne ce traître à toute ta colere ;
Étouffe dans son sang ses desirs effrontés.
Thésée à tes fureurs connoîtra tes bontés.

Und willst du nicht, daß eine schnelle Rache
Dich den Frevlern, die ich strafte, beigeselle,
Gieb acht, daß dich das himmlische Gestirn,
Das uns erleuchtet, den verwegnen Fuß
Nie mehr in diese Gegend setzen sehe!
Entfliehe, sag' ich, ohne Wiederkehr,
Reiß dich von dannen, fort und reinige
Vom Greuel deines Anblicks meine Staaten.
— Und du, Neptun, wenn je mein Arm dein Ufer
Von Raubgesindel säuberte, gedenk,
Wie du mir einst zu meiner Thaten Lohn
Gelobt, mein erstes Wünschen zu erhören!
Nicht in dem Drang der langen Kerkernoth
Erfleht' ich dein unsterbliches Vermögen,
Ich geizte mit dem Wort, das du mir gabst,
Der dringenderen Noth spart' ich dich auf,
Jetzt fleh ich dich, Erschütterer der Erde!
Räch einen Vater, der verrathen ist:
Hin geb' ich diesen Frevler deinem Zorn,
Erstick in seinem Blut sein frech Gelüsten,
An deinem Grimm laß deine Huld mich kennen!

HIPPOLYTE.

D'un amour criminel Phedre accuse Hippolyte!
Un tel excès d'horreur rend mon ame interdite:
Tant de coups imprévus m'accablent à la fois,
Qu'ils m'ôtent la parole, et m'étouffent la voix.

THÉSÉE.

Traître, tu prétendois qu'en un lâche silence
Phedre enseveliroit ta brutale insolence:
Il falloit, en fuyant, ne pas abandonner
Le fer qui dans ses mains aide à te condamner;
Ou plutôt il falloit, comblant ta perfidie,
Lui ravir tout d'un coup la parole et la vie.

HIPPOLYTE.

D'un mensonge si noir justement irrité,
Je devrois faire ici parler la vérité,
Seigneur: mais je supprime un secret qui vous touche.
Approuvez le respect qui me ferme la bouche;
Et, sans vouloir vous-même augmenter vos ennuis,
Examinez ma vie, et songez qui je suis.
Quelques crimes toujours précedent les grands crimes;
Quiconque a pu franchir les bornes légitimes

Hippolyt.

Phädra verklagt mich einer strafbarn Liebe!
Dies Uebermaaß des Greuls schlägt mich zu Boden.
So viele Schläge, unvorgesehn, auf einmal,
Zerschmettern mich und rauben mir die Sprache!

Theseus.

Verräther, dachtest du, es werde Phädra
In feiges Schweigen deine Schuld begraben,
So mußtest du beim Fliehen nicht das Schwert,
Das dich verdammt, in ihren Händen lassen.
Du mußtest, deinen Frevel ganz vollendend,
Mit Einem Streich ihr Stimm und Leben rauben.

Hippolyt.

Mit Recht entrüstet von so schwarzer Lüge,
Sollt' ich die Wahrheit hier vernehmen lassen',
Doch Herr, ich unterdrücke ein Geheimniß,
Das dich betrifft, aus Ehrfurcht unterdrück ichs.
Du billige das Gefühl, das mir den Mund
Verschließt, und, statt dein Leiden selbst zu mehren,
Prüfe mein Leben, denke, wer ich bin.
Vor großen Freveln gehen andre stets
Vorher; wer einmal aus den Schranken trat,

Peut violer enfin les droits les plus sacrés :
Ainsi que la vertu le crime a ses degrés ;
Et jamais on n'a vu la timide innocence
Passer subitement à l'extrême licence.
Un jour seul ne fait point d'un mortel vertueux
Un perfide assassin, un lâche incestueux.
Élevé dans le sein d'une chaste heroïne,
Je n'ai point de son sang démenti l'origine :
Pitthée, estimé sage entre tous les humains,
Daigna m'instruire encore au sortir de ses mains.
Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage ;
Mais si quelque vertu m'est tombée en partage,
Seigneur, je crois sur-tout avoir fait éclater
La haine des forfaits qu'on ose m'imputer.
C'est par-là qu'Hippolyte est connu dans la Grece.
J'ai poussé la vertu jusques à la rudesse :
On sait de mes chagrins l'inflexible rigueur :
Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.
Et l'on veut qu'Hippolyte, épris d'un feu profane...

THÉSÉE.

Oui, c'est ce même orgueil, lâche ! qui te condamne.

Der kann zuletzt das Heiligste verletzen.
Wie die Tugend hat das Laster seine Grade,
Nie sah man noch unschuldge Schüchternheit
Zu wilder Frechheit plötzlich übergehn.
Ein Tag macht keinen Mörder, keinen Schänder
Des Bluts aus einem tugendhaften Mann.
An einer Heldinn keuscher Brust genährt,
Hab ich den reinen Ursprung nicht verläugnet;
Aus ihrem Arm hat Pittheus mich empfangen,
Der fromm vor allen Menschen ward geachtet;
Ich möchte mich nicht selbst zu rühmlich schildern,
Doch, ist mir einge Tugend zugefallen,
So denk ich, Herr, der Abschen eben wars
Vor diesen Greueln, deren man mich zeiht.
Was ich von je am lautesten bekannt.
Den Ruf hat Hippolyt bei allen Griechen!
Selbst bis zur Rohheit trieb ich diese Tugend,
Man kennt die Härte meines strengen Sinns;
Nicht reiner ist das Licht als meine Seele,
Und ein strafbares Feuer sollt' ich nähren?

Theseus.

Ja, eben dieser Stolz, o Schändlicher,

Je vois de tes froideurs le principe odieux :
Phedre seule charmoit tes impudiques yeux ;
Et pour tout autre objet ton ame indifférente
Dédaignoit de brûler d'une flamme innocente.

HIPPOLYTE.

Non, mon pere, ce cœur, c'est trop vous le celer,
N'a point d'un chaste amour dédaigné de brûler.
Je confesse à vos pieds ma véritable offense :
J'aime ; j'aime, il est vrai, malgré votre défense.
Aricie à ses lois tient mes vœux asservis ;
La fille de Pallante a vaincu votre fils :
Je l'adore ; et mon ame, à vos ordres rebelle,
Ne peut ni soupirer ni brûler que pour elle.

THÉSÉE.

Tu l'aimes ? ciel ! Mais non, l'artifice est grossier :
Tu te feins criminel, pour te justifier.

HIPPOLYTE.

Seigneur, depuis six mois je l'évite, et je l'aime :
Je venois, en tremblant, vous le dire à vous-même.

Spricht dir das Urtheil. Deines Weiberhasses
Verhaßte Quelle liegt nunmehr am Tag.
Nur Phädra rührte dein verkehrtes Herz,
Und fühllos war es für erlaubte Liebe.

Hippolyt.

Nein, nein, mein Vater, dieses Herz — nicht länger
Verberg ich dirs — nicht fühllos war dies Herz
Für keusche Liebe! Hier zu deinen Füßen
Bekenn' ich meine wahre Schuld — Ich liebe,
Mein Vater, liebe gegen dein Verbot!
Aricia hat meinen Schwur — sie ists,
Pallantes Tochter, die mein Herz besiegte.
Sie bet ich an, nur sie, wie sehr ich auch,
Herr, dein Gebot verletze, kann ich lieben.

Theseus.

Du liebst sie! — Nein, der Kunstgriff täuscht mich nicht.
Du giebst dich strafbar, um dich rein zu waschen.

Hippolyt.

Herr, seit sechs Monden meid ich — lieb ich sie!
Ich kam mit Zittern, dies Geständniß dir
Zu thun —

(Da Theseus sich mit Unwillen abwendet.)

Hé quoi ! de votre erreur rien ne vous peut tirer ?
Par quels affreux serments faut-il vous rassurer ?
Que la terre, le ciel, que toute la nature...

THÉSÉE.

Toujours les scélérats ont recours au parjure.
Cesse, cesse, et m'épargne un importun discours,
Si ta fausse vertu n'a point d'autre secours.

HIPPOLYTE.

Elle vous paroît fausse et pleine d'artifice :
Phedre au fond de son cœur me rend plus de justice.

THÉSÉE.

Ah ! que ton impudence excite mon courroux !

HIPPOLYTE.

Quel temps à mon exil, quel lieu prescrivez-vous ?

THÉSÉE.

Fusses-tu par-delà les colonnes d'Alcide,
Je me croirois encor trop voisin d'un perfide.

HIPPOLYTE.

Chargé du crime affreux dont vous me soupçonnez,
Quels amis me plaindront quand vous m'abandonnez?

Weh mir! Kann nichts dich überzeugen?
Durch welche gräßliche Betheurungen
Soll ich dein Herz beruhigen — So möge
Der Himmel mich, so mögen mich die Götter —

Theseus.

Mit Meineid hilft sich jeder Bösewicht.
Hör auf, hör auf, mit eitelm Wortgepräng
Mir deine Heucheltugend vorzurühmen.

Hippolyt.

Erheuchelt scheint sie dir. Phädra erzeigt mir
In ihrem Herzen mehr Gerechtigkeit.

Theseus.

Schaamloser, deine Frechheit geht zu weit!

Hippolyt.

Wie lang soll ich verbannt seyn und wohin?

Theseus.

Und giengst du weiter als bis Herkuls Säulen,
Noch glaubt' ich dem Verräther mich zu nah.

Hippolyt.

Beladen mit so gräßlichem Verdacht,
Wo find' ich Freunde, die mir Mitleid schenken,
Wenn mich ein Vater von sich stößt?

THÉSÉE.

Va chercher des amis dont l'estime funeste
Honore l'adultere, applaudisse à l'inceste;
Des traîtres, des ingrats, sans honneur et sans loi,
Dignes de protéger un méchant tel que toi.

HIPPOLYTE.

Vous me parlez toujours d'inceste et d'adultere:
Je me tais. Cependant Phedre sort d'une mere,
Phedre est d'un sang, seigneur, vous le savez trop
bien,
Des toutes ces horreurs plus rempli que le mien.

THÉSÉE.

Quoi! ta rage à mes yeux perd toute retenue?
Pour la derniere fois ôte-toi de ma vue.
Sors, traître: n'attends pas qu'un pere furieux
Te fasse avec opprobre arracher de ces lieux.

Theseus.

Geh hin!
Geh, suche dir Freunde, die den Ehbruch ehren,
Blutschande loben, schändliche, pflichtlose,
Verräther ohne Schaamgefühl und Ehre,
Werth, einen Schändlichen, wie du, zu schützen!

Hippolyt.

Du sprichst mir immerfort von Ehebruch,
Von — doch ich schweige. Aber Phädra stammt
Von einer Mutter — Phädra ist erzeugt
Aus einem Blut, du weißt es, das vertrauter
Mit solchen Greueln ist als meines!

Theseus.

Ha!
So weit darf deine Frechheit sich vergessen
Mir in das Angesicht? Zum letztenmal!
Aus meinen Augen! Geh hinaus, Verräther!
Erwarte nicht, daß ich in Zorneswuth
Dich mit Gewalt von hinnen reißen lasse!

(Hippolyt geht ab.)

SCENE III.

THÉSÉE.

Misérable, tu cours à ta perte infaillible.
Neptune, par le fleuve aux dieux mêmes terrible,
M'a donné sa parole, et va l'exécuter.
Un dieu vengeur te suit, tu ne peux l'éviter.
Je t'aimois; et je sens que, malgré ton offense,
Mes entrailles pour toi se troublent par avance.
Mais à te condamner tu m'as trop engagé:
Jamais pere en effet fut-il plus outragé!
Justes dieux, qui voyez la douleur qui m'accable,
Ai-je pu mettre au jour un enfant si coupable!

SCENE IV.

PHEDRE. THÉSÉE.

PHEDRE.

Seigneur, je viens à vous, pleine d'une juste effroi;
Votre voix redoutable a passé jusqu'à moi:
Je crains qu'un prompt effet n'ait suivi la menace.

Dritter Auftritt.

Theseus (allein.)

Geh, Elender! du gehst in dein Verderben!
Denn bei dem Fluß, den selbst die Götter scheuen,
Gab mir Neptun sein Wort und hälts. Dir folgt
Ein Rachedämon, dem du nicht entrinnst.
— Ich liebte dich, und fühle zum Voraus
Mein Herz bewegt, wie schwer du mich auch kränk-
test.
Doch zu gerechte Ursach gabst du mir
Dich zu verdammen — Nein gewiß, nie ward
Ein Vater mehr beleidigt — Große Götter,
Ihr seht den Schmerz, der mich zu Boden drückt,
Konnt' ich ein Kind so schlimmer Art erzeugen?

Vierter Auftritt.

Phädra. Theseus.

Phädra.

Ich komm', o Herr, von Schrecken her getrieben,
Die Stimme deines Zorns drang in mein Ohr,
Der Drohung, fürcht' ich, folgte rasch die That.

S'il en est temps encore, épargnez votre race,
Respectez votre sang; j'ose vous en prier:
Sauvez-moi de l'horreur de l'entendre crier;
Ne me préparez point la douleur éternelle
De l'avoir fait répandre à la main paternelle.

THÉSÉE.

Non, madame, en mon sang ma main n'a point trempé;
Mais l'ingrat toutefois ne m'est point échappé:
Une immortelle main de sa perte est chargée;
Neptune me la doit, et vous serez vengée.

PHEDRE.

Neptune vous la doit! Quoi! vos voeux irrités...

THÉSÉE.

Quoi! craignez-vous déja qu'ils ne soient écoutés?
Joignez-vous bien plutôt à mes voeux légitimes:
Dans toute leur noirceur retracez-moi ses crimes;
Échauffez mes transports trop lents, trop retenus.
Tous ses crimes encore ne vous sont pas connus;
Sa fureur contre vous se répand en injures;

O wenns noch Zeit ist, schone deines Bluts!
Ich fleh dich drum — Erspare mir den Greuel,
Daß es um Rache schreie wider mich.
O gieb mich nicht dem ewgen Schmerz zum Raub,
Daß ich den Sohn durch Vaters Hand gemordet!

Theseus.

Nein, Phädra, meine Hand befleckte sich
Mit meinem Blute nicht! Dennoch ist mir
Der Frevler nicht entwischt. Mit seiner Rache
Wird eine Götterhand beschäftigt seyn.
Neptun ist mir sie schuldig, sei gewiß!
Du wirst gerächt!

Phädra.

Neptun ist sie dir schuldig!
Was? hättest du den Gott in deinem Zorn —

Theseus.

Wie? Fürchtest du, daß mich der Gott erhöre?
O theile vielmehr mein gerechtes Flehn,
In aller Schwärze zeig' mir seine Schuld,
Erhitze meinen allzuträgen Zorn.
Du kennest seine Frevel noch nicht alle.
Der Wüthende, er wagts noch, dich zu schmähn,

Votre bouche, dit-il, est pleine d'impostures;
Il soutient qu'Aricie a son cœur, a sa foi,
Qu'il l'aime.

PHEDRE.

Quoi! seigneur!

THÉSÉE.

Il l'a dit devant moi:
Mais je sais rejeter un frivole artifice.
Espérons de Neptune une prompte justice:
Je vais moi-même encore au pied de ses autels
Le presser d'accomplir ses serments immortels.

SCENE V.

PHEDRE.

Il sort. Quelle nouvelle a frappé mon oreille!
Quel feu mal étouffé dans mon cœur se réveille!
Quel coup de foudre, oh ciel! et quel funeste avis!
Je volois tout entiere au secours de son fils;
Et, m'arrachant des bras d'OEnone épouvantée,
Je cédois aux remords dont j'étois tourmentée.

Dein Mund sei voll Betrugs. Aricia habe
Sein Herz und seine Treu. Er liebe sie.

Phädra.

Was?

Theseus.

Er behauptets mir ins Angesicht!
Doch solchen Kunstgriff weiß ich zu verachten.
Schaff uns, Neptun, nur schnell Gerechtigkeit!
Ich gehe selbst, in seinem Tempel ihn
An sein unsterblich Götterwort zu mahnen.
(er geht ab.)

Fünfter Auftritt.

Phädra (allein.)

Er geht — Welch eine Rede traf mein Ohr!
Welch kaum erstícktes Feuer zündet sich
Aufs neu in meinem Herzen an! O Schlag
Des Donners, der mich trift! Unselge Nachricht!
Ich flog hieher, ganz Eifer, seinen Sohn
Zu retten, mit Gewalt entriß ich mich
Den Armen der erschrockenen Oenone,
Die Stimme des Gewissens wollte siegen,

Qui sait même où m'alloit porter ce repentir?
Peut-être à m'acsuser j'aurois pu consentir;
Peut-être, si la voix ne m'eût été coupée,
L'affreuse vérité me seroit échappée.
Hippolyte est sensible, et ne sent rien pour moi!
Aricie a son cœur! Aricie a sa foi!
Ah dieux! Lorsqu'à mes vœux l'ingrat inexorable
S'armoit d'un oeil si fier, d'un front si redoutable,
Je pensois qu'à l'amour son cœur toujours fermé
Fût contre tout mon sexe également armé:
Une autre cependant a fléchi son audace;
Devant ses yeux cruels une autre a trouvé grace.
Peut-être a-t-il un cœur facile à s'attendrir:
Je suis le seul objet qu'il ne sauroit souffrir.
Et je me chargerois du soin de le défendre!

SCENE VI.

PHEDRE, OENONE.

PHEDRE.

Chere OEnone, sais-tu ce que je viens d'apprendre?

Wer weiß, wohin die Reue mich geführt!
Vielleicht gieng ich soweit mich anzuklagen.
Vielleicht, wenn man ins Wort mir nicht gefallen,
Entwischte mir die fürchterliche Wahrheit.
— Gefühl hat Hippolyt und keins für mich!
Aricia hat sein Herz und seine Schwüre!
Ihr Götter, da der Undankbare sich
Mir gegenüber mit dem stolzen Blick,
Mit dieser strengen Stirn bewaffnete,
Da glaubt' ich ihn der Liebe ganz verschlossen,
Gleich unempfindlich für mein ganz Geschlecht,
Und eine Andre doch wußt' ihn zu rühren;
Vor seinem Stolz fand eine Andre Gnade!
Vielleicht hat er ein leicht zu rührend Herz,
Nur ich bin seinen Augen unerträglich!
Und ich bemühe mich, ihn zu vertheidigen!

Sechster Auftritt.

Phädra. Oenone.

Phädra.

O weißt du, was ich jetzt vernahm, Oenone?

OENONE.

Non ; mais je viens tremblante, à ne vous point mentir:
J'ai pâli du dessein qui vous a fait sortir ;
J'ai craint une fureur à vous-même fatale.

PHEDRE.

OEnone, qui l'eût cru ! j'avois une rivale !

OENONE.

Comment ?

PHEDRE.

Hippolyte aime ; et je n'en puis douter.
Ce farouche ennemi qu'on ne pouvoit domter,
Qu'offensoit le respect, qu'importunoit la plainte,
Ce tigre, que jamais je n'abordai sans crainte,
Soumis, apprivoisé, reconnoît un vainqueur :
Aricie a trouvé le chemin de son cœur.

OENONE.

Aricie ?

PHEDRE.

Ah douleur non encore éprouvée !
A quel nouveau tourment je me suis réservée !

Oenone.

Nein, aber zitternd komm ich her, ich wills
Nicht läugnen. Mich erschreckte der Entschluß,
Der dich heraus geführt. Ich fürchtete,
Du möchtest dich in blindem Eifer selbst
Verrathen.

Phädra.

Ach, wer hätts geglaubt, Oenone
Man liebte eine andre!

Oenone.

Wie? Was sagst du?

Phädra.

Hippolyt liebt! Ich kann nicht daran zweifeln.
Ja, dieser scheue Wilde, den die Ehrfurcht
Beleidigte, der Liebe zärtlich Flehn
Verscheuchte, dem ich niemals ohne Furcht
Genaht, der wilde Tiger ist gebändigt,
Aricia fand den Weg zu seinem Herzen.

Oenone.

Aricia!

Phädra.

O nie gefühlter Schmerz!
Zu welcher neuen Qual spart' ich mich auf!

Tout ce que j'ai souffert, mes craintes, mes transports,
La fureur de mes feux, l'horreur de mes remords,
Et d'un refus cruel l'insupportable injure,
N'étoit qu'un foible essai du tourment que j'endure!
Ils s'aiment! Par quel charme ont-ils trompés mes yeux?
Comment se sont-ils vus? depuis quand? dans quels lieux?
Tu le savois : pourquoi me laissois-tu séduire?
De leur furtive ardeur ne pouvois-tu m'instruire?
Les a-t-on vus souvent se parler, se chercher?
Dans le fond des forêts alloient-ils se cacher?
Hélas! ils se voyoient avec pleine licence;
Le ciel de leurs soupirs approuvoit l'innocence;
Ils suivoient sans remords leur penchant amoureux;
Tous les jours se levoient clairs et sereins pour eux:
Et moi, triste rebut de la nature entiere,
Je me cachois au jour, je fuyois la lumiere;
La mort est le seul dieu que j'osois implorer.

Was ich erlitten bis auf diesen Tag,
Die Furcht, die Angst, die Rasereien alle
Der Leidenschaft, der Wahnsinn meiner Liebe,
Des innern Vorwurfs grauenvolle Pein,
Die Kränkung selbst, die unerträgliche,
Verschmäht zu seyn, es war ein Anfang nur
Der Folterqualen, die mich jetzt zerreißen.
Sie lieben sich! durch welches Zaubers Macht
Vermochten sies, mein Auge so zu täuschen?
Wie sahn sie sich? Seit wann? An welchem Ort?
Du wußtest drum, wie liessest du's geschehn,
Und gabst mir keinen Wink von ihrer Liebe?
Sah man sie oft sich sprechen, und sich suchen?
Der dunkle Wald verbarg sie? — Wehe mir!
Sie konnten sich in voller Freiheit sehn,
Der Himmel billigte ihr schuldlos Lieben,
Sie folgten ohne Vorwurf, ohne Furcht
Dem sanften Zug der Herzen. Hell und heiter
Gieng jedes Tages Sonne für sie auf!
Und ich, der traurge Auswurf der Natur
Verbarg mich vor dem Licht, der einzge Gott,
Dem ich zu rufen wagte, war der Tod.

J'attendois le moment où j'allois expirer :
Me nourrissant de fiel, de larmes abreuvée,
Encor, dans mon malheur de trop près observée,
Je n'osois dans mes pleurs me noyer à loisir,
Je goûtois en tremblant ce funeste plaisir;
Et, sous un front serein déguisant mes alarmes,
Il falloit bien souvent me priver de mes larmes.

OENONE.

Quel fruit recevront-ils de leurs vaines amours ?
Ils ne se verront plus.

PHEDRE.

Ils s'aimeront toujours !
Au moment que je parle, ah mortelle pensée !
Ils bravent la fureur d'une amante insensée :
Malgré ce même exil qui va les écarter,
Ils font mille serments de ne se point quitter.
Non, je ne puis souffrir un bonheur qui m'outrage.
OEnone; prends pitié de ma jalouse rage.
Il faut perdre Aricie; il faut de mon époux

Ihn sah ich schon mit schnellen Schritten nahn,
Mit Thränen nährt' ich mich, mit bitterm Gram,
Und selbst in meinen Thränen durft' ich nicht
Nach Herzenswunsche mich ersättigen!
Vom Blick der Neugier allzuscharf bewacht,
Genoß ich zitternd diese traurge Lust,
Ja oft mußt' ich sie gänzlich mir versagen,
Und unter heitrer Stirn den Gram verbergen.

Oenone.

Was hoffen sie für Frucht von ihrer Liebe?
Sie werden nie sich wiedersehn!

Phädra.

Sie werden
Sich ewig lieben! Jetzt, indem ich rede,
Verlachen sie, o tödtender Gedanke!
Den ganzen Wahnsinn meiner Liebeswuth!
Umsonst verbannt man ihn, sie schwören sichs
Mit tausend Schwüren, nie sich zu verlassen.
Nein ich ertrags nicht, dieses Glück zu sehn,
Oenone, das mir Hohn spricht — Habe Mitleid
Mit meiner eifersüchtgen Wuth! Aricia
Muß fallen! Man muß den alten Haß des Königs

Contre un sang odieux réveiller le courroux ;
Qu'il ne se borne pas à des peines légeres ;
Le crime de la sœur passe celui des freres.
Dans mes jaloux transports je le veux implorer.
Que fais-je ? où ma raison se va-t-elle égarer ?
Moi jalouse ! et Thésée est celui que j'implore !
Mon époux est vivant ; et moi je brûle encore !
Pour qui ? quel est le cœur où prétendent mes vœux ?
Chaque mot sur mon front fait dresser mes cheveux.
Mes crimes désormais ont comblé la mesure :
Je respire à la fois l'inceste et l'imposture ;
Mes homicides mains, promptes à me venger,
Dans ce sang innocent brûlent de se plonger.
Misérable ! et je vis ! et je soutiens la vue
De ce sacré soleil dont je suis descendue !
J'ai pour aïeul le pere et le maître des dieux ;
Le ciel, tout l'univers est plein de mes aïeux :

Erregen wider dies verhaßte Blut;
Nicht leicht soll ihre Strafe seyn, die Schwester
Hat schwerer sich vergangen als die Brüder.
In meiner Eifersucht, in meiner Wuth
Erfleh ichs von dem König!
(Wie sie gehn will, hält sie plötzlich an und besinnt sich.)
Was will ich thun?
Wo reißt die Wuth mich hin? Ich eifersüchtig!
Und Theseus ists, den ich erflehen will!
Mein Gatte lebt und mich durchrast noch Liebe!
Für wen? Um welches Herz wag ich zu buhlen?
Es sträubt mir grausend jedes Haar empor,
Das Maaß des Gräßlichen hab' ich vollendet.
Blutschande athm' ich und Betrug zugleich;
Ins Blut der Unschuld will ich, racheglühend,
Die Mörderhände tauchen — Und ich lebe!
Ich Elende! und ich ertrag' es noch,
Zu dieser heilgen Sonne aufzublicken,
Von der ich meinen reinen Ursprung zog.
Den Vater und den Oberherrn der Götter
Hab ich zum Ahnherrn, der Olympus ist,
Der ganze Weltkreis voll von meinen Ahnen,

Où me cacher ? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je ! mon pere y tient l'urne fatale ;
Le sort, dit-on, l'a mise en ses séveres mains :
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.
Ah ! combien frémira son ombre épouvantée
Lorsqu'il verra sa fille à ses yeux présentée,
Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,
Et des crimes peut-être inconnus aux enfers !
Que diras-tu, mon pere, à ce spectacle horrible ?
Je crois voir de ta main tomber l'urne terrible ;
Je crois te voir, cherchant un supplice nouveau,
Toi-même de ton sang devenir le bourreau.
Pardonne. Un dieu cruel a perdu ta famille :
Reconnois sa vengeance aux fureurs de ta fille.
Hélas ! du crime affreux dont la honte me suit
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit :
Jusqu'au dernier soupir de malheurs poursuivie,
Je rends dans les tourments une pénible vie.

Wo mich verbergen? Flieh ich in die Nacht
Des Todtenreichs hinunter? Wehe mir!
Dort hält mein Vater des Geschickes Urne,
Das Loos gab sie in seine strenge Hand,
Der Todten bleiche Schaaren richtet Minos.
Wie wird sein ernster Schatte sich entsetzen,
Wenn seine Tochter vor ihn tritt, gezwungen,
Zu Freveln sich, zu Greueln zu bekennen,
Davon man selbst im Abgrund nie vernahm!
Was wirst du, Vater, zu der gräßlichen
Begegnung sagen? Ach, ich sehe schon
Die Schreckensurne deiner Hand entfallen,
Ich sehe dich, auf neue Qualen sinnend,
Ein Henker werden deines eignen Bluts.
Vergieb mir. Ein erzürnter Gott verderbte
Dein ganzes Haus, der Wahnsinn deiner Tochter
Ist seiner Rache fürchterliches Werk!
Ach von der schweren Schuld, die mich befleckt,
Hat dieses traurge Herz nie Frucht geärntet!
Ein Raub des Unglücks bis zum letzten Hauch
End' ich in Martern ein gequältes Leben.

OENONE.

Hé ! repoussez, madame, une injuste terreur ;
Regardez d'un autre œil une excusable erreur.
Vous aimez. On ne peut vaincre sa destinée :
Par un charme fatal vous fûtes entraînée.
Est-ce donc un prodige inoui parmi nous ?
L'amour n'a-t-il encor triomphé que de vous ?
La foiblesse aux humains n'est que trop naturelle :
Mortelle, subissez le sort d'une mortelle.
Vous vous plaignez d'un joug imposé dès long-temps :
Les dieux mêmes, les dieux de l'Olympe habitants,
Qui d'un bruit si terrible épouvantent les crimes,
Ont brûlé quelquefois de feux illégitimes.

PHEDRE.

Qu'entends-je ! Quels conseils ose-t-on me donner !
Ainsi donc jusqu'au bout tu veux m'empoisonner,
Malheureuse ! Voilà comme tu m'as perdue.
Au jour que je fuyois c'est toi qui m'as rendue ;
Tes prieres m'ont fait oublier mon devoir :
J'évitois Hippolyte ; et tu me l'as fait voir.
De quoi te chargeois-tu ? Pourquoi ta bouche impie

Oenone.

Verbanne endlich doch den leeren Schrecken,
Gebieterinn! Sieh ein verzeihliches
Vergehn mit andern Augen an. Du liebst!
Nun ja! Man kann nicht wider sein Geschick.
Du warst durch eines Zaubers Macht verführt,
Ist dies denn ein so nie erhörtes Wunder?
Bist du die erste, die der Liebe Macht
Empfindet? Schwache Menschen sind wir alle,
Sterblich gebohren darfst du sterblich fehlen.
Ein altes Joch ists, unter dem du leidest!
Die Götter selbst, die Himmlischen dort oben,
Die auf die Frevler ihren Donner schleudern,
Sie brannten manchmal von verbotner Glut.

Phädra.

Was hör' ich? Welchen Rath darfst du mir geben?
So willst du mich denn ganz im Grund vergiften,
Unselge! Sieh, so hast du mich verderbt!
Dem Leben, das ich floh, gabst du mich wieder,
Dein Flehen ließ mich meine Pflicht vergessen:
Ich flohe Hippolyt, du triebst mich ihn zu sehn.
Wer trug dir auf, die Unschuld seines Lebens

A-t-elle, en l'accusant, osé noircir sa vie?
Il en mourra peut-être, et d'un pere insensé
Le sacrilege vœu peut-être est exaucé.
Je ne t'écoute plus. Va-t'en, monstre exécrable;
Va, laisse-moi le soin de mon sort déplorable.
Puisse le juste ciel dignement te payer!
Et puisse ton supplice à jamais effrayer
Tous ceux qui, comme toi, par de lâches adresses,
Des princes malheureux nourrissent les foiblesses,
Les poussent au penchant où leur cœur est enclin,
Et leur osent du crime applanir le chemin!
Détestables flatteurs, présent le plus funeste
Que puisse faire aux rois la colere céleste!

OENONE, (seule.)

Ah dieux! pour la servir j'ai tout fait, tout quitté;
Et j'en reçois ce prix! Je l'ai bien mérité.

Mit schändlicher Beschuldigung zu schwärzen?
Sie wird vielleicht sein Tod, und in Erfüllung
Geht seines Vaters mörderischer Fluch.
— Ich will dich nicht mehr hören. Fahre hin
Fluchwürdige Verführerinn! Mich selbst
Laß sorgen für mein jammervolles Loos.
Mög dirs der Himmel lohnen nach Verdienst,
Und deine Strafe ein Entsetzen seyn
Für alle, die mit schändlicher Geschäftigkeit
Wie du, den Schwächen ihrer Fürsten dienen,
Uns noch hinstoßen, wo das Herz schon treibt,
Und uns den Weg des Frevels eben machen.
Verworfne Schmeichler, die der Himmel uns
In seinem Zorn zu Freunden hat gegeben.

(sie geht ab.)

Oenone (allein.)

Geopfert hab' ich alles, alles hab' ich
Gethan, um ihr zu dienen! Große Götter!
Das ist mein Lohn! Mir wird was ich verdiene.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

HIPPOLYTE, ARICIE, ISMENE.

ARICIE.

Quoi ! vous pouvez vous taire en ce péril extrême ?
Vous laissez dans l'erreur un pere qui vous aime ?
Cruel, si, de mes pleurs méprisant le pouvoir,
Vous consentez sans peine à ne me plus revoir,
Partez ; séparez-vous de la triste Aricie :
Mais du moins en partant assurez votre vie ;
Défendez votre honneur d'un reproche honteux ;
Et forcez votre pere à révoquer ses vœux :
Il en est temps encore. Pourquoi, par quel caprice
Laissez-vous le champ libre à votre accusatrice ?
Éclaircissez Thésée.

Fünfter Aufzug.

Erster Auftritt.

Hippolyt. Aricia. Ismene.

Aricia.

Du schweigst in dieser äußersten Gefahr?
Du lässest einen Vater, der dich liebt,
In seinem Wahn. O wenn dich meine Thränen
Nicht rühren, Grausamer! Wenn du so leicht
Dich drein ergiebst, mich ewig zu verlieren,
Geh hin, verlaß mich, trenne dich von mir,
Doch sichre wenigstens zuvor dein Leben!
Vertheidge deine Ehre! Reinige dich
Von einem schändlichen Verdacht! Erzwing's
Von deinem Vater, seinen blutgen Wunsch
Zu widerrufen. Noch ists Zeit. Warum
Das Feld frei lassen deiner blutgen Feindinn?
Verständige den Theseus.

HIPPOLYTE.

Hé ! que n'ai-je point dit !
Ai-je dû mettre au jour l'opprobre de son lit ?
Devois-je, en lui faisant un récit trop sincere,
D'une indigne rougeur couvrir le front d'un pere ?
Vous seule avez percé ce mystere odieux.
Mon cœur pour s'épancher n'a que vous et les dieux :
Je n'ai pu vous cacher, jugez si je vous aime,
Tout ce que je voulois me cacher à moi-même.
Mais songez sous quel sceau je vous l'ai révélé :
Oubliez, s'il se peut, que je vous ai parlé,
Madame ; et que jamais une bouche si pure
Ne s'ouvre pour conter cette horrible avanture.
Sur l'équité des dieux osons nous confier ;
Ils ont trop d'intérêt à me justifier ;
Et Phedre, tôt ou tard de son crime punie,
N'en sauroit éviter la juste ignominie.
C'est l'unique respect que j'exige de vous.
Je permets tout le reste à mon libre courroux :
Sortez de l'esclavage où vous êtes réduite ;
Osez me suivre, osez accompagner ma fuite ;
Arrachez-vous d'un lieu funeste et profané,

Hippolyt.

Hab' ichs nicht
Gethan? Sollt' ich die Schande seines Bettes
Enthüllen ohne Schonung, und die Stirn
Des Vaters mit unwürdger Röthe färben?
Du allein durchdrangst das gräßliche Geheimniß,
Dir und den Göttern nur kann ich mich öffnen.
Dir konnt' ich nicht verbergen, was ich gern
Mir selbst verbarg — urtheil' ob ich dich liebe!
Jedoch bedenke, unter welchem Siegel
Ich dirs vertraut! Vergiß, wenns möglich ist,
Was ich gesagt, und deine reine Lippen
Beflecke nie die gräßliche Geschichte.
Laß uns der Götter Billigkeit vertrauen,
Ihr eigner Vortheil ists, mir Recht zu schaffen,
Und früher oder später, sei gewiß,
Wird Phädra schmachvoll ihr Gebrechen büßen.
Hierinn allein leg' ich dir Schonung auf,
Frei folg ich meinem Zorn in allem andern.
Verlaß die Knechtschaft, unter der du seufzest,
Wag's, mir zu folgen, theile meine Flucht,
Entreiß dich diesem unglückselgen Ort,

Où la vertu respire en air empoisonné ;
Profitez, pour cacher votre prompte retraite,
De la confusion que ma disgrace y jette.
Je vous puis de la fuite assurer les moyens.
Vous n'avez jusqu'ici de gardes que les miens ;
De puissants défenseurs prendront notre querelle ;
Argos nous tend le bras et Sparte nous appelle :
A nos amis communs portons nos justes cris ;
Ne souffrons pas que Phedre, assemblant nos débris,
Du trône paternel nous chasse l'un et l'autre,
Et promette à son fils ma dépouille et la vôtre.
L'occasion est belle, il la faut embrasser...
Quelle peur vous retient ? vous semblez balancer !
Votre seul intérêt m'inspire cette audace :
Quand je suis tout de feu, d'où vous vient cette glace !
Sur les pas d'un banni craignez-vous de marcher ?

ARICIE.

Hélas ! qu'un tel exil, seigneur, me seroit cher !
Dans quels ravissements, à votre sort liée,
Du reste des mortels je vivrois oubliée !

Wo die Unschuld eine schwere Giftluft athmet.
Jetzt, da mein Unfall allgemeinen Schrecken
Verbreitet, kannst du unbemerkt entkommen.
Die Mittel geb' ich dir zur Flucht, du hast
Bis jetzt noch keine Wächter als die meinen.
Uns stehen mächtige Beschützer bei,
Argos und Sparta reichen uns den Arm;
Komm! Bieten wir für unsre gute Sache
Die Hülfe deiner, meiner Freunde auf,
Ertragen wir es nicht, daß Phädra sich
Bereichre mit den Trümmern unsers Glücks,
Aus unserm Erb' uns treibe, dich und mich,
Und ihren Sohn mit unserm Raube schmücke.
Komm, eilen wir, der Augenblick ist günstig.
— Was fürchtest du? du scheinst, dich zu bedenken.
Dein Vortheil ja macht einzig mich so kühn,
Und lauter Eis bist du, da ich voll Glut?
Du fürchtest, dich dem Flüchtling zu gesellen?

Aricia.

O schönes Loos, mich so verbannt zu sehn!
Geknüpft an dein Geschick, wie selig froh
Wollt' ich von aller Welt vergessen leben!

Mais, n'étant point unis par un lien si doux,
Me puis-je avec honneur dérober avec vous?
Je sais que, sans blesser l'honneur le plus sévere,
Je me puis affranchir des mains de votre pere:
Ce n'est point m'arracher du sein de mes parents;
Et la fuite est permise à qui fuit ses tyrans.
Mais vous m'aimez, seigneur; et ma gloire alarmée...

HIPPOLYTE.

Non, non; j'ai trop de soin de votre renommée:
Un plus noble dessein m'amene devant vous.
Fuyez vos ennemis, et suivez votre époux.
Libres dans nos malheurs, puisque le ciel l'ordonne,
Le don de notre foi ne dépend de personne:
L'hymen n'est point toujours entouré de flambeaux.
Aux portes de Trézene, et parmi ces tombeaux,
Des princes de ma race antiques sépultures,
Est un temple sacré, formidable aux parjures:
C'est là que les mortels n'osent jurer en vain;
Le perfide y reçoit un châtiment soudain;
Et craignant d'y trouver la mort inévitable,
Le mensonge n'a point de frein plus redoutable.

Doch, da so schönes Band uns nicht vereint,
Erlaubts die Ehre mir, mit dir zu fliehn?
Aus deines Vaters Macht kann ich mich wohl
Befreyn, der strengsten Ehre unbeschadet:
Das heißt sich lieben Freunden nicht entreißen;
Flucht ist erlaubt, wenn man Tyrannen flieht.
Doch, Herr — du liebst mich — Furcht für meine
Ehre —

Hippolyt.

Nein, nein, zu heilig ist mir deine Ehre!
Mit edlerem Entschlusse kam ich her,
Flieh deinen Feind und folge deinem Gatten.
Frei macht uns unser Unglück, wir sind niemands,
Frei können wir jetzt Herz und Hand verschenken,
Die Fackeln sinds nicht, die den Hymen weihen.
Unfern dem Thor Trezens, bei jenen Gräbern,
Wo meiner Ahnherrn alte Mahle sind,
Stellt sich ein Tempel dar, furchtbar dem Meineid.
Hier wagt man keinen falschen Schwur zu thun,
Denn schnell auf das Verbrechen folgt die Rache,
Das Graun des unvermeidlichen Geschicks
Hält unter fürchterlichem Zaum die Lüge!

Là, si vous m'en croyez, d'un amour éternel
Nous irons confirmer le serment solennel.
Nous prendrons à témoin le dieu qu'on y révere :
Nous le prierons tous deux de nous servir de pere.
Des dieux les plus sacrés j'attesterai le nom ;
Et la chaste Diane, et l'auguste Junon ;
Et tous les dieux enfin, témoins de mes tendresses,
Garantiront la foi de mes saintes promesses.

ARICIE.

Le roi vient. Fuyez, prince, et partez promptement :
Pour cacher mon départ je demeure un moment.
Allez ; et laissez-moi quelque fidele guide,
Qui conduise vers vous ma démarche timide.

SCENE II.

THÉSÉE, ARICIE, ISMENE.

THÉSÉE.

Dieux ! éclairez mon trouble, et daignez à mes yeux
Montrer la vérité, que je cherche en ces lieux !

Dort laß uns hingehn und den heilgen Bund
Der ewgen Liebe feierlich geloben.
Den Gott, der dort verehrt wird, nehmen wir
Zum Zeugen, beide flehen wir ihn an,
Daß er an Vaters Statt uns möge seyn.
Die heiligsten Gottheiten ruf ich an,
Die keusche Diane, die erhabne Juno,
Sie alle, die mein liebend Herz erkannt,
Sie ruf ich an zu meines Schwures Bürgen!

Aricia.

Der König kommt. O fliehe eilends, fliehe!
Um meine Flucht zu bergen, weil' ich noch.
Geh, geh, und laß mir einen treuen Freund,
Der meinen bangen Schritt zu dir geleite.

(Hippolyt geht ab.)

Zweiter Auftritt.

Theseus. Aricia. Ismene.

Theseus (im Eintreten, vor sich.)

Ihr Götter, schafft mir Licht in meinem Zweifel,
Deckt mir die Wahrheit auf, die ich hier suche.

ARICIE.

Songe à tout, chere Jsmene, et sois prête à la fuite.

SCENE III.

THÉSÉE, ARICIE.

THÉSÉE.

Vous changez de couleur! et semblez interdite,
Madame. Que faisoit Hippolyte en ce lieu?

ARICIE.

Seigneur, il me disoit un éternel adieu.

THÉSÉE.

Vos yeux ont su domter ce rebelle courage;
Et ses premiers soupirs sont votre heureux ouvrage.

ARICIE.

Seigneur, je ne vous puis nier la vérité:
De votre injuste haine il n'a pas hérité;
Il ne me traitoit point comme une criminelle.

THÉSÉE.

J'entends; il vous juroit une amour éternelle.
Ne vous assurez point sur ce cœur inconstant;
Car à d'autres que vous il en juroit autant.

Aricia (zu Ismenen.)

Halt alles zu der Flucht bereit, Ismene!

(Ismene geht ab.)

Dritter Auftritt.

Theseus. Aricia.

Theseus.

Du entfärbst dich, Kiniginn? Du scheinst erschrocken!
Was wollte Hippolyt an diesem Ort?

Aricia.

Er sagte mir ein ewig Lebewohl.

Theseus.

Du wußtest dieses stolze Herz zu rühren,
Und deine Schönheit lehrte ihn die Liebe.

Aricia.

Wahr ists, o Herr, den ungerechten Haß
Hat er von seinem Vater nicht geerbt,
Hat mich nicht als Verbrecherinn behandelt.

Theseus.

Ja, ja, ich weiß. Er schwur dir ewge Liebe.
Doch baue nicht auf dieses falsche Herz,
Auch andern schwur er eben das!

ARICIE.

Lui, seigneur !

THÉSÉE.

Vous deviez le rendre moins volage :
Comment souffriez-vous cet horrible partage ?

ARICIE.

Et comment souffrez-vous que d'horribles discours
D'une si belle vie osent noircir le cours ?
Avez-vous de son cœur si peu de connoissance ?
Discernez-vous si mal le crime et l'innocence ?
Faut-il qu'à vos yeux seuls un nuage odieux
Dérobe sa vertu, qui brille à tous les yeux !
Ah ! c'est trop le livrer à des langues perfides.
Cessez : repentez-vous de vos voeux homicides ;
Craignez, seigneur, craignez que le ciel rigoureux
Ne vous haïsse assez pour exaucer vos vœux.
Souvent dans sa colere il reçoit nos victimes :
Ses présents sont souvent la peine de nos crimes.

THÉSÉE.

Non, vous voulez en vain couvrir son attentat :
Votre amour vous aveugle en faveur de l'ingrat.

Aricia.

Er that es?

Theseus.

Du hättest ihn beständger machen sollen!
Wie ertrugst du diese gräßliche Gemeinschaft?

Aricia.

Und wie erträgst du, daß die gräßliche
Beschuldigung das schönste Leben schmäht?
Kennst du sein Herz so wenig? Kannst du Schuld
Von Unschuld denn so gar nicht unterscheiden?
Muß ein verhaßter Nebel deinem Aug'
Allein die hohe Reinigkeit verbergen,
Die hell in aller Augen strahlt? Du hast
Zu lang ihn falschen Zungen Preiß gegeben.
Geh in dich, Herr! Bereue, widerrufe
Die blutgen Wünsche! Fürchte, daß der Himmel
So sehr dich hasse, um sie zu gewähren!
Oft nimmt er unser Opfer an im Zorn,
Und straft durch seine Gaben unsre Frevel.

Theseus.

Nein, nein, umsonst bedeckst du sein Vergehn:
Dich blendet Liebe zu dem Undankbaren.

Mais j'en crois des témoins certains, irréprochables :
J'ai vu, j'ai vu couler des larmes véritables.

ARICIE.

Prenez garde, seigneur : vos invincibles mains
Ont des monstres sans nombre affranchi les humains ;
Mais tout n'est pas détruit, et vous en laissez vivre
Un... Votre fils, seigneur, me défend de poursuivre.
Instruite du respect qu'il veut vous conserver,
Je l'affligerois trop si j'osois achever.
J'imite sa pudeur, et fuis votre présence
Pour n'être pas forcée à rompre le silence.

SCENE IV.

THÉSÉE.

Quelle est donc sa pensée ? et que cache un discours
Commencé tant de fois, interrompu toujours ?
Veulent-ils m'éblouir par une feinte vaine ?
Sont-ils d'accord tous deux pour me mettre à la gêne ?
Moi-même, malgré ma sévere rigueur,
Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur ?
Une pitié secrete et m'afflige et m'étonne.

Ich halte mich an zuverläßge Zeugen,
Ich habe wahre Thränen fließen sehn.

Aricia.

Gieb acht, o Herr! Unzählge Ungeheuer
Vertilgte deine tapfre Hand, doch Alles
Ist nicht vertilgt, und leben ließest du
Noch ein — dein Sohn verwehrt mir fortzufahren.
Des Vaters Ehre, weiß ich, ist ihm heilig,
Ich würd' ihm weh thun, wenn ich endete.
Nacheifr' ich seiner edeln Schaam und flieh'
Aus deinen Augen, um nicht mehr zu sagen.

(sie geht ab.)

Vierter Auftritt.

Theseus (allein.)

Was kann sie meynen? Was verhüllen mir
Die halben Worte, die man nie vollendet?
Will man mich hintergehn? Verstehn sich beide
Zusammen, mich zu ängstigen? — Doch ich selbst?
Trotz meines schweren Zornes, welche Stimme
Des Jammers ruft in meiner tiefsten Seele?
Ein heimlich Mitleid rührt mich wunderbar.

Une seconde fois interrogeons OEnone :
Je veux de tout le crime être mieux éclairci.
Gardes, qu'OEnone sorte, et vienne seule ici.

SCENE. V.

THÉSÉE, PANOPE.

PANOPE.

J'ignore le projet que la reine médite,
Seigneur ; mais je crains tout du transport qui l'agite.
Un mortel désespoir sur son visage est peint ;
La pâleur de la mort est déja sur son teint.
Déja, de sa présence avec honte chasse,
Dans la profonde mer OEnone s'est lancée ;
On ne sait point d'où part ce dessein furieux :
Et les flots pour jamais l'ont ravie à nos yeux.

THÉSÉE.

Qu'entends-je !

PANOPE.

Son trépas n'à point calmé la reine ;
Le trouble semble croître en son ame incertaine.

Zum zweitenmal laßt uns Oenonen fragen,
Den ganzen Frevel will ich hell durchschauen.

(zu der Wache.)

Oenone komme vor mich und allein!

Fünfter Auftritt.

Theseus. Panope.

Panope.

Ich weiß nicht, Herr, worauf die Fürstinn sinnt,
Doch ihre Schwermuth läßt mich alles fürchten.
In ihren Zügen mahlt sich die Verzweiflung,
Und Todesbläße deckt ihr Angesicht.
Schon hat Oenone sich, die sie mit Schmach
Verstieß, ins tiefe Meer hinabgestürzt.
Man weiß den Grund nicht der Verzweiflungsthat,
Vor unserm Aug' verschlangen sie die Wellen.

Theseus.

Was hör ich!

Panope.

Ihr Tod hat Phädra nicht beruhigt,
Ja steigend immer mehrt sich ihre Angst.

Quelquefois, pour flatter ses secretes douleurs,
Elle prend ses enfants et les baigne de pleurs ;
Et soudain, renonçant à l'amour maternelle,
Sa main avec horreur les repousse loin d'elle ;
Elle porte au hasard ses pas irrésolus;
Son œil tout égaré ne nous reconnoît plus :
Elle a trois fois écrit ; et, changeant de pensée,
Trois fois elle a rompu sa lettre commencée.
Daignez la voir, seigneur ; daignez la secourir.

THÉSÉE.

O ciel ! OEnone est morte, et Phedre veut mourir !
Qu'on rappelle mon fils, qu'il vienne se défendre ;
Qu'il vienne me parler, je suis prêt de l'entendre.

(seul.)

Ne précipite point tes funestes bienfaits,
Neptune ; j'aime mieux n'être exaucé jamais.
J'ai peut-être trop cru des témoins peu fideles,
Et j'ai trop tôt vers toi levé mes mains cruelles.
Ah ! de quel désespoir mes vœux seroient suivis !

Bald stürzt sie sich im heftigen Gefühl
Auf ihre Kinder, badet sie in Thränen,
Als brächt' es Lindrung ihrem großen Schmerz,
Und plötzlich stößt sie sie mit Grauen weit
Von sich, das Herz der Mutter ganz verläugnend.
Sie schweift umher mit ungewissem Schritt,
Ihr irrer Blick scheint uns nicht mehr zu kennen;
Dreimal hat sie geschrieben, dreimal wieder
Den Brief zerrissen, ihre Meinung ändernd.
O eile, sie zu sehen! sie zu retten!

Theseus.

Oenone todt und Phädra stirbt! Ihr Götter!
— Ruft meinen Sohn zurück! Er komme, spreche,
Vertheidge sich, ich will ihn hören! Eilt!

(Panope geht ab.)

O nicht zu rasch, Neptun, erzeige mir
Den blutgen Dienst! Magst du mich lieber nie er-
hören!
Zuviel vielleicht vertraut' ich falschen Zeugen,
Zu rasch hab' ich die Hand zu dir erhoben!
Weh mir! Verzweiflung hätt' ich mir erfleht!

SCENE VI.

THÉSÉE, THÉRAMENE.

THÉSÉE.

Théramene, est-ce toi ? Qu'as-tu fait de mon fils ?
Je te l'ai confié dès l'âge le plus tendre.
Mais d'où naissent les pleurs que je te vois répandre ?
Que fait mon fils ?

THÉRAMENE.

O soins tardifs et superflus !
Inutile tendresse ! Hippolyte n'est plus.

THÉSÉE.

Dieux !

THÉRAMENE.

J'ai vu des mortels périr le plus aimable,
Et j'ose dire encor, seigneur, le moins coupable.

THÉSÉE.

Mon fils n'est plus ! Hé quoi ! quand je lui tends les
bras,

Sechster Auftritt.

Theseus. Theramen.

Theseus.

Bist du es, Theramen? Wo bleibt mein Sohn?
Dir hab' ich ihn als zartes Kind vertraut!
Doch was bedeuten diese Thränen, sprich,
Die ich dich weinen sehe? — Was macht mein Sohn?

Theramen.

O allzuspäte überflüßge Sorgfalt!
Fruchtlose Vaterliebe! Hippolyt
— Ist nicht mehr!

Theseus.

Götter!

Theramen.

Sterben sah ich ihn,
Den holdesten der Sterblichen und auch
Den minder schuldigsten, ich darf es sagen!

Theseus.

Mein Sohn ist todt! Weh mir! Jetzt da ich ihm

Les dieux impatients ont hâté son trépas !
Quel coup me l'a ravi ! quelle foudre soudaine ?

THÉRAMENE.

A peine nous sortions des portes de Trézene,
Il étoit sur son char ; ses gardes affligés
Imitoient son silence, autour de lui rangés :
Il suivoit tout pensif le chemin de Mycenes ;
Sa main sur les chevaux laissoit flotter les rênes :
Ses superbes coursiers, qu'on voyoit autrefois
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant et la tête baissée,
Sembloient se conformer à sa triste pensée.
Un effroyable cri, sorti du fond des flots,
Des airs en ce moment a troublé le repos ;
Et du sein de la terre une voix formidable
Répond en gémissant à ce cri redoutable.
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé :

Die Arme öfnen will, beschleunigen
Die Götter ungeduldig sein Verderben!
Welch Unglück hat ihn, welcher Bliz entrafft?

Theramen.

Kaum sahen wir Trezene hinter uns,
Er war auf seinem Wagen, um ihn her
Still, wie er selbst, die traurenden Begleiter.
Tief in sich selbst gekehrt folgt' er der Straße,
Die nach Mycenä führt, die schlaffen Zügel
Nachlässig seinen Pferden überlassend.
Die stolzen Thiere, die man seinem Rufe
Mit edler Hitze sonst gehorchen sah,
Sie schienen jetzt, starr blickend und das Haupt
Gesenkt, in seine Schwermuth einzustimmen.
Plözlich zerriß ein schreckenvoller Schrey,
Der aus dem Meer aufstieg, der Lüfte Stille,
Und schwer aufseufzend aus der Erde Schooß
Antwortet eine fürchterliche Stimme
Dem grausenvollen Schrey. Es trat uns allen
Eiskalt bis an das Herz hinan, aufhorchten

Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant, sur le dos de la plaine liquide,
S'éleve à gros bouillons une montagne humide:
L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes;
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes;
Indomtable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux;
Ses longs mugissements font trembler le rivage.
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage;
La terre s'en émeut, l'air en est infecté,
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.
Tout fuit; et, sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le temple voisin chacun cherche un asile.
Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre, et d'un dard lancé d'une main sûre

Die Rosse, und es sträubt' sich ihre Mähne.
Indem erhebt sich aus der flüßgen Ebne
Mit großem Wallen hoch ein Wasserberg,
Die Woge naht sich, öfnet sich und speit
Vor unsern Augen, unter Fluten Schaums,
Ein wüthend Unthier aus. Furchtbare Hörner
Bewaffnen seine breite Stirne, ganz
Bedeckt mit gelben Schuppen ist sein Leib,
Ein grimmger Stier, ein wilder Drache ists,
In Schlangenwindungen krümmt sich sein Rücken.
Sein hohles Brüllen macht das Ufer zittern,
Das Scheusal sieht der Himmel mit Entsetzen,
Auf bebt die Erde, weit verpestet ist
Von seinem Hauch die Luft, die Woge selbst,
Die es heran trug, springt zurück mit Grausen.
Alles entflieht, und sucht, weil Gegenwehr
Umsonst, im nächsten Tempel sich zu retten.
Nur Hippolyt, ein würdger Heldensohn,
Hält seine Pferde an, faßt sein Geschoß,
Zielt auf das Unthier, und aus sichrer Hand
Den mächtgen Wurfspieß schleudernd, schlägt er ihm

Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage et de douleur le monstre bondissant
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
Se roule, et leur présente une gueule enflammée
Qui les couvre de feu, de sang, et de fumée.
La frayeur les emporte; et, sourds à cette fois,
Ils ne connoissent plus ni le frein ni la voix:
En efforts impuissants leur maître se consume;
Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.
On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
Un dieu qui d'aiguillons pressoit leur flanc poudreux.
A travers les rochers la peur les précipite;
L'essieu crie et se rompt: l'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé;
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.
Excusez ma douleur; cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle:
J'ai vu, seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.

Tief in den Weichen eine weite Wunde.
Auf springt das Ungethüm für Wuth und Schmerz,
Stürzt vor den Pferden brüllend hin, wälzt sich,
Und gähnt sie an mit weitem flammenden Rachen,
Der Rauch und Blut und Feuer auf sie speit.
Sie rennen scheu davon, nicht mehr dem Ruf
Der Stimme, nicht dem Zügel mehr gehorchend.
Umsonst strengt sich der Führer an, sie röthen
Mit blutgem Geifer das Gebiß, man will
Sogar in dieser schrecklichen Verwirrung
Einen Gott gesehen haben, der den Stachel
In ihre staubbedeckten Lenden schlug.
Queer durch die Felsen reißt die Furcht sie hin,
Die Achse kracht, sie bricht, dein kühner Sohn
Sieht seinen Wagen morsch in Stücken fliegen,
Er selbst stürzt und verwirrt sich in den Zügeln.
— O Herr, verzeihe meinen Schmerz. Was ich
Jetzt sah, wird ewge Thränen mir entlocken.
Ich sahe deinen heldenmüthgen Sohn,
Sah ihn geschleift, o Herr, von diesen Rossen,
Die er gefüttert mit der eignen Hand.

Il veut les rappeler, et sa voix les effraie ;
Ils courent : tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.
De nos cris douloureux la plaine retentit.
Leur fougue impétueuse enfin se ralentit :
Ils s'arrêtent non loin de ces tombeaux antiques
Où des rois ses aïeux sont les froides reliques.
J'y cours en soupirant, et sa garde me suit ;
De son généreux sang la trace nous conduit ;
Les rochers en sont teints, les ronces dégouttantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
J'arrive, je l'appelle ; et, me tendant la main,
Il ouvre un œil mourant qu'il referme soudain :
,,Le ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie.
,,Prends soin après ma mort de la triste Aricie.
,,Cher ami, si mon pere un jour désabusé
,,Plaint le malheur d'un fils faussement accusé

Er will sie stehen machen, seine Stimme
Erschreckt sie nur, sie rennen um so mehr,
Bald ist sein ganzer Leib nur Eine Wunde.
Die Ebne hallt von unserm Klaggeschrey;
Ihr wüthend Ungestüm läßt endlich nach,
Sie halten still, unfern den alten Gräbern,
Wo seine königlichen Ahnen ruhn.
Ich eile seufzend hin, die andern folgen,
Der Spur nachgehend seines edeln Bluts;
Die Felsen sind davon gefärbt, es tragen
Die Dornen seiner Haare blutgen Raub.
Ich lange bei ihm an, ruf ihn mit Nahmen,
Er streckt mir seine Hand entgegen, öfnet
Ein sterbend Aug', und schließt es alsbald wieder:
„Der Himmel," spricht er, „entreißt mir mit Ge-
„walt
„Ein schuldlos Leben. O wenn ich dahin,
„Nimm, theurer Freund, der ganz verlassenen
„Aricia dich an — Und kommt dereinst
„Mein Vater zur Erkenntniß, jammert er
„Um seinen fälschlich angeklagten Sohn,

,,Pour appaiser mon sang et mon ombre plaintive,
,,Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive;
,,Qu'il lui rende... " A ces mots ce héros expiré
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré:
Triste objet où des dieux triomphe la colere,
Et que méconnoîtroit l'œil même de son pere.

THÉSÉE.

O mon fils! cher espoir que je me suis ravi!
Inexorables dieux, qui m'avez trop servi!
A quels mortels regrets ma vie est réservée!

THÉRAMENE.

La timide Aricie est alors arrivée:
Elle venoit, seigneur, fuyant votre courroux,
A la face des dieux l'accepter pour époux.
Elle approche; elle voit l'herbe rouge et fumante;
Elle voit (quel objet pour les yeux d'une amante!)
Hippolyte étendu, sans forme et sans couleur.
Elle veut quelque temps douter de son malheur;

„Sag ihm, um meinen Schatten zu versöhnen,
„Mög' er an der Gefangnen gütig handeln,
„Ihr wiedergeben, was — " Hier hauchte er
Die Heldenseele aus; in meinen Armen
Blieb ein entstellter Leichnam nur zurück,
Ein traurig Denkmal von der Götter Zorn,
Unkenntlich selbst für eines Vaters Auge!

Theseus.

O süße Hofnung, die ich selbst mir raubte,
Mein Sohn! Mein Sohn! Ihr unerweichten Götter,
Mir habt ihr nur zu gut gedient! — Mein Leben
Hab ich dem ewgen Jammer aufgespart!

Theramen.

Aricia kam jetzt, entschlossen kam sie,
Vor deinem Zorn zu fliehn, im Angesicht
Der Götter ihn zum Gatten zu empfangen.
Sie nähert sich, sie sieht das Gras geröthet
Und rauchend noch, sie sieht — sieht Hippolyt —
O welch ein Anblick für die Liebende! —
Dahin gestreckt, gestaltlos, ohne Leben.
Sie will noch jetzt an ihrem Unglück zweifeln,

Et ne connoissant plus ce héros qu'elle adore,
Elle voit Hippolyte, et le demande encore.
Mais trop sûre à la fin qu'il est devant ses yeux,
Par un triste regard elle accuse les dieux;
Et froide, gémissante, et presque inanimée,
Aux pieds de son amant elle tombe pâmée.
Ismene est auprès d'elle; Ismene tout en pleurs
La rappelle à la vie, ou plutôt aux douleurs.
Et moi, je suis venu, détestant la lumiere,
Vous dire d'un héros la volonté derniere,
Et m'acquitter, seigneur, du malheureux emploi
Dont son cœur expirant s'est reposé sur moi.
Mais j'apperçois venir sa mortelle ennemie.

SCENE VII.

THÉSÉE, PHEDRE, THÉRAMENE, PANOPE, GARDES.

THÉSÉE.

Hé bien! vous triomphez, et mon fils est sans vie.
Ah! que j'ai lieu de craindre! et qu'un cruel soupçon,

Ihr Aug' erkennt nicht mehr die theuern Züge,
Sie sieht ihn vor sich und sie sucht ihn noch.
Doch als es endlich schrecklich sich erklärt,
Da klagt ihr Schmerzensblick die Götter an,
Und mit gebrochnem Seufzer, halb entseelt,
Entsinkt sie bleich zu des Geliebten Füßen.
Ismene ist bei ihr und ruft sie weinend
Zum Leben ach! zum Schmerz vielmehr, zurück.
Und ich, das Licht der Sonne hassend, kam
Den letzten Willen dieser Heldenseele
Dir kund zu thun, o Herr, und mich des Amts,
Das er mir sterbend auftrug, zu entladen.
— Doch hier erblick ich seine blutge Feindinn.

Siebenter und letzter Auftritt.

Theseus. Phädra. Theramen. Panope.

Theseus.

Nun wohl, du hast gesiegt, mein Sohn ist todt.
Ach, wie gerechten Grund hab' ich, zu fürchten!

L'excusant dans mon cœur, m'alarme avec raison !
Mais, madame, il est mort; prenez votre victime;
Jouissez de sa perte, injuste ou légitime:
Je consens que mes yeux soient toujours abusés.
Je le crois criminel, puisque vous l'accusez.
Son trépas à mes pleurs offre assez de matieres
Sans que j'aille chercher d'odieuses lumieres,
Qui, ne pouvant le rendre à ma juste douleur,
Peut-être ne feroient qu'accroître mon malheur.
Laissez-moi, loin de vous, et loin de ce rivage,
De mon fils déchiré fuir la sanglante image.
Confus, persécuté d'un mortel souvenir,
De l'univers entier je voudrois me bannir.
Tout semble s'élever contre mon injustice:
L'éclat de mon nom même augmente mon supplice:
Moins connu des mortels, je me cacherois mieux.
Je hais jusques aux soins dont m'honorent les dieux;
Et je m'en vais pleurer leurs faveurs meurtrieres,
Sans plus les fatiguer d'inutiles prieres.

Welch grausamer Verdacht erhebt sich furchtbar
In mir, und spricht ihn frei in meinem Herzen!
Doch — er ist todt! Unschuldig oder schuldig!
Nimm hin dein Opfer! Freu' dich seines Falls!
Ich willge drein, mich ewig zu betrügen!
Du klagst ihn an, so sei er ein Verbrecher!
Schon gnug der Thränen kostet mir sein Tod,
Nicht brauch ichs, ein verhaßtes Licht zu suchen,
Das meinem Schmerz ihn doch nicht wieder giebt,
Vielleicht das Maaß nur meines Unglücks füllt.
Laß mich, weit, weit von dir und diesem Ufer
Das Schreckbild fliehen des zerrißnen Sohns.
Heraus fliehn möcht' ich aus der ganzen Welt,
Um dieser Qualerinnrung zu entweichen.
Was mich umgiebt, rückt mir mein Unrecht vor,
Zur Strafe wird mir jetzt mein großer Name,
Minder bekannt verbärg ich mich so mehr!
Die Huld sogar der Götter muß ich hassen,
Beweinen will ich ihre blutge Gunst,
Mein eitles Flehn soll sie nicht mehr bestürmen.

Quoi qu'ils fissent pour moi, leur funeste bonté
Ne me sauroit payer de ce qu'il m'ont ôté.

PHEDRE.

Non, Thésée, il faut rompre un injuste silence :
Il faut à votre fils rendre son innocence :
Il n'étoit point coupable.

THÉSÉE.

Ah! pere infortuné!
Et c'est sur votre foi que je l'ai condamné!
Cruelle! pensez-vous être assez excusée?

PHEDRE.

Les moments me sont chers; écoutez moi, Thésée.
C'est moi qui, sur ce fils chaste et respectueux,
Osai jeter un œil profane, incestueux.
Le ciel mit dans mon sein une flamme funeste :
La détestable Oenone a conduit tout le reste.
Elle a craint qu'Hippolyte, instruit de ma fureur,
Ne découvrît un feu qui lui faisoit horreur :
La perfide, abusant de ma foiblesse extrême,
S'est hâtée à vos yeux de l'accuser lui-même.

Was sie auch für mich thun, ihr traurger Eifer
Ersetzt mir nie mehr, was er mir geraubt!

Phädra.

Es sei genug des ungerechten Schweigens,
Theseus! Recht widerfahre deinem Sohn.
Er war nicht schuldig.

Theseus.

O ich unglückselger Vater!
Weh mir, und auf dein Wort verdammt' ich ihn!
Grausame, damit glaubst du dich entschuldigt?

Phädra.

Die Zeit ist kostbar. Theseus, höre mich.
Ich selbst wars, die ein lasterhaftes Auge
Auf deinen keuschen Sohn zu richten wagte.
Der Himmel zündete die Unglücksflamme
In meinem Busen an — Was nun geschah,
Vollführte die verdammliche Oenone.
Sie fürchtete, daß Hippolyt, empört
Von meiner Schuld, sie dir entdecken möchte,
Und eilte, die Verrätherinn! weil ich
Nur schwach ihr widerstand, ihn anzuklagen.

Elle s'en est punie, et, fuyant mon courroux,
A cherché dans les flots un supplice trop doux.
Le fer auroit déja tranché ma destinée;
Mais je laissois gémir la vertu soupçonnée:
J'ai voulu, devant vous exposant mes remords,
Par un chemin plus lent descendre chez les morts.
J'ai pris, j'ai fait couler dans mes brûlantes veines
Un poison que Médée apporta dans Athenes.
Déja jusqu'à mon cœur le venin parvenu
Dans ce cœur expirant jette un froid inconnu;
Déja je ne vois plus qu'à travers un nuage
Et le ciel et l'époux que ma présence outrage;
Et la mort, à mes yeux dérobant la clarté,
Rend au jour qu'ils souilloient toute sa pureté.

PANOPE.

Elle expire, seigneur!

THÉSÉE.

D'une action si noire

Sie hat sich selbst gerichtet und, verbannt
Aus meinem Angesicht, im Schooß des Meers
Allzugelinden Untergang gefunden.
Mein Schicksal würde längst ein schneller Stahl
Geendigt haben, doch dann schmachtete
Noch unter schimpflichem Verdacht die Tugend.
Um meine Schuld dir reuend zu gestehn,
Wählt' ich den langsameren Weg zum Grabe.
Ein Gift flößt' ich in meine glühenden Adern,
Das einst Medea nach Athen gebracht,
Schon fühl' ich es zu meinem Herzen steigen,
Mich faßt ein fremder, nie gefühlter Frost,
Schon seh ich nur durch einer Wolke Flor
Den Himmel und das Angesicht des Gatten,
Den meine Gegenwart entehrt. Der Tod
Raubt meinem Aug' das Licht und giebt dem Tag,
Den ich befleckte, seinen Glanz zurück.

Panope.

Ach Herr, sie stirbt!

Theseus.

O stürbe doch mit ihr

Que ne peut avec elle expirer la mémoire!
Allons, de mon erreur, hélas! trop éclaircis,
Mêler nos pleurs au sang de mon malheureux fils:
Allons de ce cher fils embrasser ce qui reste,
Expier la fureur d'un voeu que je déteste:
Rendons-lui les honneurs qu'il a trop mérités:
Et, pour mieux appaisser ses mânes irrités,
Que, malgré les complots d'une injuste famille,
Son amante aujourd'hui me tienne lieu de fille.

Auch die Erinnerung so schwarzer That!
Kommt, laßt uns nunmehr, da wir unser Unrecht
Ach nur zu hell! erkennen, mit dem Blut
Des lieben Sohnes unsre Thränen mischen!
Kommt, seine theuren Reste zu umfassen,
Und unsers Wunsches Wahnsinn abzubüßen.
Wie ers verdiente soll ihm Ehre werden,
Und kann es seine aufgebrachten Manen
Besänftigen, sie, die er liebte, nehm ich
Zur Tochter an, was auch ihr Stamm verschuldet.

[illegible] m'a dit que l'hôtesse
[illegible] est allemand, [illegible]
Sa femme, est demi-
allemande de sang [illegible]
qui était de son côté
[illegible] [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] de [illegible]
[illegible] [illegible]
[illegible]

In der J. G. Cotta'schen Buchhandlung sind von Ostern 1804 bis 1805 erschienen:

Allgemeine Zeitung 1805. 4. Der Jahrgang 8 Rthlr. 20 gr. 16 fl.

Der achte Jahrgang dieses für die Zeitgeschichte so wichtigen Tagblattes hat sich, bei der veränderten Redaktion, in dem gleichen Werth der Vollständigkeit, Unpartheylichkeit, und zweckmässigen Darstellung der neuesten Begebenheiten erhalten. Als Repertorium alles dessen, was die jetzige und künftige Generationen interessiren kann, verdient dieses Institut die Unterstützung, die ihm die zunehmende Anzahl seiner Abnehmer gewährt, und die so weit ging, daß die ersten Monate eine neue Auflage erforderten.

Einige wenige vollständige Exemplaren von 1798 an, sind in der Verlagshandlung für 6 Carolins zu haben.

Almanach des Dames pour l'an 1805. avec gravures. relié. 16. 1 Rthlr. 16 gr. 3 fl.

Der Inhalt und Kupfer dieses nun seit 4 Jahren in Paris erscheinenden Almanachs sind so gewählt, daß er einen steten, nicht bloß vorübergehenden, Genuß gewährt, und eine Stelle in jeder Damenbibliothek verdient.

Archiv, juridisches, von Gönner, Gmelin, und Tafinger, V. Bd. in 4 Heft. gr. 8. 3 Rthlr. 5 fl. 24 kr.

Den Werth dieses, die ganze juridische Literatur umfassenden, Archivs verbürgen die berühmten Herausgeber und der ungetheilte Beifall, mit welchem die strenge Unpartheylichkeit und die gründliche Beurtheilung der darinn angezeigten Werke vom Publicum aufgenommen wird.

Archives littéraires de l'Europe ou Mélanges de Littérature, d'Histoire et de Philosophie, par MM. Suard, Segur l'aine, Pastoret &c. Suivis d'une gazette littéraire universelle, gr. 8. 1805. 12 cahiers. 7 Rthlr. 4 gr. 12 fl. 24 kr.

Der zweyte Jahrgang einer, in Paris redigirten, Monatsschrift, die von den vorzüglichsten kritischen Blättern Frankreichs und Teutschlands, ihrer Art und Zweck nach, als die beste anerkannt ist: und die durch die fortdauernde Bemühung der bisherigen Mitarbeiter, und durch die Anschließung einiger berühmten deutschen Gelehrten sich immer mehr vervollkommnen, und als allgemeiner Sammelplaz der europäischen Literatur eine Stelle in jeder öffentlichen Bibliothek und Leseanstalt verdienen wird.

Crome D. Europens Produkte mit einer neuen

Produkten-Karte von Europa. Erste Abtheilung, welche Portugall, Spanien, Frankreich, Helvetien und Wallis enthält, mit 4 grossen Tabellen. Vierte, ganz umgearbeitete Auflage. gr. 8. Schreibp. 2 Rthlr. 8 gr. 4 fl. 12 kr. Druckp. 2 Rthlr. 3 fl. 36 kr.
Die Karte illuminirt 2 Rthlr. 3 fl. 36 kr.

Diese neue Auflage eines längst als vorzüglich anerkannten Werkes wurde durch mancherlei Umstände verzögert: es hat dafür desto mehr an Vollständigkeit gewonnen, und wird, so wie die Karte selbst, eine wichtige Lücke unsere Literatur ausfüllen.

Damencalender, herausgegeben von Huber, Lafontaine, Pfeffel, Schiller und andern, 1805. mit Kpfr. geb. 16. 1 Rthlr. 8 gr. 2 fl. 24 kr.

Auch dieser Jahrgang verdiente den erhaltenen Beifall durch die vorzüglichen Beiträge der Herausgeber und durch die niedliche äussere Verzierungen.

Elementarbuch, teutsches, 4. 12 gr. 54 kr.

Ein nicht unwichtiger Beitrag eines Veteranen zur Vervollkommnung unsrer teutschen Sprache und Schreibart.

Flatt (D. J. F.) Magazin für christl. Dogmatik und Moral, deren Geschichte und Anwendung im Vortrag der Religion, fortges. von D. Süßkind. 12s St. gr. 8. 20 gr. 1 fl. 30 kr.

Diese jedem Theologen wichtige Sammlung von interessanten Abhandlungen hat unter der veränderten Redaktion ihren gleichen anerkannten Werth erhalten.

Göthe, von, Winkelmann und sein Jahrhundert, in Briefen und Aufsätzen. gr. 8. 2 Rthlr. 8 gr. 4 fl.

Winkelmanns Briefe an Berendis gehören unter die wichtigsten Denkmäler, die der einzelne Mensch hinterlassen kann, und die Herausgabe derselben ist eine wichtige Bereicherung der Literatur. Der beigefügte: „Entwurf einer Kunstgeschichte des achtzehnten Jahrhunderts, und die „Skizzen zu einer Schilderung Winkelmanns" erheben diß Werk zu einem der vorzüglichsten der dißjährigen Büchererndte.

Häberlins Staatsarchiv 45s — 50s Heft, gr. 8. br. jedes Heft 10 gr. 45 kr.

Diese Niederlage so mancher, für die Verfassung und Zeitgeschichte Teutschlands wichtigen, Abhandlungen bleibt in ihrer Fortsetzung dem Publicisten und Geschichtsfreund gleich unentbehrlich.

Hartleben, allgemeine teutsche Justiz- und Polizei-Fama, 1805. 4. br. 12 Hefte. 3 Rthlr. 4 gr. 5 fl. 30 kr.

— — Justiz- und Polizey-Anzeiger 1805. Eine Beilage der Polizeyfama. Der Jahrg. 1 Rthlr. 12 gr. 2 fl. 30 kr.

In diesem vierten Jahrgang fährt der berühmte Hr. Verf. fort, alles was auf die Polizei Bezug hat, mit gleichem Eifer dem Publicum vorzulegen, das bei dem unverkennbaren Nutzen eines solchen Instituts manche Uebereilung des Augenblicks mit Nachsicht aufnehmen wird.

Hoyer, Capitain, Taschenbuch für Soldaten auf 1805. geb. 20 gr. 1 fl. 30 kr.

Der dritte Jahrgang dieses nützlichen Taschenbuchs zeichnet sich besonders durch die detaillirte Beschreibung der neuen vortreflichen Conscriptions-Einrichtung in den östreichischen Erblanden aus.

Huber, vierteljähri. Unterhaltungen, als Forts. der Flora 1805. 8. br. 4 Hefte. 2 Rthlr. 20 gr. 5 fl.

Nach des Verf. Tod fand sich noch so viel Manuscript, daß die Forts. dieser von ihm begonnenen Quartalschrift in seinem Geiste herausgegeben werden konnte.

Karten-Almanach auf 1805.

Das Publicum kennt die frühern Versuche, einzelnen Karten sinnreiche Darstellungen unterzulegen, aber noch nie wurde diß auf ein ganzes Spiel angewandt, und schwerlich wird es je wieder so geistvoll ausgeführt werden, als wir in diesem Almanach der gefühlvollen und talentreichen Erfinderinn verdanken und in einer künftigen Fortsetzung verdanken werden.

Miscellen, englische, 15r — 18r Bd. gr. 8. jeder Band 1 Rthlr. 1 fl. 48 kr.

— — französische, 7r — 10r Bd. gr. 8. jeder Band 1 Rthlr. 1 fl. 48 kr.

— — italienische, 1r — 3r Bd. gr. 8. jeder Bd. 1 Rthlr. 1 fl. 48 kr.

Die mit so vielem Beifall aufgenommenen englischen und französischen Miscellen haben ein ähnliches Institut für Italien erweckt, und die bißher erschienenen Bände bezeugen hinlänglich, daß der Redakteur alles in sich vereinigt, was zur belehrenden und unterhaltenden Lektüre einer solchen Monatsschrift erfordert wird.

Mozin (Abbe) Neue Sammlung französischer und teutscher Uebungsstücke, zum Uebersetzen in beide Spra-

chen. Zweite sehr vermehrte Ausgabe, gr. 8. 20 gr. 1 fl. 30 kr.

Mozin (Abbe) Uebersetzung der neuen Sammlung französisch- und teutscher Handlungsbriefe, gr. 8. 20 gr. 1 fl. 30 kr.

— — französische Sprachlehre, 3te um vieles vermehrte Ausgabe. gr. 8. 16 gr. 1 fl. 12 kr.

Es wäre überflüßig über die Arbeit dieses, für die Erleichterung der französischen Sprachkunde und für die gründliche Erlernung dieser Sprache so unermüdet thätigen, Verf. etwas zu sagen, da der allgemeine Beifall, womit seine Grammatik und übrigen Lehrbücher beinahe überall eingeführt wurden, hinlänglich für die Vorzüglichkeit derselben spricht. Zur Erleichterung des Ankaufs dient auch der wohlfeile Preis, wornach 38 eng und schön gedruckte Bogen nebst 1 Tabelle, für 1 fl. 12 kr. erlassen werden. Bei grossen direkten Bestellungen wird der Ankäufer noch mehrere Vortheile erhalten.

Persoon (Dr C. H.) Synopsis plantarum seu enchiridium botanicum, complectens enumerationem systematicam specierum hucusque cognitarum. Pars I. 16 br. Vel. Pap. 9 fl. 36 kr. oder 5 Rthlr. 8 gr. Schreibp. 4 fl. 48 kr. oder 2 Rthlr. 16 gr.

Dieses, die ganze bisherige Pflanzenkunde in der möglichst geringen Bogenzahl umfassende, Werk darf als das unentbehrlichste Handbuch jedes Botanikers angesehen werden. Denn nur an einem Orte wie Paris, wo man in diesem Fache die zahlreichste Sammlung von Beschreibungen und Abbildungen findet, und mit dem rastlosen Eifer des Verf. war es möglich, den Plan auszuführen, alles, was bisher in diesem weiten Felde der Naturgeschichte bekannt ist, zu sammeln: und nur in Paris mochte es möglich seyn, diese Sammlung in einem so gedrängten und niedlichen Druck zu liefern, als die höchste Handbarkeit, Bequemlichkeit und Eleganz erforderte. Dabei wird man den Preis sehr mäßig finden, wenn man bedenkt, daß dieser erste Theil beinahe die Hälfte des ganzen Pflanzensystems enthält, um ein Drittel umfassender als die bisherigen Systeme, und doch im Verhältniß zu diesen um ein beträchtliches wohlfeiler ist.

Plutarchi Chaeronensis quae supersunt omnia. Cum adnotationibus variorum adjectaque lectionis diversitate, opera J. G. Hutten T. XIV. et ultimus. 8 maj. 1 Rthlr. 16 gr. 3 fl.

Mit diesem 14ten Theil wären nun die sämmtlichen Werken Plutarchs geliefert, und durch die Bemühungen des gelehrten Herausgebers den Liebhabern der griechischen Literatur eine Handausgabe verschaft, die nicht nur alles umfaßt, was bisher nur zerstreut über diesen Schriftsteller bekannt wurde, sondern die selbst auch die Wyttenbachische Verbesserungen in sich schließt. Das ganze Werk kostete im Subscriptionspreiß nur 22 fl. 48 kr.

Posselt (D. E. L.) Staatsgeschichte Europa's vom Tractat von Amiens bis zum Wiederausbruch des Krieges zwischen Frankreich und England. Mit Karten und Kupfern. 12. 2 Rthlr. 3 fl. 36 kr.

Der berühmte Verf. hat die Herausgabe dieses Taschenbuchs nicht mehr erlebt: selbst die Vollendung desselben mußte einer fremden Feder anvertraut werden, die diese aber so gut auszuführen wußte, daß das Ganze mit dem ungetheiltesten Beifall aufgenommen wurde. Der nemliche Schriftsteller wird die Fortsetzung besorgen.

Posselt (D. E. L.) europäische Annalen. gr. 8. 1805. 4 Rthlr. 8 gr. 6 fl. 54 kr.

Mit dem Tode des verewigten Herausgebers ist die Redaktion dieser Annalen mit der der Allg. Zeitung vereinigt, und die regelmäßige Erscheinung der monatl. Hefte, so wie die gelieferten sachreichen Aufsätze beweisen, daß das Publikum nichts dadurch verloren hat.

Reichards (J. F.) Liederspiele, 1 Rthlr. 16 gr. 3 fl.

Es war ein glücklicher Gedanke des berühmten Hrn. Capellmeisters Reichards, mehrere der angenehmsten Lieder unsrer vorzüglichsten Dichter in eine theatralische Vorstellung zu verbinden, und sie mit Melodien von seiner Composition zu begleiten.

Die Musik aus der vortreflichen Notendruckerey der Hrn. Reichard und Comp. in Strasburg übertrift jede Erwartung.

Richter (Jean Paul) Freiheitsbüchlein, oder dessen verbotene Zueignung an den regierenden Herzog von Sachsen Gotha, dessen Briefwechsel mit Ihm; — und die Abhandlung über die Preßheit. 8. 12 gr. 54 kr.

Die Veranlassung zu diesem genialischen Produkt, so wie der Inhalt desselben, verdient die allgemeine Verbreitung, die es gefunden hat.

Roman: Oktavio von Burgos, von Franz Horn. Erster Theil. 8. 19 gr. 1 fl. 12 kr.

Das Publikum kennt aus frühern Produkten die schöne Darstellung des Hrn. Verf., die diesen Roman zu einem der anziehendsten erhebt.

Schillers (v.) Wilhelm Tell. 12. gebunden
mit 3 Kupfern 2 Rthl. 8 gr. 4 fl. 12 kr.
mit 1 Kupfer 1 Rthl. 14 gr. 2 fl. 45 kr.
ohne Kupfern 1 Rthl. 8 gr. 2 fl. 24 kr.
ungebunden 1 Rthl. 4 gr. 2 fl.
kl. 8. Schrbp. 12 gr. 54 kr.
Druckp. 8 gr. 36 kr.

— — Huldigung der Künste 4. Vel.

Die erste dieser beiden Arbeiten des unsterblichen Verf. ist allgemein bekannt, die letzte ist bis jetzt nur in wenige Hände gekommen, da blos einige hundert Abdrücke davon gemacht wurden: sie erscheint aber in dem ersten Theil des Theaters von Schiller, das nächstens die Presse verlassen wird.

Stäudlin (D. H.) kirchliche Geographie und Statistik, oder Darstellung des gegenwärtigen Zustandes der christl. Religion. 2r Th. gr. 8. 2 Rthlr. 3 fl. 36 kr.

Mit diesem zweyten Band wäre dieses gehaltreiche, seinem Titel ganz entsprechende, Werk vollendet, das jeder Freund der Geschichte, jeder Religionslehrer, so wie jeder Beobachter der Menschheit als ein wichtiges, eine grosse Lücke unsrer Literatur ausfüllendes, Werk erkennen wird.

Taschenbuch für Natur- und Gartenfreunde 1805. mit Kpfr. 16. geb. 1 Rthl. 8 gr. 2 fl. 24 kr.

Theoretische und praktische Gegenstände mit sorgfältiger Auswahl geprüft verdienten diesem nun seit 1795 bestehenden Almanach eine Stelle in der Bibliothek jedes Gartenfreundes.

Tenneker (S. v.) Zeitung für die Pferdezucht, Pferdehandel, Roßarznei- und Reitkunst. 4r Band. gr. 8. 2 Rthlr. 3 fl. 36 kr.

Diese nützliche Sammlung so vieler bemerkens- und beobachtungswerthen Aufsätzen für einen so wichtigen Zweig der Thierökonomie ist mit diesem vierten Band geschlossen, und wird in einem auf alle Hausthiere ausgedehnten Plan fortgesetzt.

Wieland (C. M.) Krates und Hipparchia, als Taschenbuch auf 1805. m. Kpfr. 1 Rthlr. 8 gr. 2 fl. 24 kr.

Dieses Seitenstück zu Menander und Glycerion ist allen Freunden der schönen Literatur hinlänglich bekannt; wir bemerken daher nur, daß auch Exemplarien ohne Kupfer von diesen beiden geistvollen Produkten jedes für 12 gr. oder 54 kr. zu haben sind.

Bis zur Michaelis-Messe 1805. erscheinen folgende Werke:

Almanache:

Almanach des dames pour l'an 1806.
Damenkalender v. Huber, Lafontaine, Pfeffel, Schiller ꝛc. ꝛc. mit Kpfr. 1806.
Falk Taschenbuch für Freunde des Scherzes und der Satyre auf 1806.
Karten-Almanach auf 1806.
Posselt Staatsgeschichte Europa's. Fortsetzung auf 1806. m. Karten u. Kupfern.
Schillers Uebersetzung der Phädra v. Racine.
Taschenbuch für Gartenfreunde mit Kupfern. 1806.

Fortsetzungen:

Archiv juridisches V. Bd. 3s.
Archives littéraires de l'Europe Nro. 20.
Hoyer allgem. Wörterb. d. Artillerie. 2r Bd.
Miscellen (englische) XX. 3s.
——— (französische) XII. 1s.
——— (italienische) III. 3s.
Pfeffel poet. Versuche 8r Th. mit des Verfassers Portrait.
Polizeyfama 1805. August.
——— Anzeiger 1805. August.
Posselt europ. Annalen 1805. 9s 10s.
Richter Jean Paul Flegeljahre 4r Th.
Staatsarchiv 14r Bd. oder 53s bis 56s Heft.
Unterhaltungen 1805. 3s Qu.
Allg. Zeitung 1805. Sept.
Karte v. Schwaben 15 bis 17s Blatt.

Neuigkeiten:

Falk Leben des Johannes von der Ostsee 1r Th.
Gemälde der toskanischen Landwirthschaft von Simonde.

Geschichte der Königinn Elisabeth. [illegible]
Gros Naturrecht. 2e Aufl.
v. Herders sämtliche Werke. 1r bis 6r Theil.
Leviathan, der neue.
Mozin franz. A B C Buch.
——— Handlungsbriefe 2te Aufl.
Schelling und Marcus Jahrbücher der Medizin 1stes Heft.
Schillers v. Theater. 1r Bd.
——— Jungfrau v. Orleans verb. Aufl.
——— Huldigung der Künste 2te Aufl. 8.
Schoders Gedichte.
Schriften d. schwäbischen Gesellschaft. 1r Bd.
Wieland Krates und Hipparchia. Dkpr.



